HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Lilly & L.

ROMANS DES DOUZE PAIRS

DE FRANCE.

N° IV.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

LI

ROMANS DE PARISE

LA DUCHESSE,

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
D'APRÈS LE MANUSCRIT UNIQUE
DE LA BIBLIOTHÈQUE
ROYALE;

PAR G. F. DE MARTONNE,
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ETC.

PARIS.
TECHENER, PLACE DU LOUVRE, N° 12.
1836.

PQ
1501
P2M37

952136

PRÉFACE.

Il ne s'est pas encore écoulé dix ans depuis que le patriarche révéré de la littérature romane, en rendant compte de la publication du *Chastoiement* dans le *Journal des Savans* (mars 1825), disait : « Puisse le succès de « cet ouvrage inédit satisfaire et honorer la « société des bibliophiles français, et les en- « gager à faire aussi imprimer *quelques-uns* « *de nos vieux romans de chevalerie!* Puisse « le gouvernement lui-même protéger de pa- « reilles entreprises, qui favoriseraient si heu- « reusement l'étude de l'histoire et des mœurs « du moyen âge en France! »

Ce vœu fut entendu des hommes de lettres ; mais il n'a point encore été exaucé par l'autorité, en ce qui la concerne.

C'était du fond de la Normandie que, pour la première fois, on devait répondre à l'appel de M. Raynouard; car les travaux désintéressés de notre confrère, M. Crapelet, commencés en 1826, semblaient ne devoir pas s'exercer sur ces *romans de chevalerie*, si bizarrement travestis au seizième siècle, si étrangement méconnus dans le siècle suivant.

Aussi, dans le *Journal des Savans* du mois d'octobre 1827, M. Raynouard, en louant feu Méon d'avoir publié plus de cent soixante mille vers des plus importans à étudier pour notre ancien idiome, renouvelait ce vœu que tant de studieux éditeurs ont entendu depuis.

« Puisse, disait M. R., quelque littérateur « aussi zélé, aussi persévérant que M. Méon, « donner au public les principaux *romans fran-* « *çais écrits en vers!* Et comme M. Méon, il

« aura droit aux encouragemens et à l'estime « des gens de lettres ! »

Au moment même, Frédéric Pluquet mettait au jour les seize mille cinq cent quarante vers du roman de *Rou*, qui n'était connu jusqu'alors que par des fragmens empruntés aux manuscrits de France et d'Angleterre.

Bientôt après, M. Crapelet, poursuivant une entreprise que le patriotisme mieux entendu aurait dû encourager, sa collection des anciens monumens de l'histoire et de la langue française, fit paraître, accompagné d'une traduction élégante, le texte complet de l'*Histoire du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel.*

Comme tableau de mœurs, comme *monument* véritablement précieux de la poésie du douzième siècle, ces deux volumes méritaient beaucoup d'éloges ; mais ils ne jetaient aucun jour sur les temps héroïques de notre histoire nationale.

Il en fut à peu près de même du premier ouvrage important que publia M. Francisque Michel. Ce jeune savant, sans interrompre le cours de ses élucubrations historiques, donnait en 1831 [1] un exemple remarquable de la manière dont les jongleurs présentaient sous d'autres noms un sujet déjà populaire, mais qu'ils amplifiaient ou abrégeaient suivant le besoin. C'est à peu près ainsi que nos vaudevillistes font avec leurs bluettes des opéras-comiques, et surtout avec les *nouvelles d'autrui* des vaudevilles auxquels rien ne manque, si ce n'est l'invention. Nous entendons parler ici des jongleurs dégénérés et non des jongleurs du premier âge, ceux qui, comme les aœdes de la Grèce, chantèrent d'abord les traditions séparées, les faits isolés de l'histoire du pays.

[1] Le *Comte de Poitiers*, sujet emprunté au roman de *la Violette*, ou le *Comte de Nevers*, dont il retrace, dans sa première partie, la fable tout entière.

Vinrent ensuite les *trouvères* ou *romanciers*, qui, comme les *poètes cycliques*, rassemblèrent sous un lien commun ces traditions éparses, tandis que les jongleurs du second âge débitaient comme les *rapsodes*, sans les changer, ou travestissaient les fragmens qu'ils n'avaient plus la peine d'inventer.

Huistace, Chrestien de Troyes, Jehan de Flagy avaient été des poètes cycliques comme Homère. Les jongleurs tombèrent dans le plus profond oubli. Le récitateur sans génie, l'acteur vulgaire séparé du poète, ne peut pas prétendre au souvenir de la postérité.

Toutefois ni le roman de *Rou*, ni les poèmes de *Coucy* et du *Comte de Poitiers* n'atteignaient point le but que M. R. avait proposé à l'émulation des gens de lettres.

Ce ne fut qu'en 1832 que M. P. Paris, embrassant dans tout son ensemble un vaste plan d'études historiques littéraires, ouvrit le cycle héroïque des épopées carlovingiennes par la

publication si touchante et si pure de *Berte aus grans piés*.

De ce moment la lutte était engagée entre lui et ses émules. Nous aurions désiré que l'un d'eux entreprît le cycle de la *Table Ronde*. Ce n'aurait pas été assez d'un seul pour le parcourir.

Pour répondre au défi, M. Francisque Michel n'a publié depuis que de petits poèmes, les lais d'*Ignaurès*, de *Mélion*, du *Trot*, d'*Havelock le Danois*. Il prépare sans doute des travaux plus considérables; fions-nous-en à son zèle et à sa jeunesse [1].

En attendant, la première chanson de *Garin* vint en 1833 offrir aux amateurs la peinture la plus vraie et la plus exacte qu'ils eussent pu

[1] Ce philologue zélé, depuis que cette préface a été écrite, a plus que justifié nos espérances. Ses voyages portent déjà leurs fruits, et ses belles publications de *la Violette*, de *Tristan*, etc., seront suivies de beaucoup d'autres.

rencontrer des mœurs guerrières et féodales du onzième siècle, et rendre à la lumière le nom d'un grand poète jusqu'alors ignoré.

Cette année, la seconde chanson des *Lorrains* a paru, non pas malheureusement tout entière, assez complète néanmoins pour mettre au premier rang des récits épiques la mort de *Bégon de Belin ;* tandis que de son côté, prenant une revanche éclatante, et couronnant par un chef-d'œuvre cette noble entreprise qui lui avait coûté tant de soins et de sacrifices, M. Crapelet vient de donner au public le roman féerique et mérovingien intitulé *Partonopeus de Blois,* que le douzième siècle, si ingénieux, avait légué comme un modèle au siècle de saint Louis, plus littéraire encore, mais non plus original dans ses conceptions.

Après ces œuvres laborieuses qui doivent rendre les lecteurs difficiles, on trouvera peut-être bien peu importante la publication dont nous nous sommes occupé.

Le roman de *Parise* n'est, il est vrai, qu'une pierre apportée au monument colossal dont M. P. Paris a dessiné le plan, jeté les larges bases, et dont il achèvera sans doute l'exécution.

C'est un pendant que lui-même nous a engagé à donner à sa charmante *Berte*. Ses conseils et son amitié ne nous ont pas manqué. C'est qu'en effet *Parise* n'était point, ce nous semble, un monument à dédaigner. Il offre une page de l'immense épopée carlovingienne qui enveloppe dans deux siècles de succès et de revers, de désastres et de conquêtes, toutes les générations de héros contemporains de Charles-Martel comme de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, en personnifiant les uns et les autres sous les traits de Charlemagne et des pairs les plus illustres :

C'est de l'ost Charlemaine le nobile baron,

dit l'auteur, comme pour décorer du nom d'un

grand homme ce simple et modeste tableau de malheurs domestiques.

Mais diront peut-être de prétendus classiques, à quoi bon donner encore une fois cette variation du thème si rebattu : *la femme innocente, malheureuse et persécutée...?*

Pourquoi, messieurs? pour qu'on y reconnaisse une bonne fois une personnification de la femme, non telle que nos fabricans de moyen âge l'ont rêvée, mais telle qu'on la vit réellement dans cette période que vous méconnaissez, et qu'ils travestissent d'une manière si ridicule.

Et vous, messieurs les peintres de mœurs gothiques, je vous en demande bien pardon, mais *Berte, Gèneviève de Brabant, Parise,* etc., voilà des infortunées dont la sensibilité ne va jamais jusqu'au suicide, et qui souffrent des malheurs véritables avec résignation, tandis que vos *faibles* femmes hurlent souvent sous le poids de calamités imaginaires. De

ces *poitrines* d'hommes qui soufflent quelquefois le mal comme vos héros forcenés, on n'entend guère sortir les *blasphèmes* que vous répétez à satiété, et les mots de *damnation, malédiction,* leur sont peu familiers. Le sentiment religieux, en dépit de leurs erreurs ou de leurs crimes, se fait jour par leurs paroles et leurs sermens, ce qui compose des physionomies plus originales que vos tyrans et vos bandits tout d'une pièce, conséquens avec leurs actions, parce qu'ils anticipent sur les lumières du dix-neuvième siècle en narguant la Vierge et les saints!

Pour les femmes, victimes, comme elles l'ont toujours été, des passions, des folies et de la politique des hommes, elles savent que leur destinée est d'aimer et de souffrir en ce monde, et ne se *tordent* pas dans les convulsions de l'agonie, parce que l'injustice les a frappées. Elles pleurent, elles prient, et elles espèrent en Dieu!... Les auteurs de nos *chansons de*

geste ne leur assignent guère d'autre rôle.

Quand les noms de *Jehan de Flagy*, de *Gibert de Montreuil*, de *Huon de Villeneuve*, de *Chrestien de Troyes*, et de tant d'autres ignorés ou méprisés des littérateurs de collége, ont surgi ou vont paraître au jour, grâce à de si consciencieuses recherches, il nous est pénible de ne pouvoir mettre en lumière le nom de l'auteur de *Parise la Duchesse*.

Tandis que le vénérable Du Cange cite souvent les vers de ce poème si court à l'appui de ses recherches philologiques, on ne trouve nulle part l'indication du nom du poète. Ni les *Origines* du président Fauchet, ni l'*Histoire littéraire* de la France, ni les catalogues de la Croix du Maine, de Duverdier, de Lenglet du Fresnoy et de Dutens, ni les Dissertations et les Notices du recueil de l'Académie des Inscriptions, ne font même aucune mention de cet ouvrage, qui le méritait néanmoins.

Il n'en existe à notre connaissance qu'une

copie moderne, celle que possède M. Richelet, bibliothécaire du Mans, et rien ne nous a révélé qu'il s'en trouve dans d'autres bibliothèques de l'Europe[3].

Quoi qu'il en soit, l'auteur doit être, suivant nous, un prédécesseur immédiat de Huon de Villeneuve, qui a composé ou rédigé le roman de la *belle Aye*[4], car ce ne peut être lui-même.

[3] Nous devons à M. Richelet des communications qui nous ont été fort utiles, et dont nous saisissons cette occasion de le remercier. C'est alors que nous avons appris que M. F. Michel avait fait aussi une copie de *Parise*; mais il était trop tard pour que nous pussions profiter de l'obligeance qu'il a eue de nous l'offrir.

[4] M. Fauriel, dans son *Cours de Littérature provençale*, dit que le roman d'*Aye* est perdu. Cette assertion est d'autant plus singulière que l'ouvrage de *Huon* existe à la Bibliothèque du Roi. Mais il est juste de dire que le savant professeur parle dans l'hypothèse toute gratuite que ce poème est provençal : « Les poèmes provençaux n'existant plus, ils sont supposés être les originaux de ceux de nos trouvères, parce qu'à raison même de

D'abord ils ne sont nullement d'accord sur les faits accessoires de la vie et de la mort de *Garnier de Nanteuil*, époux d'*Aye*, et père de *Parise*. (*Voy*. les notes de notre texte, p. 36 et 41.)

En second lieu, le style de *Parise* est plus inculte, moins châtié que celui de *Garnier de Nanteuil;* on y sent moins la correction et l'art. Il y règne une simplicité sauvage, et quoique la phraséologie soit à peu près la même, parce qu'elle est celle de toutes les chansons de geste rédigées au douzième siècle, nous croyons nous apercevoir que la rédaction en est antérieure à celle des poèmes de *Huon de Villeneuve* et surtout d'*Adenès*.

Ceux-ci ont travaillé, comme l'anonyme, d'après les récits des jongleurs, et le mérite de

leur haute antiquité, ils ont eu moins de chances de conservation. » Voilà du moins ce que j'ai compris de ce système, qui n'a pas obtenu de succès en Allemagne ni en Italie.

l'invention ne semble pas leur être plus propre qu'à lui; mais ils ont mieux coordonné leurs compositions, en résumant les fictions des autres.

Nous croyons par exemple que le *trouvère*, *trouveur* ou *inventeur* du roman de *Parise*, lorsqu'il faisait reposer sa fable sur la donnée commune du meurtre de Garnier par Bérenger et consorts, n'était nullement préoccupé des détails que Hues de Villeneuve donne sur ce meurtre dans son roman d'*Aye*, parce que ces détails n'étaient point répandus lors de la rédaction de *Parise*.

S'il en eût été autrement, l'auteur de *Parise* n'aurait pas osé, dans la contexture de son poème, donner à ces inventions un démenti formel, et faire revivre la plupart des personnages félons, des adversaires de Garnier que l'auteur d'*Aye* avait tués. Au contraire, celui-ci, quoique racontant des faits antérieurs à l'action du roman de *Parise*, a bien pu posté-

rieurement embellir sa fiction de ces épisodes variés qui font de *Garnier de Nanteuil* une production moins naïve, mais également attachante et pleine d'intérêt. On trouve aussi dans la nôtre une scène que Hues, dans son plus grand poème, semble avoir imitée, celle où Renaud de Montauban, jouant avec Charlot, un des fils de Charlemagne, prince lâche et méchant, lui jette l'échiquier à la tête et le tue du coup. Les conséquences de cet événement sont beaucoup plus importantes que les suites de la violence de Hugon. (*Voy.* p. 106.)

On remarquera que l'assonnance en *é* domine dans presque tout le poème que nous publions, comme l'assonnance en *i* dans presque tout le roman de *Garin le Loherain*.

L'orthographe du texte affecte généralement l'*a* dans toutes les syllabes nasales. C'est peut-être un indice du dialecte champenois.

Quant à la division du poème, elle porte sur cinquante-quatre couplets, fort arbitraire-

ment distingués par le copiste, sans égard au sens ou à l'assonnance. Nous avons dû les réduire à vingt, mais nous avons conservé à peu près la distinction des tirades, en les faisant précéder d'une capitale ornée toutes les fois que nous pouvions reproduire ainsi la physionomie du manuscrit.

Les notes dont nous avons accompagné cette édition ne satisferont peut-être pas les savans; ils trouveront les unes trop longues, les autres inutiles. Mais ce n'est pas à eux que nous avons la prétention de les adresser, excepté quand nous leur soumettons nos doutes: ils n'ont pas besoin des autres. Nous les offrons à une portion de la société qui, pour prendre quelque plaisir à la lecture de nos vieux romans, exige des explications plus étendues. Nous savons bien qu'on en trouverait dans les glossaires; mais tout le monde ne les possède pas, et ne se soucie pas d'y chercher à tout instant.

Seulement nous supposons que la plupart des

lecteurs qui auront pris quelque goût à nos poèmes chevaleresques auront vu ceux qui ont paru jusqu'ici, et que les notes et les vocabulaires partiels que ces ouvrages contiennent leur auront donné la clef de beaucoup de mots.

Nous nous sommes attaché par conséquent à ne commenter en général que ceux de ces mots qui n'y figureraient pas, ou dont la glose ne nous aurait pas satisfait nous-même.

Puissent nos efforts obtenir quelque excuse pour nos erreurs ! car personne n'en est exempt ; et si nous avons relevé celles des autres, ils peuvent prendre leur revanche avec nous. Nous croyons avoir du moins mérité quelque estime, en reproduisant le texte probablement unique d'un de ces poèmes nationaux qui charmaient la cour de Philippe-Auguste, que le siècle de François Ier relégua dans la poussière, et que celui de Louis XIV foula outrageusement sous ses pieds.

31 décembre 1834.

DESCRIPTION

DU MANUSCRIT 7498 [3]

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

Ce manuscrit sur vélin, à deux colonnes, d'une écriture minuscule qui appartient à la première moitié du treizième siècle, est in-4°, solidement relié en maroquin rouge, aux armes de Colbert.

Provenant de la bibliothèque précieuse de ce ministre, où il était coté sous le n° 3031, il avait été acheté par lui de Coutelier, comme semble l'indiquer une note de la main de Baluze, collée dans l'intérieur de la reliure, et dont nous ne donnerons que cet extrait :

« Du sieur Coutelier :

« Ce manuscrit contient :

« 1° Le R. de Parise ou Parisé la Duchesse, anonyme ;

« 2° etc. »

Sur la première feuille de garde, en papier, est la table du manuscrit, écrite de la main du marquis de Cangé, ainsi qu'il suit :

ÂNCIENNE POÉSIE.

1. Li Romans de Parise la Ducheck.
Sans nom d'auteur. (Environ 3,000 vers.)
Aimon épousa Parise, fille du Duc Garnier, et en eut un fils nommé Hugon, qui fut Roy d'Hongrie.

2. Li Romans d'Alixandre ou de Cligès.
Alixandre, fils aîné de l'Empereur de C. P. (père de Clige), par *Chrestiens*.
(Non achevé. 6,600 vers.)

3. Li Romans de Placidas, ou l'Estoire d'Eustachi (saint Eustache).
Sans nom d'auteur. (Environ 1,550 vers.)

4. Li Romans de la Prinse de Jerusalem.
Sans nom d'auteur. (Environ 2,350 vers.)

5. Li Romans de Girars de Vianne, fils de Garin de Montglaive.
Bertrans Clerc a composé ce poème à Bar-sur-Aube.
(6,380 vers.)

6. Li Romans de la Violette (ou de Girars de Nevers).

Composé en l'onor de la fille au bon Conte de Pontif, qui a nom Marie, par *Glibers de Mostervel.*

(Environ 6,400 vers.)

7. Li Romans de Florimont (Philippe de Macédoine), par *Aymes*, *Aymon* ou *Hayme de Varennes* ou *de Varentines.*

(1,720 vers.)

Tout ce qui, dans cette table, est contenu entre deux parenthèses, a été ajouté de la main de M. P. Paris, premier employé aux manuscrits. On voit qu'il a rectifié les titres défectueux donnés par Cangé, qui avait à peu près suivi Baluze, si ce n'est dans le nom de *Parise*, qu'aucun motif ne pouvait faire nommer *Parisé*. Je n'ai rien à y ajouter, si ce n'est que ce roman contient en effet 3,008 vers. En effet, *Parise la Duchesse* ouvre le volume et contient les vingt premiers feuillets et le recto du vingt-unième. On trouve ensuite :

2° Le roman de *Cligès.*

3° Celui de *Placide* ou *saint Eustache.*

4° Le roman de *la Prise de Jérusalem.*
5° de *Girard de Vienne.*
6° de *la Violette.*
Et 7° de *Philippe de Macédoine.*

Tous ces romans sont en vers, et un seul d'entre eux vient d'être publié.

Le nôtre, qui jusqu'à présent paraît être unique en Europe, a été le plus maltraité par l'ignorance et l'impéritie du copiste, et par l'incurie de ses plus anciens possesseurs, comme par les précautions des plus récens propriétaires.

Ceux-ci ont d'abord écrit au coin, à gauche du premier feuillet, les mots : *Codex Colbert;* puis, au-dessous et après avoir gratté le parchemin jusqu'à entamer trois mots du premier vers, on a inscrit, en gros chiffres arabes, 3031 ; et, un peu plus loin, on lit sur la marge supérieure, également grattée : *Regius*, 7498 [1]. Enfin, au coin à droite, on distingue les chiffres 1650, qui paraissent plus anciens. Au bas de la même page se trouve, en rouge, l'estampille aux armes de France, avec l'exergue : BIBLIOTHECA REGIA.

Cette première page est pour ainsi dire illisible; nous avons eu beaucoup de peine à la restituer :

des mots, des vers entiers sont maculés ou raturés, ou rongés par les vers.

Des enfans ont essayé leur plume pour tracer de grosses lettres sur cette page mutilée.

Le treizième feuillet, verso, et le quatorzième, recto, présentaient encore, s'il est possible, plus de difficultés, par la mauvaise qualité du parchemin, mal raclé, mal poli, et sur lequel la plume a fixé avec peine les caractères.

L'incorrection de cette copie ne pouvait être réparée par la confrontation avec aucune autre du même temps. Le scribe, qui semble n'avoir que médiocrement entendu ce qu'il copiait, a peut-être créé des mots dont nous avons vainement cherché à donner l'explication.

Il en est de même de son *orthographie*, que, si nous ne craignions le reproche de pédantisme, nous qualifierions plus volontiers d'*hétérographie*.

Ce que nous devons regretter le plus, c'est qu'il ait tronqué des vers et des passages entiers, comme un examen attentif a pu nous en convaincre.

L'exécution de ce manuscrit ne nous paraît devoir donner lieu à aucune observation importante.

Pour le roman de *Parise*, la première capitale

est bleue, de dix lignes de hauteur; les autres, plus petites, sont alternativement bleues ou rouges, sans aucune espèce d'ornement. Il est hors de doute qu'une ou plusieurs copies plus soignées de ce roman ont dû exister; et cependant les catalogues proto-typographiques connus n'en font pas mention.

Nous ne pourrions rien dire, au surplus, de cette copie qui ne fût commun avec ce qu'en a pu faire connaître M. F. Michel, qui s'est servi du même volume pour le roman de *la Violette*.

Ainsi nous croyons devoir terminer là cette description.

LI ROMANS

DE

PARISE LA DUCHESSE.

I.

SEIGNOR, plait vos oïr gloriose chançon,
Par .i. tel covenant que Dex grant bien vos dont?
C'est de l'ost Charlemaine le nobile baron,
Qui conquist mainte terre et mainte région.
Hui mais porrez oïr del riche duc Raimont,
Qui fu dus de Saint Gile [1], et fu moult gentilz hom.

[1] *Saint-Gile.* Saint-Gilles, cet héritage des comtes de Toulouse est maintenant une petite ville de 5600 habitans. Elle est située à cinq lieues de Montpellier.

Il tenoit Vauvenice [2] et la terre Auvinon [3],
Biaucaire et Taracon [4] et Valence anviron [5].
Li dux prist une famme qui Parise avoit non.
Il n'ot si belle fame deci qu'en Pré-Noiron [6];

[2] *Vauvenice*. Il y a un Vauvert, ci-devant baronnie du Languedoc, à trois lieues de Nîmes. Je ne vois que Venasque (en ajoutant *Val*) qui ressemble à cette dénomination, et tout porte à croire qu'en effet c'était la capitale du pays.

[3] *Auvinon*. Il faut bien que ce soit Avignon. Le roman de Garin parle du bon comte Henri,

Qui Auvignon avoit à maintenir.

D'ailleurs Parise était petite-fille d'Antoine, duc d'Avignon, fief tombé deux fois en quenouille.

[4] *Biaucaire* et *Taracon*, aujourd'hui *Tarascon*. Ces deux villes sont trop connues pour que nous entrions dans aucune explication à ce sujet.

[5] *Valence*. Il y a trois villes de ce nom en Languedoc, l'une à six lieues d'Albi, l'autre sur la Blaise dans l'Armagnac, la troisième sur la rive droite de la Garonne, cinq lieues au-dessus d'Agen. Je pense que c'est de celle-ci qu'il s'agit.

[6] *En Pré-Noiron*, c'est-à-dire à Rome. Il s'agit des prairies de Néron, entre le Tibre et Saint-Pierre.

Fille fu duc Garnier [7] le nobile baron.
Dex lor dona .j. fil qu'en apella Hugon,

[7] *Fille fu duc Garnier.* Garnier de Nanteuil était fils de Doon de Nanteuil :

> Garnier le fiz Doon fu de moult grant valor;
> Car Garnier de Nantuel a le sien conséu.
>
> (*Li Rom. de Garnier ou de la belle Aye.*)

et de la race d'Aymon, comme le lui reprochent les vassaux d'Aye :

> Vos estes de la gente as quatre fiz Aymon,
> Que il (Charlem.) geta de France et Maugis le larron.
>
> (*Li Rom. de Garnier.*)

Par conséquent il était descendu de la maison de Clermont, illustrée par les exploits de Renaud de Montauban. Charlemagne lui avait donné pour femme sa nièce, la belle Ayen ou Aye, fille d'Antoine de Valence, duc d'Avignon, restée orpheline :

> Et dit li emperères : Venez avant mon dru,
> Puis que vos adoubai ès landes de Val-Brun ;
> M'avez fait grant bataille, et fors estors vaincus,
> Et de mes anemis les plus fors confundus,
> Je vos donnasse fié s'il me fust eschéu.
> Hui vos croistroi honor de quatre mil escus.
> Tenez Aye ma niece, la fille Antoine au duc.
>
> (*ibid.*)

Qui soffri tante peine c'onques tant n'en ot-on,
Com vos porrés hoïr ès vers de la chançon.
Ill'ot en Vauvenice xij pers moult felon [8],

[8] Tous les noms qui suivent, *del lignaige al cuvert Ganelon,* sont reproduits dans d'autres poèmes.

A propos de Ganelon, on sait que Walpole a voulu réhabiliter Richard III; on sait aussi que Louis XI a trouvé grâce devant de prétendus philosophes, parce qu'il n'abattait que de *grosses têtes*. Et pourtant ce pauvre Tarquin, fort peu prisé desdits philosophes, n'en avait pas voulu faire davantage.

Quoi qu'il en soit, voilà que M. Lesson a entrepris de réhabiliter à son tour la mémoire du traître Ganelon. (Voy. *Justification* du *comte Ganelon*, LETTRES SANTONNES, II et III.) Sa justification ne nous paraît pas suffisamment fondée, même sur des motifs tirés du droit féodal: à plus forte raison ne l'est-elle pas sur la morale universelle; mais un homme d'esprit ferait passer pour quelques instans l'éloge de la peste. C'est là le triomphe du savant naturaliste et de l'écrivain ingénieux dont nous parlons.

Hardrez, père d'Aumanguis.

Aloriz. Dans le roman d'Aye, il y a un Aloriz neveu de Garnier, et fils d'Aumanguis le brun. (*V. pag.* 20.)

Tiebauz d'Apremont. Thibaut d'Apremont, mis à

Qui lor seignor murtrirent par moult grant traïson,
Hardrez et Aloriz, et Tiébauz d'Apremont,
Et Pineauz, et Rogiers, et Hervéies de Lion,
Pinabiaus et Roers, et Sansès Dorion.
Cil furent del lignaige al cuvert Ganelon.
Li dux tint une cort à une Acension [9].

mort par Gaydon (dans la chanson de ce nom). Il était frère de Ganelon et seigneur de Hautefoille.

Pineauz, Rogiers, Hervéies de Lion sont moins connus.

Pinabiaus. Pinabel le blond, seigneur de Sorence, aussi tué par Gaydon, et traîné à la queue des chevaux, pour avoir concouru à la trahison de Ganelon.

Roers, peu connu.

Sansès Dorion (Voy. p. 21). Sanses ou Samson, selon le roman d'Aye, avait épousé une sœur de Garnier, et en avait un fils nommé Guichard. Ce Guichard et son cousin Aloriz restent fidèles à leur oncle, et combattent pour lui les menées de leurs pères.

9 *Li dux tint une cort à une Acension.* Les fêtes de l'Église étaient les seules fêtes nationales de l'époque, comme elles en étaient aussi les seules fêtes de famille. La religion dominait tout, présidait à tout; ce qui n'empêchait pas qu'il n'y eût de grands crimes, mais ce qui faisait aussi qu'il y avait de grandes réparations.

Li traïtors y furent, cui le cor Deu mal dont [10] !
A .i. conseil alèrent li encrimé felon.
Berengiers parla primes [11] s'es a mis à raison :

[10] *Cui le cor Deu mal dont.* C'est une malédiction contre les traîtres et les méchans, comme on en trouve beaucoup dans nos vieux poèmes. Elle signifie *que l'Eucharistie lui serve de poison !*

[11] *Berengiers parla primes.* Ce Bérenger ne devait pas être le même que celui qui figure dans le roman de la *Belle Aye.* L'inimitié de celui-ci contre la famille de Garnier datait de loin: suivant Huon de Villeneuve, auteur du roman que nous venons de citer, roman qui paraît d'une époque postérieure à celui de *Parise*, cette inimitié prit sa source dans le mariage de Garnier avec l'héritière du duché d'Avignon, au préjudice de Bérenger à qui le duc défunt l'avait promise.

> En la cort ot .i. duc qui ot non Berengiers.
> Cil fu fiz Ganelon si com i'oï noncier,
> Et furent conpaignon entre lui et Garnier.
> Mès por une pucele vinrent tel euconbrier,
> Dont morureot as armes plus de mil chevalier,
> Et cent yglises arses et fondu li clochier.
> (*Li Rom. de Garnier.*)

> C'est l'onor d'Avignon et la pucele Ayen,
> Que me donna li peres tant dis con il vesquié. (*ibid.*)

Après diverses aventures qui forment la majeure partie

— « Seignor, » dist Berengiers, « savez qui là feron.
« Je me sui porpansez d'une grant traïson.
« Nos avons mort Garnier que de fin le savon.
« Sa fille avoit remesse à Deu maliéçon [12].
« Or l'a, mes sire, prise le riche dux Raimon.
« Certes se elle ère morte grant prou i aurion [13] :
« Car s'elle s'aperçoit son père mort avon,
« Elle nos fera pandre ou ardoir an charbon.
« Car faisons une chose, notre Dame an herbon.
« Certes se ele estoit morte, moult grant prou i auron :
« Car je ai une fille, n'a plus belle el mont;
« Si la feromes prendre au riche duc Raimont.
« Chargiez xxx somers d'avoir li promeron.
« Ja n'i verroiz ançois passé l'Acension,

de ce roman, l'auteur faisait tuer Bérenger par Garnier, qui lui-même périt ensuite sous les coups de deux chevaliers félons. (*Voy. p.* 41.)

[12] *A Deu maliéçon.* Garnier avait abandonné sa fille à la grâce de Dieu. Berangers dit à sa malédiction, au lieu de *bénéison*, bénédiction.

[13] *Preu*, *prou*, *profit.* Ce mot signifie aussi *beaucoup*, comme dans cette expression que nous avons conservée : *peu ou prou.* On assure que ce mot est basque.

« Nos serons de la terre et per et compeignon. » —
—« Et nos coviant, dit Lorz, que la Dame en herbon. »
—« Ce, » respont Berangers, « apermant le diron.
« Can je fui petitez[14], si fui mis à clerçon.
« A San Pol de Ravane[15] a pris unes poison
« D'un mesnias el pré, il n'a péjor ès mont.
« Nos an feron porter à la feme Raimont.
« J'en ai à mon ostel ainz meillor ne vit hon.
« Onques Dex ne fist home, s'an passe le manton,
« Li oil qu'il a el chief ne li seille del front.
« Par .i. tel covenant jà resté n'an seron,
« Et lo cuer de son ventre aragier l'an feron. »
Il respondent ensemble : « Tot isi le feron,
« Se Dame Dex n'an panse[16] qui soffri passion !
« Qu'il al pié de la crois fist à Longis pardon.

[14] *Petitez*, tout petit.— *A clerçon*, à l'école.

[15] *San Pol de Ravane*. Il y a un Saint-Paul en Provence et un Saint-Paul en Languedoc. Le dernier est la capitale du petit pays de Fenouillèdes dans les Pyrénées.

[16] *Se dame Dex n'an panse, etc.* Lieu commun de dévotion singulièrement rappelé pour se confirmer dans le projet d'un crime.

« Or i morra la dame, ja n'aura garison. »—
Al lor osteux s'en vont li ecriemé félon [17].
Il ont prises les pomes, el mortier mis les on,
Si les ont destrampées par moult grant traïson.
xxx pomes ont prises des plus belles del mont,
Se sont anvenimées dedanz mis el poisont.
Berangiers se regarde, si a veu un garçon.
Cortoisement l'apelle, si l'a mis à raison :
— « Amis, parole à moi, tu fus fiz au baron.
« Porte moi cest mesache à la fame Raimont.
« Quant tu repaireras, si auras loïer bon.
« Le matin te donrai un hermin peliçon,
« Unes chauces de paile [18], soliers poinz à Lion [19].

[17] *Li ecriemé felon.* (Voy. ci-après.)

[18] *Unes chauces de palie.* La *palie* ou *paille* était une espèce de drap de soie rayé qui venait d'Alexandrie en Égypte. On disait *pailes de paine.* Voyez, pour l'explication de ce mot, *Prov. et Dict.*, édit. Crapelet, et p.

Quant à *chausse*, *chaussée*, *chausser*, si l'on respectait l'étymologie autant qu'on s'en vante, on devrait écrire *chauce* et ses dérivés comme nos ayeux, car ce mot vient de *calx*, *calceus*, etc.

[19] *Soliers poinz à Lion.* L'art de la broderie s'exerçait

« Mès tu ne diras mie que nos t'i envoion. » —
« Volantiers à non Deu ! » li pautroniers respont[20].
D'une part prist les pomes qui anvenimé sont,
Et d'autre part la casce où estoit lo poisont.
Il en vint au palais, si mota contre mont.
La dame ert an la chambre à Deu bénéison.
Tote sole i estoit, n'i avoit cele non,
Et qu'une chamberière qui Anglantine ot non.
A tant ès vos venir le pautronier garçon.
Lai o il voit la Dame, si l'a mise à raison :
—« Dame, vez-ci des pomes des plus belles dou mont.
« Je vos en faiz présent ; de moult riche poison [21]
« Par lo mien escient ainz meillor ne vit hom » —
« Buer [22] les ci aportastes, » la duchesce respont,
« Le matin te donrai .i. hermin peliçon,
« Unes chauces de paile, solers poinz à Lion. » —

déjà dans la ville de Lyon, et jusque sur les chaussures communes aux deux sexes.

[20] *Li pautroniers respont.* (Voy. p. 27.)

[21] *De moult riche poison.* Ici le mot *poison* est pris dans son sens propre et primitif, pour *potion*, mets ou boisson quelconque.

[22] *Buer*, bien ; angl. *well.* Ces mots sont teutoniques, et ne viennent pas plus l'un que l'autre du latin *benè.*

— « Vostre merci, Madame, » li pautroniers respont,
« Gardez-les moi demain, si vos plaît à maison.
« Le matin revendrai, si aurai mon guiardon. » —
Aus traïtors s'en vin, les a mis à raison :
— « Fait ai vostre mésage à la fame Raimont.
« Je m'en suis repairiés, si vueil mon guiardon »
Et il li respondirent : « Et nos te le donron ! » —
En mi pois [23] lo giterent lo cuvert, le traitor,
Si que li couz li brisent à tot le chaannon [24].
De cestui est il pais, jamais non iert raison.
A Dex vo garissez la feme au duc Raimont !
Et une damoiselle [25] qui Anglantine ot non

[23] *En mi pois*, dans un puits.

[24] *A tot le chaannon*, la colonne vertébrale, composée d'os qui ont quelque ressemblance avec les anneaux d'une chaîne.

[25] *Et une chamberière, et une damoiselle qui Anglantine ot non.* Chambrière et demoiselle sont ici employés indifféremment, parce que ni l'un ni l'autre n'étaient ce que nous entendons par une femme de chambre. Une chambrière était une demoiselle de compagnie, une fille d'honneur prise parmi de jeunes personnes de bonne maison, et que l'on plaçait auprès de parens plus riches

La toaille [26] deslie de ses mains a viron,
Si en a trait les pomes qui moult belles i sont.
E Dex s'en envenime ja n'airai garison.
Mourir le convenra sanz nulle aresteison.
Ele s'est resgardée, si voit venir Buévon.
Cil Buéves estoit frères au riche duc Raimont;
Noveaux chevaliers ere de moult bele façon.
Quant la dame lo voit, si l'a mis à raison :
—« Bien vigniez, sire Bueves, biax seignor jentisom.
« Séez-vos de lèz moi et de pomes manjon. » —

et plus puissans. La chambrière de la dame de Fayel était la cousine de sa maîtresse et lui servait de secrétaire. Ainsi dans ces vers :

Escuier faut et chamberière
Qui voisent devant et derrière,

la femme qu'Eustache Deschamps met en scène dans son *Miroir de mariage*, veut, comme les grandes dames, avoir son écuyer et sa fille d'honneur; ensuite elle demande, outre un chapelain, un queux, une femme de chambre et d'autres domestiques de service.

[26] *Toaille*, serviette dans laquelle les pommes étaient enveloppées. Ital., *tovaglia*.

—« A boneure[27], Madame, Buef li enfès[28] respond. »
Il s'asiet de lèz li, n'i antant se bien non.
Il saisist une pome, si l'a paré au son[29].
Et Dex il an manja. Ce fu grant mesprison !
Andui li oil li volent tot maintenant del front,
Et li cuers de son ventre li dérage et desront[30].
Quant la dame lo veit, paumée chiet dou lonc,

[27] *A boneure*, à la bonne heure.

[28] *Li enfès*, le jeune homme. Il n'était plus enfant, puisqu'il était nouvellement reçu chevalier.

Mais *enfès*, au régime *enfant*, se disait de tous ceux qui étaient dans la *garde* de leurs tuteurs : *l'enfant de Pouille*, dit la chronique de Flandre en parlant de Frédéric, fils de Henri II. Comme on dit encore aujourd'hui *l'infant* ou *les infants* d'Espagne ou de Portugal, on disait *l'enfant* ou *li enfès* de Bohême, de Warwick, de Clèves (ou le *damoisel* de Clèves), pour l'héritier de Bohême, de Warwick, etc. Il suffisait que cet héritier ne fût pas d'âge à jouir de son fief.

[29] *Si la paré au son.* J'avoue que je n'ai pu lire autrement, ni deviner ce que cela signifie.

[30] *Li dérage et desront. Dérager*, arracher avec grande violence. *Desrompre*, mot souvent employé pour exprimer l'effet d'une arme tranchante sur un haubert.

E Esglantine la belle, la pucelle au chié blon.
Quant elle se redresce, si sospire par font.
—« E Dex, » dist la pucelle, « serorje [31] jentieuz hon,
« Quant mal i futes bers, jentiz fiuz à baron!
« Mes péchiez vos a mort et ma grant mesprison.
« Dex, que porrai-ie dire au riche duc Raimont?
« Il me tondra la teste par deseuz lo manton.
« Lasse, se je ai corpes [32], Dex me face pardon! »—

[31] *Serorje*, beau-frère, de *soror*. Il est bien étrange que des termes de pure courtoisie, et qu'on n'employait qu'au vocatif, tels que *beau père*, etc., l'aient emporté sur les dénominations propres.

[32] *Se je ai corpes*, si j'ai fait faute; *corpe* pour *colpe*, de *culpa*. La métagramme de *l* en *r* est très fréquente dans les dialectes septentrionaux. (*Voy. p.* 44.)

II.

Si fu la gentilz dame tant formant ébaïe
De Buevon son serorje qui perdu ot la vie.
— « Dame, dist Anglentine, por Deu le fil Marie,
« Se li Dux vient çaainz perdu avons la vie.
» Par lo mien escient, nos n'en estordrons mie [1].
« Car le prenoiz el chief, douce dame nobile,
« Et ge devers les piez, franche dame délivre,
« Sel porterons, j'avis, tot contreval la rive.
« N'an orez mais parler en trestote ma vie.
« Se Deu nos vent aidier, de mort somes délivres! »—
Et respont la duchoise : « Bien dites, belle amie. »
Elles l'an vont porté, ne s'asevrèrent mie [2],
Par une viez poterle qui i vient avanie [3];
Le geterent en l'aigue [4] qui i cort de ravine.

[1] *Nos n'en estordrons mie*, nous ne nous en tirerons pas. *Estortre* ou *estordre*, débarrasser, d'*extraoriri*, suivant M. P. qui a rectifié Roquef.

[2] *Ne s'asevrèrent mie*, ne tardèrent pas.

[3] *Par une viez poterle qui i vient avanie*, une vieille poterne qui menaçait ruine.

[4] *Aigue* n'est resté que dans son dérivé *aiguière*,

Les ondes l'anportèrent tot contreval la rive,
Bien ausus de la vile une lieue et demie.
Pechéor le trovèrent qui volanter le pristrent.
Il le prenent antre auz, s'el portent en la vile;
Et quant les genz le voient, chascuns an brait et crie.
La feme au duc Raimont qu'on apelle Parise
Al mostier est alée, et a la messe oïe.
A l'isue del montier fu à Raimont sen sire,
Où il tenoit ses plaiz soz l'ombre d'un olive [5].
Estes vos la duchesse qui est belle ieschevie,

et encore celui-ci a fait place à *pot à l'eau* dans le langage français *perfectionné*. *En arrousant de l'aigue*, est la devise d'une famille d'origine dauphinoise, connue depuis 1100.

[5] *Soz l'ombre d'un olive*. On disait encore dans le dernier siècle, le jardin des olives pour des *oliviers*. Au surplus, cet arbre joue un grand rôle dans les anciennes chansons de geste.

« M. Raynouard penche à regarder cette mention de l'olivier comme une preuve que les anciennes traditions chevaleresques sont d'origine provençale; mais il ne faut pas oublier, tandis que *l'olivier* de nos poèmes est placé devant les palais de *Paris*, que le *pin* est cité fréquem-

Soé, et bellemant de lez lui s'est assise.
Come li dus la voit, si li commence à dire :

ment comme étant devant les palais provençaux. Ainsi à Nîmes :

Or fu Guillaumes aus fenestres le bee
Et li chetis ot le Rhone passé.
De si à Nimes ne si est arestés.
Trueve Guillaume de soz *le pin ramé*...

(*Le Charroi de Nismes.*)

En sa compaigne de chevaliers membrés
Desoz le *pin* lor chantoit un juglor.

(*Prise d'Orange.*)

Un autre passage du même poème prouve d'ailleurs, que nos poètes attachaient fort peu d'importance au nom particulier des arbres : on y voit décrit, sous le nom de *pin*, un arbre qui n'a pas avec celui-ci la moindre ressemblance. P. P. »

Avoit un pin par tel espérimeot :
Longue est la branche et la fenille en est grant;
La flor qu'en ist parest si avenant
Blanche est et gude et si est merveillant, etc.

— « Dame, par Deu, mon frère Bevon si vos prie[6] ? »
Et elle li respont : « Ne nil certes, beau sire,
« Je viegn de cest moster, hoù j'ai la messe oïe. » —
N'ot gaires demoré le novelle ot oïe
De son frère Buevon qui perdu ot la vie.
Le cors an n'ont porté à la maître abaïe.
Comme li dus le voit an peu n'enrage dire ;
Paumez chaï à terre, ne se puet tenir mie.
Quant il se redreça, à aute voix s'escrie :
—« Haï, quant mal i fustes, frans chevaliers nobiles ! » —
Il regarda son frère qui perdu ot la vie.
Ancor tenoit la pome qu'en son poign ot saisie,
Que li dona la dame an sa chambre voutie.
Li dus li a osté, de ses mains l'a saisie,
Ancore la geta lez une chambre antie.

[6] *Mon frère Bevon si vos prie ?...* Cette question paraît obscure ; je crois qu'il faudrait plutôt lire : *si me dites ;* c'est-à-dire : *donnez-moi des nouvelles de Beuvon.*

Et ait Dominus ad Caïn : — Ubi est Abel frater tuus ? qui respondit : Nescio, etc.

Mais la pauvre dame ne répond comme Caïn que parce qu'au fond elle est innocente.

Li cuers li est partiz, et li oil li saillirent[7].
Et quant li dus le voit à pou n'enrage dire :
— « Hé Dex, » ce dist li dux, « ci a grant tricherie ! »
« Qui mon frere m'a mort, mes amis n'ère mie.
« Jà ne iert si auz hom, se je l'ai en baillie,
« Qu'il ne soit ars au feu ou en chaudière bolie.
« Dame Dex an n'ait l'arme, le fiz sainte Marie ! » —

III.

QUANT orent Buévon au motier anterré,
Li dux s'an repaira à son palais lité[1],
Et sa feme la belle qui ot le cuer iré.
Le grant duel qu'il demainent ne fait à demander.
Li fellon traïtor s'an vont à leur ostel.
A .i. conseil se traient, s'ont ansanble parlé.
— « Seignor, dist Bérangers, vers moi anantandez.

[7] *Li cuers li est partiz, et li oil li saillirent.*

Il me semble qu'il y a ici une transposition de vers, et que celui-ci doit être placé après ces mots *qui perdu ot la vie*, soit du second, soit du huitième vers de ce paragraphe. Cependant, je n'ai pas osé le rétablir.

[1] *Palais lité* ou *listé*. (Voy. ci-après *écu lité*.)

« Nos avons mort Buévon [2], que de fin le savés.
« Madame est eschapée à mal eure, en non Dé!
« Elle est grosse d'anfant, bien lo m'a l'on conté.
« Tex oirs en puet issir et croître et émender,
« Qui nos fera touz pendre et tretuit encroer.
« Qui or saroit conseil qu'il jà peust destorber,
« Il ne le devroit mie ne covrir ne céler. » —
—« Seignor, dist Aumanguins [3], jà fui-je fiz Herdré,

[2] *Nos avons mort Buevon*, *mort* est ici synonyme de *meurtri*, *tué*. Le verbe *mourir* avait cependant aussi la signification neutre, comme on le verra plus bas.

[3] *Aumanguins*, *Aumanguis*, fils d'Herdré, *fiz-Herdré*. C'est par un reste de cette concordance, que tant de familles anglaises portent les noms normands de *Fitz*-Henry, *Fitz*-Herbert, *Fitz*-Roy, etc.

On voit déjà, aussitôt après le mariage des princes d'Avignon, *Aumanguis le Brun* figurer aussi dans le roman de *Garnier* ou de *la belle Aye :*

La fame fut donnee et reçeus li fiés.
Senses et Amanguis et Berars et Rogiers
En sont venus corant jusqu'en duc Berengier.
On jouoit as eschés à Bernart de Rioier.
« En la moie foi, sire, » dit Amanguis ses niés, etc.

(*Li Romans de Garnier.*)

« Qui ainz de traïson ne puet estre lassé.
« Moult parsavoit mes pères traïson desmener,

Et respont Amanguis : « Pensez del manacier. »
(*ibid.*)

« En la moie foi, » sire, dit Amanguis le Brun.
(*ibid.*)

Celui-ci se montre le plus acharné des ennemis de Garnier. C'est lui qui récapitule les griefs de sa famille :

Entendez, emperor, ce que vos conteron,
Entre moi et mon frère que tieng par le giron.
Fumes fil Aulori, et neveu Haguenon,
Et Mile et Auboin, fil Pinabel le blon,
Qui tint tote la terre dusques Vaus de Matron.
Il fu jadis ocis par le plait Ganelon, etc.

C'est-à-dire, par suite du procès fait à Ganelon et à ses plus proches parens.

Après lui, les félons de la même race sont Milon et son frère Auboin :

Est es vos au palais Auboine et Milon?
Cil sont fil Pinabel et neveu Ganelon.
(*La belle Aye.*)

O lui s'en va Milon à la male pensée,
Amanguis et Senses ont dit à recelée.
(*ibid.*)

Ce Senses est l'oncle d'Amanguis et le frère de Bérenger :

« Dont seroit ce merveille, se j'an sui esgarez.
« Aparelier me vueil, si que tuit le verrez.
« J'aurai bordon et paume, et jupe autretel [4],

Véez ci Berenger et son frère Senson.

(*ibid.*)

En emmaine Amanguin et son oncle Senson.

(*ibid.*)

Or Senses et Amanguis complotent d'arrêter la duchesse Aye qui s'en retourne à Avignon, pendant que Garnier commande l'armée qui va secourir Ansey, roi de Cologne, assiégé par les Sarrasins. Ils défont son escorte, et Aumanguis veut violer la princesse; mais il en est empêché par Senses, qui déjà s'est opposé à ce qu'il fît pendre les morts et les blessés.

D'autre part s'en va Senses et Amanguis l'enflé, etc.

(*ibid.*)

Amanguis les éust pendus et encroé,
N'éust esté Senson qui l'en a destorné.

(*ibid.*)

Amanguis en éust feite sa volenté,
Et si éust son cors honis et vergondé;
Mes Senson l'en défent.

(*ibid.*)

[4] *Autretel*, *altrettanto*, Ital. Aussi, autant, pareillement.

Jupe, longue robe, soutane.

« D'aremant et de teint serei descolorez [5].
« Puis m'en irai lai-sus an cel palais listé.
« Je voudrai jà le duc tel parole conter.
« Ma dame en sera arse, ainz que soit à vespré.
« Vos me seurez trestuit ; si me tesmoignerez. »—
Cil respondent ensemble : « Vos avez bien parlé. »—
Aumanguins s'apareille com ja oïr porrez.
Il ot paume et escherpe [6], et bon bordon ferré.
De teint et d'arremant fu moult descolorez.
Honques Dex ne fist home qui fust de mere nez,
Qui tant l'avest véu devant né esgardé,
Qui le connéust mie, por les mambres coper [7].
A icest moult s'atorne vers lo palais lité.

[5] *D'aremant et de teint serai descolorez*, je me barbouillerai de noir et de teinture. Aremant, *atramentum*, encre.

[6] *Il ot paume et escherpe. Paume* d'où le mot de *paumier*, pélerin, en anglais *palmer*, parce que le pélerin qui revenait de la Terre-Sainte en rapportait pour preuve une palme à la main.

[7] *Por les mambres coper*. Cet hémistiche ne paraît pas suffisamment amené, en ce qu'il veut dire : *quand on devrait me couper les membres*. Il est souvent répété dans ce poème.

Il monta an la sale les mauberins degrés[8].
Li traïtor lo seguent tuit xij enz les alés,
Cil demena grant joie qui puis an fu irés.
Enz el maistre palais[9] en sont trestuit entrés.
Aumanguins s'apoïa à son bordon ferré,
Et salua le duc, com jà oïr porrez :
— « Dex vos saut, sire dux, je ne vos sai nomer !
« Sire, de Jhérusalem où je ai conversé.
« Moult i est Maomèz[10] servis et honorez.
« Ancor n'a mie deuz anz que je sui eschapez.
« Je me vign droit à Rome : l'Apostoile ai trové.
« De mes péchiez me sui bien à lui confésez.
« Je ne voil jamais mur tre ne covrir ne céler.
« J'en sai .i. moult félon, qui moult fait à doter. » —
— « Dites, » ce dit li dus, « bien saurai escouter. » —

[8] *Les mauberins degrès*, l'escalier de marbre, *maubre* ou *mabre*. L'équivalent de cet adjectif n'existe pas maintenant.

[9] *Enz el maistre palais*. Le maître palais, la maître table, toutes qualifications, non-seulement de grandeur, mais de dignité. Le *maître-autel*, que l'on verra plus loin, est seul resté dans la langue.

[10] *Maomèz*. Dans les anciens romans, Mahomet est adoré des Sarrasins comme une idole.

— « Sire, » dit li traïstres, « de follie parlez [11].
« Je porroie tel chose et dire et raconter
« Dont je seroie bien jenpenez et botez [12]. » —
— « Par mon chief, dit li dux, jà garde n'i aurez,
« Que il n'a cienz home, s'il vos veut déboter,
« Que jà ne fust penduz, o au vent ancroés [13]. » —
— « Sire, » dit li traïtres, « or me fai escouter
« J'oï conter à Rome lamirable cité,
« Par devant l'apostoile an aute confesser,
« Une dame d'aage qui estoit de cest régné.

[11] *De follie parlez*, vous croyez que je serais assez fou pour raconter une chose qui pourrait me faire assommer!

[12] *Botez*, de *boter*, chasser. Le mot précédent paraît être mal copié pour *ranponez*.

[13] *Que jà ne fust penduz o au vent ancroés*. Le mot *ancroer* ou *encroer*, est souvent ici répété pour souffrir le supplice de la potence. Il veut dire proprement *pendre au croc*. On trouve *encroïer* et *encrouer*:

Ferois vous pandre et encrouer an vent.
(*Aubery le Bourgoing.*)

Aus creniaus de la tour voiant la baronnie
Le feray encroier, comme beste enragie.
(*Chron. de Bertr. du Guesclin.*)

« Je hoi la pénéance par devant moi conter.
« Or escoutez le murtre qu'ici j'oï conter,
« Que vos préiste fame, bien a v ans passez.
« Vos n'en avez null'oir, tant me doit plus peser.
« La dame fist ancroire et dire porverté,
« Sé remanoiz sanz oir, ja n'auroit le regné,
« Ainz en seroit chacié à moult grant povreté,
« Et Bueves sera dux, si aura le regné.
« Ele fist vostre frère morrir et enherber,
« Par coi li fist les ieuz de la teste voler,
« Et le cuer de son ventre aragier et crever.
« Amerveilles me vient, quant la puez esguarder,
« Quant vos tôt ne le faites ardoir ou afoler. » —
Quant li dux Raymont l'ost, à po n'est forsenez.
Tint un cotel tranchant, iiij foiz l'a crolé [14],
Qu'il an voloit sa feme parmi le cors doner.
— « Dame, ce dit Raimont, devant moj vos ostez :
« Ne vos puis de mes euz veoir ne esgarder. » —

[14] *Tint un cotel tranchant, iiij fois l'a crolé. Croler*, v. a., branler *ou* brandir. Le duc a brandi quatre fois son couteau, de sorte qu'il voulait en frapper sa femme. *Crouler*, v. n., veut dire être ébranlé par un choc quelconque, et maintenant tomber en ruine.

— « Sire, » ce dit la dame, « mercj por amor Dé!
« Il n'a soz ciel chose, s'on le va esgarder,
« Que je n'an face, sire, voluntiers et de gré,
« Que onques ne m'an vint au cuer né an panser,
« Que fusse murtrerise de nul ome charnel,
« De Buevon ne d'antruj qui fust de mere né. » —
— « Par mon chief, » dit li dux, « tôt an desparlerez [15]. »
I lescrie à ses homes : « Or tôt, si la prenez! »
Garçon et pautronier [16] le prennent par les lez,
Estroitement la lient, ne lor puet eschaper.

[15] *Tôt an desparlerez*, vous cesserez d'en parler tout à l'heure.

[16] *Garçon ou pautronier. Garçon* ou *garson* voulait dire un goujat ou valet d'armée, en bas lat. *garcio;* mais comme le mot valet était trop noble pour exprimer un domestique de bas étage, il est probable que celui de *garçon* avait une signification plus étendue.

Quant à *pautronier* ou *pautonnier*, terme de mépris, il s'appliquait non seulement à tous les individus qui, à raison de la bassesse de leur profession, étaient le rebut de la société, mais à ceux qui, malgré leur naissance et leur rang, s'étaient rendus infâmes par leurs actions. Un *pautronier* était un vil coquin.

Iluec out .i. vallet [17] n'ot que xv ans passez,
Dou lignage à la dame et de son parentez.
Quant u oï la dame de son blasme arester,
Il vint à Amangui, si l'an a apellé :

[17] *Iluec out .i. vallet, dou lignage à la dame, etc.* Ce *valet* était un page parent de la duchesse. Du Cange (*Gloss.*, *v°. Armiger*) pense qu'un *valet* ou *varlet* était à peu près le même qu'un écuyer, à cause de ce passage du roman de Merlin : « Et li vallès saut avant sour son « ronchin, et maine le destrier en destre, et Baude- « magus monte sour son palefroi tout armes, fors de son « escu et de son glaive, que li valès li porte. » (*Rob. de Bourron.*)

Au surplus ce mot n'avait pas la signification qu'on donne aujourd'hui au mot *valet*, dont on ne se sert guère qu'en composition ; il signifiait un jeune homme qui n'était pas encore élevé au rang de chevalier. Wace, qui mourut en 1184, dit dans sa Vie de Richard Ier duc de Normandie :

N'est mie chevalier, encore est valeton.

La Chronique de Flandres dit, en parlant du célèbre Bouchard d'Avesne : « Il garda si bien la fille qu'il en eut « deux valetons, » (c'est-à-dire *deux enfans*), chapi-

« Si, li a dit le cherres [18], pautroniers, vos mentez.
« Vos le conparroiz chier ! » Jà il c'est trastorné.
Il saissist .j. baston qui devant ert quarez,
Vait férir Aumangui [19] antre el front et le nés,

tre XVII. Nous dirions bien *deux garçons*, quoique le mot *garçon* se prenne ordinairement dans le sens de *valet au service du public*.

Phil Mouskes, en parlant de Baudouin II, héritier de l'empire de C.P., dit :

Ainsi r'ent le valès sa terre,

et l'auteur du *Dit de Robert le Diable* :

On li bailla .j. maistre qui estoit biau vallez.

Du C. pense, d'après Pithou *sur la coutume de Champagne*, que *valet* vient de *vassalus* ou plutôt *vassaletus*. Mathieu Paris, sous l'année 1244, se sert du mot *vassalulus*, dans le même sens. (Voy. *Not.* de *Le G.* d'Aussy, *Fabliaux*.)

[18] *Si li a dit le cherres* ou l'*écherres*. *Écherre*, écuyer.

[19] *Vait férir Aumangui*. Les verbes les plus usités étaient plus réguliers qu'ils ne le sont : on disait *je vais*, *tu vais*, *il vait*, ou *il vat*. Ainsi le tondeur qui *vat en ville* se conforme, sans le savoir, et par pure euphonie, à la grammaire de nos aïeux.

Si qu'il li fist les euz de la teste voler.
Il chiet morz à la terre, trestoz ansanglantez.
Voit lou li dus Ramont, à pou n'est forsenez.
A aute voix escrie à touz : « Si le prenez;
« Que par lo saint apostre c'on quiert en Noiron-pré,
« Or an droit sera arz, et la dame de lez! » —
Et cil li respondirent : [20] « Si com vos commandez. » —
Le valet ont lié (la force paist lo pré) [21]
S'il éust bone aine, chiers aüst comparé.
Li traïtor s'en vont tuit xij leur alez [22].
An une chambre à voste tout coiement entrez.
—« Seignor, » dist Bérengiers, « Aumanguis est tuez,
« Nostre cosins germains et nostre amis charnés. » —
— « Seignor, » ce lor dit Miles « .j. petit m'entendez.
« Madame m'ame plus que nul home charnel.
« Si me nori ses peres, par couvent à celé.

[20] *Et cil li respondirent.* Je ne sais, mais il me semble qu'il y a quelque chose de solennel, de poétique, dans cette formule souvent répétée pour manifester l'adhésion d'une assemblée à ce qui vient d'être dit par un orateur.

[21] *La force paist lo pré.* Proverbialement.

[22] *Li traïtor s'en vont tuit douze leur alez*, tous les douze chacun de leur côté.

« Si sui je chambarlens [23] bien a xv ans passés.
« Mais ore li ferai mout mal guiardoner.
« Je m'en n'irai laisus à cel palais lité.
« Vos me sieuroiz trestuit el palais lez alez.
« Vos dirois que madame a Buevon anherbé,
« Et li dona la pome par coi fu afolez [24].
« Vos soiez en apert, jamar le changerez.
« Je me léverai sampres, véiant tot le barné,
« Si dirai oiant toz : « Gloton vos i mantez. »
« Ma dame n'i a colpes en teu que vos parlez.
« Et je donrai mon gaige ; le vostre presentez,
« Et vos sorez hardiz des pléges demander :
« Je me lairai chaoir à terre de mon gré.
« Vos estes mi parant et mi ami charnel,
« Et vos mi correz sor au le branc acéré.
« Jà me fereis à rendre, voiant tot le barné.
« Li dus hardra sa feme, si que vos le verrez.

[23] *Si sui-je chambarlens*, chambellan.

[24] *Et li dona la pome par coi fu afolez.*

Afoler a une signification très-étendue. Il veut dire proprement *blesser, estropier*, mais d'une manière incurable. Ici il est l'équivalent d'*empoisonner* (v. *enherber*), mot qui n'existait pas.

« Certes, jà autrement, vengiez vos n'en serez. »
Et cil li respondirent : — « Moult avez bien parlé. » —
Li traïtor trestuit l'ont issi commandé...
Or an gart Dex Parise la belle au cors mellé !
Car li fel députaire [85] l'ont moult coilli enfaé,
De si grant traïson ne se puet nus garder.
Li traïtor s'en vindrent sus el palais lité,
Et troverent le duc qui lo cuer ot iré,
Dolant et corrocié, pansi et abesmé ;
Que plus aime sa feme que nulle rien charnel.
Et Miles est venus el palais principer.
En mileu de la table s'est alez acouter.
Bérangiés li traïtres a Raymont apelé :
— « Sire, » fait il à lui, « cest paumers est tuez,
« A tor, et à péchié ocis et afollés.
« Ta feme ocist ton frere, si voir com Dex est nez !
« La pome li dona dont il fu enherbez,
« Por coi li fist les ieuz de la teste voler,
« Et lo cuer de son ventre aragier et crever.

[85] *Li fel députaire. Un felon députaire,* terme de mépris fréquemment employé ; un traître capable d'une action infâme, mieux : d'extraction infâme, suivant M. Paris.

« Certes à moi méismes an fu conseil rovez[26],
« Par ce mau", et madame que ne li vous doner,
« De ce estroie prez hor androit de mostrer
« Ancontre .i. chevalier, s'en nus en veut parler,
« Cors à cors contre as armes, cui que doie peser.
« Mais n'i voi ancor nul qui s'en voit présenter,
« Qui contre moi en vigne son gage dérenier". »—
—« Certes, » ce dit Milès, « Bérangiers, vos mentez :
« Madame ni a colpes, por les membres coper.
« Véez ici mon gage, si vos prendre l'osez.
« Sé ne vos fais encui" recréant et mété,
« Mal me laira li dux ester an son regné. » —
—« Milès, ce dit Raymont, buer fustes onques nez!

[26] *An fu conseil rovez. Rover* de *rogare*, demander, prier, intercéder : le conseil *ou* l'avis m'en avait été donné.

[27] *Par ce mau*, par le valet. *Ce mau*, mauvais sujet ; on verra plus tard *ce mau gloz.*

[28] *Son gage derenier.* Je crois plutôt que c'est *déremer*, de *dirimere*, racheter.

[29] *Encui*, *en huy*, aujourd'hui.

Recréant et mété. Recréant, celui qui dans un combat singulier s'avoue vaincu. Comme c'était une lâcheté, *recréant* était synonyme de *lâche. Mété* pour *maté.*

« Défendez ma moiller. Moult grant prou i aurez,
« Que je vos en donrai une cité de gré. »
Puis dit entre ses denz coiement à celé [30]:
« Tel deffense an fera que vos ancui l'ardrez. » —
Li dux fist amener Parise o le vis cler [31].
On palais est venue, véient tot le barné.
Dame Deu réclama de sainte majesté :
— « Glorios sire père, quant mal m'est ancontré !
« Ge ni estoie riche, or ai gran povreté.
« Ce n'est une richesce cui ses bons sire het [32].
« Honis soit il de Deu qui cest plait m'a levé [33] ! » —

[30] *Puis dit.* Deux ou trois vers semblent manquer ici à la réponse de Milon.

[31] *Parise o le vis cler.* Dans Homère nous trouvons *Minerve aux yeux pers*, *Junon aux beaux bras* ou *aux grands yeux*, *Thétis aux pieds d'argent:* les épithètes qui accompagnent les noms propres dans nos vieux poèmes ne sont pas plus ridicules, appelées par la rime, que celles qui l'étaient par la mesure.

[32] *Cui ses bons sire het.* C'est être pauvre en effet que d'être haï de son seigneur.

[33] *Qui cest plait m'a levé*, qui m'a suscité ce procès. *Plait*, de *placitum*, d'où *plaid* et *plaider*.

Et autes a son gage à Raimont présenté;
Et la dame li afie [34] sor les mambres coper.
— « Baron, » ce dit li dux, « or soiez aprestez.
« Demain est la bataille; jà ne m'ert tresborné. »—
Et la dame s'an va au mostier por proïer
Que dame Dex la gart de mort et d'afoler.
An la vile ot un home qui fu de grant aé.
Il ot non Clairimbauz li prouz et li senez.
Si fu et vieuz et foibles et chanuz et barbez [35].
S'ot gésu en langor bien a xv ans passez.
Moult fu de son avoir longuemant agrevez.
Seignor, vos savez bien, et si est véritez [36],

[34] *Et la dame li afie*, et lui garantit l'innocence de la dame sur sa vie.

[35] *Si fu et vieuz et foibles et chanuz et barbez.*
S'ot gésu en langor bien a xv *ans passez.*

Il ne faut pas prendre trop à la lettre ce que le poète dit ici de Clérambaut, car ce vieillard foible et tombé en langueur est capable de prendre et d'exécuter de courageuses résolutions.

[36] *Seignor, vos savez bien.* Ceci est une réflexion de l'auteur dont j'ai peine à pénétrer le sens; cependant je crois que cela veut dire : *Clérambaut est ruiné*; mais

Que ja n'en ert li hom de sé grant richetez,
Plus qu'il chiet an povresce qu'il ne chet en vilté.
Clarembauz li meillorz don vos oï avez,
xiiij fiz avoit chivallers adobez,
Hardis et corajous, et d'armes conréés.
Parise la duchesse est au mostier céer.
A l'otel Clarembaut s'an va à la cité.
Quant la vit li prodom, prist l'en à apeler :
—« Dont venez-vos, madame, por Deu, et que quérez?
« Vos estes joine dame, et tote sole alez [37]!
« Sé li dus le savoit vos en sauroit malgré. » —
Quant l'antant la duchesse, si comence à plorer.
Là où voit le prodome prit l'en à apeler :
— « Haï! Clarenbaut sire, com m'est mal encontré! » —

on sait qu'un homme si riche tombe plutôt dans la pauvreté que dans la bassesse.

[37] *Vos estes joine dame, et tote sole alez!* Ce vers révèle un sentiment des convenances qui existait dans le onzième siècle aussi bien que de nos jours. Par là l'auteur s'excuse d'avoir fait courir la duchesse sans suite, même chez un vieillard : sa position désespérée en est la cause.

Tot de fin li conta come elle éut erré [38],
Et comant li présanz li estoit aportez,
Et Buèves en manjà, ainz que n'aüst gosté,
Li furent de la teste andui li oil volé,
Et lo cuer de son ventre [39] aragié et crevé.

QUANT l'antant li preudom, s'a .i. soupir geté.
« Dame, » dist Clarembauz, « avé nus hom proié [40] ? »
— « Oï, par mon chié, sire, jà ne vos ert celé.
« Berangers m'an apelle [41] et ses oncles Herdrez.

[38] *Come elle éut erré*, comment elle avait agi par erreur en donnant à son beau-frère un fruit empoisonné.

[39] *Et lo cuer de son ventre*. J'ai cru devoir ajouter ici ce vers qui manque au manuscrit, et qui est conforme à l'usage que pratiquaient les jongleurs de répéter ces sortes de refrains ou complémens de phrases tout faits. On trouve la même chose dans les poésies de la haute antiquité.

[40] *Avé nus hom proié*, n'avez-vous prié personne de vous défendre ?

[41] *Berangers m'an apelle*, me cite à répondre de cet accident.

« Mais Milès me deffant, à l'espée Deu lez [42]
« Buer le norri mes peres doucement et soé.
« Quant il me deffandra de mort et d'afoler... » —
Quant l'antant Clarenbauz, an pou n'est forsenez.
La duchesse en apelle, con jà oïr porrez.
— « Hélas! Parise dame, bien voi que vos morrez.
« Li mortel traïtor sont moult desmesurez [43].
« Il sèvent plus de mal que nul home charnez.
« Il murtrirent ton père, toi ne puent amer [44].
« Et Milès li traïstres si est de lor parenté.
« Quant il sera demain el champ toz adobez,
« Il se laira chéoir à terre de son gré;
« Recréanz se fera, voiant tot le barné.
« A son riche lignaige se fera rachater,
« Et li dus vos ardra, voiant tot le barné.
« Mais je me ferai sampres au parlement porter [45].

[42] *A l'espée Deu lez.* Cette expression m'a paru impénétrable.

[43] *Sont moult desmesurez*, ils sont traîtres au-delà de toute mesure.

[44] *Il murtrirent ton père, toi ne puent amer.* On ne pardonne point à ceux qu'on a offensés le plus cruellement : *odimus quem lædimus*, dit un ancien.

[45] *Je me ferai sampres au parlement porter.* L'usage

« Si mes consex estoit créus, ni esgardez,
« Je les ferai touz pendre, les cuverz desfaés. » —
—« Sire, » dist la duchoise, « por Deu, or au pansez. » —
La duchesse s'an va enz el palais lité,
En sa chambre s'en entre ; si commence à plorer.
Or oez de Milon coment il a oré.
Il a faite sa lance an deus leus trascouer [46],
Et l'a faite à poin acue saïeler.
S'il li tançon an volent, qu'il n'en soit apelez.
Que sé la selle torne, que il n'en soit blasmez.
Si fit briser l'espée, devant le pom doré.
Sé les pèces en volent, que il n'en soit blasmez.
L'andemain au matin sont au mostier alé ;
Et Milès li traïtres est toz premiers entrez.

de ce mot est fort ancien. *Parlement* est ici synonyme de *cour de justice* ou *conseil*. Dans l'origine, il voulait dire *entretien*, *conférence*. C'est que les hommes ne s'accordent pas dans leurs *conseils* sans avoir beaucoup *parlé* ; encore ne s'entendent-ils pas toujours après.

[46] *Trascouer*. Miles a fait briser sa lance en deux endroits, de manière toutefois à ce qu'elle se soutienne jusqu'au premier choc. Il l'a fait en outre *scier* : je crois que c'est le sens de *saïeler* à la pointe.

Il prie dame Deu le roi de majesté,
Qu'il li tramete honte [47], ainz le juedi passé.
Al grant mostier saint Gile font la mése chanter.
Li dus Raïmont offert iiij pailes roez [48].
— « Tenez, sire sainz Gile, » ce dit Raimont li bers,
« Que vos laissiez ma fame de cest blame eschaper.
« Dex, se elle a mort mon frere, que vos li pardonez,
« Qui tant joine est é douce ne puet mal andurer :
« Ancor n'a elle mie plus de xv ans pasez.
« Moult fu loiaus li pères qui la puet anjendrer,
« Et plus loiaut la mère qui la porta au lez ! » —
Raimont oï la messe devant le maître autel.
Puis issi del moster quant li prestre ot chanté.
Atant ez Claranbaut qui se fist aporter.
Li felon traïtor si l'ont moult redoté,
Qu'il le sèvent prodome et de grant loialté ;
Ainz n'a ma traïtor né ome parjuré.

[47] *Qu'il li tramete honte.* Milon prie Dieu qu'il lui envoie le deshonneur : singulière prière en effet.

[48] *iiij pailes roez*, pièces d'étoffe de soie rayée. (*Voy.* du C., *Gloss.*, *v°* *roiatus*.)

Clarembauz s'est asis maigres et descharnez.
Il a esté malades bien a xv ans passez.
Hoù que il voit le duc, si l'a araisoné :
— « Sire dux de san Gile, vers moi en entendez.
« De cui clamés vos donques ceste bone cité,
« Et le fié et la terre et tote l'uérité ?
« Ele fu, monseignor dou Garner l'alosez [49],
« Qu'à grant péchié murtrirent Bérangers et Herdrés

[49] *Garner l'alosez, qu'à grant péchié murtrirent Bérangers et Herdrés.* La catastrophe du roman d'*Aye* n'est pas exactement semblable ; on y voit qu'après plusieurs aventures, Bérenger avait fini par être tué de la main de Garnier ; qu'Aumanguis et Senson avaient obtenu leur pardon du vainqueur, et chacun un fief avec une de ses sœurs en mariage. Nouvelles aventures où figure Guyot, fils de Garnier et d'Aye ; nouvelles trahisons de Senson et d'Aumanguis. Enfin Garnier, en poursuivant les traîtres qu'il avait eus à sa merci et qui s'étaient échappés, est assailli par Milon l'Ardenais et par Oton l'Allemant, et enveloppé par deux chevaliers félons :

Quant sor de-tre li saut li fel Hugue et Gautier.
Tantost le vont férir com courent li destrier ;
L'esca qu'il ot el col li ont frait et percié,

« Cil mauvais traïtor que je voi là estrer.
« Vos an avez sa fille et sa terre à garder.
« Or la faites à tor de traïson réer [50],
« Et Milès l'an deffant, li traïstres provez.

Et l'aubert de son dos rompu et desmaillé.
Entre ci qu'eu l'eschine l'ont navré et plaïé,
A terre l'abatirent de Fanvel son destrier

Garnier se fait porter à Saint-Denis, devant Charlemagne, et meurt. Son fils Guyon ou Guyonet, connu sous le nom de *Guy-le-Sauvage*, tue Milon dans une bataille décisive, et Ganor, roi arabe d'Aragon, qui a eu une grande part dans tous les événemens que je n'ai fait qu'indiquer imparfaitement, s'étant fait baptiser pour épouser Aye, obtient de Charlemagne sa nièce et *tout le chasement*, c'est-à-dire l'héritage du défunt, Guy-le-Sauvage, son fils adoptif, ne devant régner qu'après eux. Ainsi le duc Garnier n'a point laissé de fille, et comme le fief de Saint-Gile appartenait à sa veuve, selon le roman d'Aye, puis ensuite à Guy-le Sauvage, il y a pleine contradiction entre ce récit et celui sur lequel est fondé le roman de *Parise*.

50 *De traïson réer*, accuser de trahison : *judicandus homo reus*. On doit peut-être lire plutôt *reter*, que du Cange fait venir de *rectare*, appeler un accusé à faire droit, *rectum*.

« Vos savez bien qu'il est de mauvais paranté.
« Onques ne fist mais mal, s'il i puet asener.
« Quant il sera demain toz adobez el prez
« Il se laira chéoir à terre de son grez.
« Recréanz se fera, véiant tot le barné.
« Je le sai bien que si vos lo verrez de voir.
« Mais j'ai .i. fil, Girart, hardiz est et senez :
« Cil défendra la dame, se vos le commandez,
« A la lance et as armes, sor le destrier harmé.
« S'il ne fait recréant le traïtor prové,
« Si soit pandus as forches et o vant encroés;
« Que par le saint apostre c'on quiert an Néron-Pré,
« Sé Dex me lait ancor de cest mal repasser,
« Ge vos ferai ceste ovre cherement comparer! » —
— « Clarambaut, » dit li dus, « car me laissez ester.
« Vos m'avez mainte foiz travaillé et péné.
« Car vos fuiez deci, alés à vostre ostel. » —
— « E Dex, » dist Clarembauz, « ço est la vérité
« Que li home ancien sont arières boté,
« Et li mal traïtor sont avant apelé. » —
Clarambauz s'antorna, si s'an fei raporter.
Li dus a fait sa feme an la place amener.

IV.

Li frans dux de san Gile a fait les sainz venir [1];
Cet iluèques la chase del baron san Martin;
Cet del baron san Gile et del cor saint Firmin.
Qui desor se parjure toz est morz et onis.
Lai jura Berengiers. Or oez que il dist :
— « Sire dus de san Gile, or me faites oïr.
« Tot issi m'aïst Dex et li saint qui son ci,
« Et cil, et tuit li autre confessor et martir,
« S'il puesche ici conduire l'arme le cors Denis [2],
« Quant ce vendra au plait, au grant jor del jui [3].
« La dame veit Buevon, par traïson le fit.
« La pome li dona, je le sai tot de fin,
« Qu'il li fist les ij iauz de la teste saillir,
« Et le cur de son vantre aragier et partir.

[1] *A fait les sainz venir.* C'étaient les reliques de saint Martin, de saint Gille et de saint Firmin.

[2] *S'il puesche ici conduire l'arme le cors Denis*, quand même on pourrait amener ici l'ame du corps de saint Denis Arme d'*alma*, pour *anima*.

[3] *Au grant jor del jui*, jugement, *judicium*, *juise*, *juis* et *jui*, le jugement de Dieu.

« Certes à moi méismes an fu li consenz pris,
« Par ce mau et madame, ge nel veil consentir. »—
La dame ne se pot de sopirer tenir.
Li dus a fait les sainz à .i. prestre tenir.
Li gloz baise les sainz, si est an piés saillis,
De l'autre part chancelle, si qu'il gote ne luit [4].
Dient li chevalier: — « Bien est parjurés cist.
« Sé Dex ne li aïe, en cort sera honis. » —
Après lui jura Milles. Or oiez que il dist.
— « Sire dux de Sain Gile, or me faites oïr.
« Tot eissinc m'aïst Dex et li saint qui son ci,
« Et cil et tuit li autre confessor et martir,
« Que madame n'el sot, né onques ne le fist;
« N'an cuer né an panser ainz certes ne le vint [5],
« Et Berangiers li glouz certes i a menti. » —
E Dex il a juré, de ce soit il maudiz!

[4] *Si qu'il gote ne luit.* La vue du traître se trouble, il chancelle en baisant les saintes reliques, sur lesquelles il a fait un faux serment, et sa situation n'échappe point aux chevaliers témoins de la cérémonie. Mais Milon, plus ferme et plus scélérat, ne paraît pas éprouver la moindre émotion. La différence est habilement indiquée.

[5] *N'an cuer né an panser ainz certes ne le vint*, que cela ne lui vint pas seulement à la pensée.

Il a baisié les sainz, s'il est an piez sauliz.
Adonc vont li baron des armes conréir.

V.

Li dus et la duchoise funt Milon conréer[1];
Il ot chauces de fer[2], des esperons dorez;
Un aubert jacerant[3] li ont fait aporter;

[1] *Font Milon conréer. Conréer*, et, comme on l'a vu dans le couplet précédent, *conréir*, viennent de *conroy*. On appelait *conroy* toute sorte d'apprêt, soit pour la table, soit pour l'équipement; de là *conréer* pour *apprêter, arréer; arroy* dans le même sens, *désarroy, desconréer*, etc. Enfin le mot *corroyeur* n'a peut-être pas lui-même d'autre origine. On disait d'abord *conréeur* ou *conroieur de cordouan*, pour *appréteur de cuir*. Ainsi *corroyeur* ne vient pas, comme on pourrait le croire, du latin *corium*, mais du roman *conroi*. *Conréer* est la forme la plus ordinaire du verbe.

[2] *Il ot chauces de fer*. Les jambières qui ne couvraient que le devant de la jambe sont d'un usage postérieur aux chauces de mailles; celles-ci, comme un pantalon à pieds en tricot de fer, couvraient toute la partie inférieure du corps.

[3] *Un aubert jacerant*. Un *aubert* ou *haubert jaze-*

An son chief li lacèrent .i. vert hiaume gemé [4].
Li dus a fait s'espée devant lui aporter,

rant, cotte de maille ou de jazerant, dont nous avons fait *jazeron*, mot restreint aux chaînes d'or, façon de Venise ou autres, qui servent à suspendre nos montres ou nos lorgnons. (*Voy. haubert*, *ci-après*.)

[4] *Vert hiaume gemé.* On savait si peu au dix-huitième siècle ce que c'était que la forme des heaumes, que les bénédictins, soit dit sauf le respect que je dois à leurs admirables travaux, ont répété partout : « Les anciens « sceaux des ducs de Bourgogne les représentent tous « avec un *bonnet pointu.* »

« On n'a commencé, dit D. Planchet (*Hist. de Bour-* « *gogne*, t. II, p. 523) à les représenter avec le *casque* « *en tête* que vers le milieu du treizième siècle. »

D'où il s'ensuit que le heaume normand d'avant les croisades ne serait pas un *casque*, mais un *bonnet pointu.* Il est fort heureux qu'on ait bien voulu au moins honorer du nom de casque le *pot en tête* des croisades, qui ressemble à un fourneau avec sa grille, et non pas au heaume du quinzième siècle, seul connu des artistes et des écrivains qui s'étaient jusqu'ici occupés du moyen-âge. (*Voy.* le savant ouvrage de M. Allon, notre confrère, sur les armures, depuis les temps les plus reculés

Mais li gloz ne la vout prendre ne renuer,
Mais demande la soe que pis valoit assez;

de notre histoire jusqu'au seizième siècle. *Mém. de la S. R. des Antiq.*)

On a d'ailleurs beaucoup disserté pour savoir ce que nos vieux poètes entendent par *vert heaume*: cette pièce d'armure ne devant pas être plus verte qu'une autre, puisqu'elle était de fer, on a dit, entre autres choses, que le heaume pouvait être ainsi qualifié de ce qu'il était garni de pierres précieuses de couleur verte.

Mais a-t-on fait attention que souvent cent, trois cents, trois mille chevaliers, et davantage, sont coiffés de *verts hiaumes*, et qu'il n'y aurait eu nulle part assez d'émeraudes pour enrichir tant de casques, surtout au point de les faire paraître verts? Cette explication paraît donc difficilement admissible.

Ne peut-on pas en chercher une autre dans la nuance que les poètes attribuaient au fer ou à l'acier poli? nous le trouvons bleuâtre: c'est ce qu'ils entendaient par *vert*:

L'écu au col, si a un espié prins
Dont li fers fu d'un vert acier broni.

(*Garin le Loh.*)

Si la lame de l'épée était verte, la coiffe du heaume pouvait bien l'être aussi. Mais *vert* lui-même pouvait

Et li dus li a ceinte au senestre costé.
I. fort destrier bauçain [5] li ont fait amener,

bien être une corruption de *vair*, *varius*, nom donné à certaines fourrures d'un gris-bleuâtre comme le métal, quand on trouve dans Bracton et autres auteurs une robe de *viridi* pour de *vario*; la confusion a pu être la même en français, et ce d'autant plus que les deux mots avaient la même consonnance. Je soumets ces réflexions au jugement de nos maîtres.

[5] *Un fort destrier bauçain.* Je partage entièrement l'opinion de M. P. Paris sur la signification du mot *bauçain*, *baucent* ou *baucéant*.

On appelait *beauséant* un pennon mi-parti de noir et de blanc, par imitation de ce que nous appelons un cheval pie, c'est-à-dire bigarré de noir et de blanc ou de blanc et de brun :

> Les chevax brochent bruns, et baucens et sori.
> (*Rom. de Roncev.*)

> Ni a celi n'ait auferrant corsier,
> Bausant ou bruo, por son cors aaisier.
> (*Ibid.*)

> Et destriers de pris benissant,
> Blans, noirs, bruns, bais, bauçens et bailles.
> (*Guil. Guiart*, *an* 1268.)

Les chevaux pies se donnent maintenant aux trom-

E de frein et de selle l'ont moult bien conréé ;
A son col li pendirent .j. fort escu listé [6].
Puis a prise la lance dons li fers est cassez.
La dame li bailla la jame et lo soler [7],

pettes, faute de blancs, tandis que dans le roman de *Garin*, le roi Pepin monte un cheval *baucens*.

[6] *Fort escu listé. L'écu listé* ou *lité*, le palais *listé* ou *lité*, signifient-ils le palais ou l'écu peint à carreaux ? je serais porté à le croire pour ce qui concerne les chambres de palais, en considérant que presque tous les intérieurs d'appartement, dans les miniatures des XII et XIIIe siècles, sont décorés de carreaux d'or et d'azur ou tanné, etc.

Un vers des *Enfances Guillaume*, c. 54,

Trois fois se pasme sur le marbre listé,

indique assez que la disposition des dalles pouvait être semblable à celle de la tapisserie ou de la peinture à carreaux. Mais quant aux boucliers ou écus, il me semble difficile d'admettre cette explication : à l'époque de la rédaction de nos vieux poèmes, les armoiries, quoiqu'on en ait pu dire, existaient déjà. Or le mot *lité* n'impliquant qu'une peinture de décoration banale, est en contradiction avec l'emploi des armoiries.

[7] *La dame li bailla la jame e lo soler.* Lui bailla la

Et après li a dit, com jà oïr porrez :
— « Miles, frans chevaliers, sovigne vos de Dé ;
« Deffandez-moi mon cors, moult grant prou i aurez :
« Car je vos an donrai an fi une cité [8],
« Après iiij châtiaux toz de pierre formez. » —
—« Dame, » dit li traïtres, « Dex an set mon pansé ! »
Puis dit antre ses denz coiement et soé :
« Tel deffanse an ferei que vos ancui hardrez. » —
Et Berangers li fex s'est corru adober
D'aubert et de vert hiaume et de branc acéré.
Il ot escu et lance, et destrier séjorné.
Bien resanble preudome, s'il aüst léiauté.
N'ot si fort traïtor an la crestianté.
Miles fu d'antre part qui plains fu de mal fé.

jambe et le soulier, lui donna les deux dernières pièces de l'armure, la jambière et le soulier de fer.

[8] *Car je vos an donrai an fi une cite.* C'est-à-dire le commandement d'une place forte, *une citadelle :* car une *cité* jouissant des droits attachés à ce titre, ne pouvait être donnée en fief.

Or sont li traïtor moult bien apareillié [9].
Quant il furent ansamble, moult furent esgardé
Chacun drece la lance, si a l'écu acolé [10].
Or oez la bataille, onques n'oïrés tel,
Del plus fier traïtor an la crestienté.
Li un encontre l'autre sor le destrés armez.
Et li dus de San Gile ne s'et mie atargiez;
Il hurte le cheval des esperons dorez.
A sa main .i. baston qu'à or fu entailliez [11].

[9] *Or sont li traïtor.* Il y a ici quelques vers que j'ai essayé de transposer pour éviter des répétitions de mots trop rapprochées et pour suivre l'ordre naturel des idées. Je crains de n'avoir pas complétement réussi.

[10] *Si a l'écu acolé.* Acoler, embrasser son écu. C'était, je pense, le hausser en le portant à son col pour se garantir du choc de la lance.

[11] *A sa main .i baston qu'à or fu entailliez.* Ce signe d'autorité rappelle celui qu'Homère met à la main d'Agamemnon et d'Achille, lui-même :

Κρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον. (Liv. I.)

Le sceptre du roi Latinus est plus simple :

Olim arbos, nunc artificis manus ære decoro,
Inclusit. (*Æneidos*, lib. XII.)

Ill'en a apelé iiij.xx chivallers.
— « Seignor, » ce dit li dus, « faites pais, si m'oïez,
« Se vos volez avoir mes terres et mes fez.
« Si vos prie et comant que cest champ me gardez.
« Se véés traïson à droit la me jugiez,
« Que par icelle croiz où Dex fu travailliez,
« Or androit est pandus qui recréanz an n'ert,
« N'en pendroie tot l'or qui soit à Monpeiller[12] ! » —
Li traïtor l'oïrent, moult en sont esmaié.
Jà vousist chascuns estre à Reins ou à Poitiers,
Et sont li traïtor sor les destriers harmés.
Li uns s'esloigne de l'autre ij arpanz mesurez[13].

[12] *N'en pendroie tot l'or qui soit à Monpeiller.* Or de Montpellier. (Voy. *Prov. et dict. populaires*, édit. Crapelet.) Quand on m'offrirait tout l'or de Montpellier, je ne le prendrais pas pour rançon. Ceci répond, selon nous, à l'opinion exprimée par Milon, qu'à quelque prix que ce soit il pourra racheter sa vie. (*Voy.* note 15.)

[13] *Li uns s'esloigne de l'autre ij arpanz mesurez.* L'arpent de Paris a 100 perches de superficie à 18 pieds, par conséquent sa longueur est de 10 perches ou 180 pieds. La carrière à fournir devait être assez longue pour que le choc fût des plus violens, et que les chevaux ne fussent pas essoufflés au bout.

Li dux point le cheval des esperons dorez
An sa main .i. baston qui fu à or parez.
Là où il voit Milon, s'el prist à apeller :
— « Miles, » ce dit li dux, « vers moi en entendez.
« Clarembaut le veillart avez oï parler ;
« Il est hom anciens et de moult grant aez :
« Ceste bataille est prise ensi com vos verrez ;
« Mais par icelle croiz où Jhésu fu pénez,
« Ou à tort ou à droit sé tu i es matez,
« Je te ferai la art autor lo col noer,
« Et pandre as forches, et an aut ancroer.
« Por tot lo grant avoir qui soit an ton regné,
« Por home ne por fame ne seras rechatez.
« Mais soies chevaliers ardiz et adurez,
« Sé tu pues ma moiller de cest blasme garder,
« Jamais n'aurai sor toi ij deners monéez [14],
« Que tu n'an soies sires, et touz maitres clamez.
« Clarembaut le prodome as-tu oï parler?
« Il dit, or tu feras recréanz et matez,

[14] *Deners monéez*, lieu commun pour dire de l'argent. Le nom de *denier* était donné indistinctement à toutes sortes de monnaies françaises. L'Italien dit encore *danaro*, pour de l'argent.

« S'as véu le prodome et bien et bel parler. » —
—« Sire, » dit li traïtres, « Dex en set mon pensé. »
Puis dit entre ses denz coiiement à celé :
« Recréanz me ferai, jà n'en iert trastorné :
« Qui quant poit ne cui non [15], j'en serai rechetez. » —
Aï ceste parole, ni ot plus devisé.
Les chevauz laissent corre, les freins abandonez,

[15] *Qui quant poit ne cui non. Poit* ou *poist*, de *poiser*, actuellement *peser*. Milon veut dire qu'à quelque prix que ce soit il obtiendra rançon. On pesait l'argent lorsqu'il aurait été trop long de le compter; et on le fait encore quand ce ne sont pas des espèces altérées.

On a voulu de *qui qu'en poist* faire, comme de *qui qu'en grogne*, l'étymologie d'un nom de rue, sinon d'une localité. L'éditeur du *Dit des marcheans*, au sujet de ces vers :

> Et savent moult bien demander
> Et Trousse-vache et *Qui qu'en poist*,

rapporte « qu'il se faisait un grand commerce de marchan-
« dises *au poids* dans cette rue, puisque c'était la pre-
« mière dont les marchands s'informaient en arrivant à
« Paris. Ce nom aura prévalu, dit-il, sur une première
« dénomination par l'usage fréquent du *qui qu'en poist.* »

Je crains bien que cette explication ne vaille la *moul-*

Et brandissent les astes des espiez noellez [16],
Et traient devant euz les fors escus boclés.
Dient li chevalier : « Verrez en un verser. » —
« A Dex, » dist la duchesse, « je ne puis esguarder ! »
Devers saint Oriant a son chef trestorné :
— « Glorios sire père qui maint auternité,

tarde venue de la devise des armes de Bourgogne, lorsque la moutarde était connue sous ce nom deux cents ans auparavant.

Sans attaquer davantage tout l'échafaudage d'érudition élevé par Sauval pour expliquer l'origine du nom de la rue *Quincampoix*, ne serait-il pas plus naturel de penser que cette rue a pris son nom d'un de ses principaux habitans, qui lui-même aura gardé celui de son village ?

Si je ne me trompe, *Quincampoix* est le nom d'une commune de Picardie, et peut-être d'un village aux environs de Paris ; mais il est à coup sûr celui d'une commune auprès de Rouen.

[16] *Et brandissent les astes des espiez noellez. Aste*, de *hasta*.

Noellez. Est-ce noueux ? Le bois des lances était ordinairement de frêne, arbre qui présente pourtant peu de nœuds. Cela ne signifie-t-il pas que, de distance en distance, l'*aste* était renforcée par des anneaux ou bandes

« Seceurés moi, beauz sire, par le vostre bonté.
« Au droit que je l'aï, isi me secorrez ! » —
Et Miles point et broie, se a son espié crolé,
Va férir Beranger sor son escu lité.
Tantost con l'ost féru del fer et de l'acier,
La lance i est brisée qu'il avoit entaillé,

de fer? Rien de tout cela. Il résulte de la citation que fait du Cange de ce même vers de *Parise* (*v° nigellus, niellatus, etc.*), que *noellé* était ce que nous entendons par *niellé*. *Scutellas 2 minores Massilienses deauratas, quæ habent in medio cruces niellatas.* (Testam. de Leodbod, ap. Helgaud.)

En effet, l'adjectif *noellé* ne qualifie point le manche ou la hampe des épieux, mais leur lame. Or, la *nielle* étant un enduit noir qui servait à remplir et à rendre plus distinctes les traces de la gravure sur métaux (*voy.* le savant ouvrage de M. Duchesne sur les *nielles*), il paraît que le fer des épieux était damasquiné ainsi, comme les hallebardes plus modernes. Enfin, les étriers, les pommeaux d'épée étaient également *niellés* :

Affichies s'est ens estriers noelez.
(*Gerin le Loh.*)

Et vint espées au pont d'or noieles.
(*Ibid.*)

Et li traitor envolent tot contreval le pré.
Li gloz a trait l'espée dont li poins est dorez.
Tantost com l'ot féru et del fer adésé[17],
Est li poins de l'espée en mi le champ volez,
Est li poins et li enz[18] li est el poign tornez.
Li gloz torne sa régne, s'a l'asselle versé.
Les cengles sont ronpues[19] qu'il avoit renuez,
Devant le cheval chiet, véiant tot le barné.
A tant vient Berangiers le frain abandoné.
Il a brandi la ante de l'espié noellez.
Si li a fait sanblant qu'il voille à lui joster,
Et Miles li escrie : — « Merci, por amor Dé.
« Je me rant recréus, gardez ne m'ociez ! » —
Quant les gardes l'oïrent, cele part sont alé,

[17] *Del fer adésé*, touché avec le fer. *Adhærere*, en provençal *adësa*.

[18] *Li enz*. Si *enz* ne veut pas dire le glaive, *ensis*, je serais tenté de croire qu'il faut lire :

Et li poins de l'espée est enz el poingn tornez.

Autrement ici *poins* voudra dire *poignée*, et *enz* la pointe.

[19] *Les cengles sont ronpues*. *Cengle* est bien plus près de *cingulum* que *sangle*, actuellement dit par corruption véritable, et non par dérivation.

De totes parz lo prenent, si l'ont au duc mené.
Atant ez vos poignant Berangier et Herdré,
Sanson et Alorri et l'autre paranté :
— « Sire, randez le nos, bien sera rachatez.
« xv somiers chargiez de fin or an aurez :
« Vos an donrons, biauz sire, voluntiers et de gré. » —
Et li dux an jura le roi de majesté,
Et trestoz les bons sainz que l'an doit aorer,
Que il n'en prandroit mie tot paradis a gré[20],
Que il ne fust panduz et avant ancroés.
Li dus a fait les forches et drécier et lever.
Après a fait Milon les vestemanz oster.
Li dus a fait Milon as forches traïner.
Puis li ont fait la hart autor le col noer.
Contremont le sacherent[21], si l'ont fait ancroer.
Il ne demora gaires que il fu desviez.

[20] *Que il n'en prandroit mie tot paradis a gré*, Je crois que le sens serait : qu'il ne se soucierait pas du paradis, s'il ne faisait pendre Milon ; ce qui est un blasphême.

[21] *Contremont le sacherent*, l'enlevèrent en haut. On trouve dans *Garin le Loherain : sache à lui*, tire à lui une fenêtre.

Cinq cens M diable an vont l'arme porté.
Avuec ax an anfer le firent osteler.
Ansint doit-on gloton ot traïtor mener.
Moult an moine grant duel ses riches parantez.
Berangier anmenerent si parent à l'ostel.
Por Milon lor parent ont grant duel démené.
Humais panront conseil conment porront errer,
Que de traïson faire ne furent anc lassé.
Li dus a comandé sa moillier à lier.
Il dit qu'il la feroit ardoir o escorcher.
Par moult fier mal talant la prist à araisner [22] :
— « Votre chanpions est recréanz et matez.
« Faites vos confeser, que plus n'i atendez :
« Car par icel apostre qu'on en Rome requiert,
« Jamais ne mengerai tant com vive soiez ! » —
— « Sire, » dit la duchesce, « or est duez et péchiez [23].
« Je n'el vos forfis onques, si m'aïst Dex del ciel !

[22] *Araisner*, haranguer, raisonner. Barbazan croit ce mot composé de *ratiocinari*. Je crois que c'est tout simplement une contraction d'*arraisonner*, comme *derrainer*, de *déraisonner*.

[23] *Or est duez et péchiez*, c'est un malheur et une faute. *Duez*, deuil, chagrin. Plus bas la duchesse ré-

« Je sui de vous ançainte, de verté le savez,
« Ou de fil ou de fille bien vij mois a passez.
« Moult seroit gran dolor, si muer à tel péché.
« Tenez moi an prison à l'ostel chiés Gautier,
« Ou chiés un borjois povre que vais gaïr chéré [24]
« S'aie de vostre pain chacun jor .i. cartier.
« Quant li enfès ert nez, s'el faites bautissier [25].
« Quant serai relevée, si me copez le chié,
« Ou je devendrai noine à .i. de ces mostiers.
« Lai si prëirai Deu le glorieus dou ciel,
« Que vostre cors garisse de mort et d'enconbrer. »—
—« Dame, » ce dit li dux, « jà puis Dex ne m'ait chier,
« Né me face pardon de mes mortels péchiez. »—
— « Sire, » ce dit la dame, « ce ert torz et péchiez :
« Car ge nel forfis onques, si m'aït Dex del ciel. » —

pète, en parlant de l'horrible traitement que lui réserve le duc, *ce ert torz et péchiez.*

[24] *Que vais gaïr chéré*, peut-être où je vais me réfugier (*garir*). Quant à *chéré*, ce mot me semble inexplicable.

[25] *Bautissier*, pour *bautisier*, baptiser.

Dame, » ce dit li dux, « trop poez demorer.
« Faites vos confesser, gardez n'i arestez :
« Quar pour la foi que doi tot franc home porter
« Jamais n'en mengirai, tant con vive soyez. » —
— « Sire, » dit la duchesse, « ne puet estre néez.
« Cist mauz et cist pechiez m'estoit toz destinez.
« Dex ait merci de m'arme por la soe bonté :
« Car je morrai à tort, de verté le sachez. » —
Que li véist ses draps desrompre et desmaller,
Et par panz et par pèces aus pores ganz doner.
Par delèz les oreilles fit ses tresces coper.
An sa pure chemise est à suens cors remés [26].
Qui adonc véist l'anfant par son ventre tranbler,
Dont elle esteit accincte bien a vj mois passez,
Onques Dex ne fist home que n'an print grant pidé [27].
Garçon et pautronier la corrurent cobrer [28].
Vers .i. feu l'entraïnent, voiant tot le barné.
— « Vos qui ci me jugiez, vers moi anantandez :
« Dex pardona sa mort, je fois vos autretel :

[26] *An sa pure chemise est à suens cors remès*, elle est restée vêtue de sa chemise seulement.

[27] *Grant pidé*, pour *pidié*, pitié.

[28] *La corrurent cobrer*, prendre, saisir, s'emparer de.

« Car je n'en i ai corpes, anse don m'arestez,
« Sire duc de Sain Gile, vers moi an antandez,
« Laisiez-moi un petit, s'il vos plait confesser. —
—« Dame, » ce dit li dus, « ce ne puis-ge néer. » —
Elle vit .i. évesque et chanu et barbé.
Buevon le fil Girat, issi l'oï nomer[29].
Il estoit do lignage Berangier et Herdrez,
Sanson et Alorin et l'autre parentez.
Dolanz fut de Milon qu'on avoit encroez.
Il estoit ses cosins et de sa seror nez[30].
Por ce que le voit veil, si l'a araisonez.
—« Sire, » ce dit la dame, « je veu à vos parler. »
—« Et, respont li évesques, an l'enor dame Deu.. »
D'une part l'atorna, dit li a et conté,
Isi com elle avoit esploité et erré.

[29] *Buevon le fil Girat.* Ce *Beuve* ou *Buevon*, fils de *Girard*, qui était de la famille des Bérengers et proche parent de Milon.

[30] *Il estoit ses cosins et de sa seror nez.* Buevon était non pas cousin comme nous l'entendons de Milon, mais fils de sa sœur, c'est-à-dire son neveu. Ici *cosins* veut dire parent, comme *cosinaige* employé dans d'autres manuscrits, veut dire parenté.

Ensi com om li avoit le présant aporté.
Quant l'évesques l'entant si a .i. cri geté.
Là où il voit le duc, si l'a araisoné.
— « Sire dux de San Gile, ceste putain hardez,
« Ele a mort vostre frere, si voir com Dex est nez.
« Certes en sa confesse le m'a dit et conté. » —
« Aï Dex, » ce dit li dux, « qui onque mais oï tel? »
« Toit li portent envie, nus ne la pot amer! » —
Atan é vos .i. clerc qui est en piez levez.
Guilleaume de Losanne ansin fu apelez.
Bénéoite soit l'oure que il fu engenrez!
Lai où il voit le duc, si l'en a appelé.

Sire duc de San Gile anvers moi antendez.
« Certes j'en serai prez or androit del mostrer,
« Que l'en doit cel évesque or androit anbraser.
« Quant il de sa confesse a la dame accusé.
« Et que la dame an doit jujement demander.
« Sé l'en doit faire droit, si l'iert delivré. » —
Li dux Raimonz escrie : — « Escuier, quar férez,
« Ge vos comant l'évesque or tôt si le prenez. » —
Et li escuier saillent à l'évesque cobrer.
Qui adonc veist l'évesque [31] et férir et boter,

[31] *Qui adonc veist l'évesque*, etc. Ces deux vers sont

Et poïndre et férir, et sacher et boter.
Vers le feu l'entraïnent, ens le vont regeter.
Par devers lo visage le font el feu voler.
Tant i fu li cuvèz [32] que il fu embrasez.
L'ame de lui anportent an enfer li maufé.
Et li duc Raimonz broche le destrier séjorné [33].
Lai o voit la duchese, dit li a son panser.
— « Dame, » ce dit li dus, « antandez mon segré.
« Ne vos ardrai or mie, je me suis porpensez.
« Mais je vos ferai certes ma terre forgurer.

fort intelligibles en se reportant à l'explication que M. P. a donnée du tour. Notes sur *Garin*, p. 188 et 265, t. II.

[32] *Li cuvèz*. Voy. *cuivert* ci-après.

[33] *Destrier séjorné*, c'est-à-dire frais, reposé, rafraîchi, dispos.

Grant paor a de trebuchier
Car ses chevaus est abrivez,
Et gras et gros et séjornez.
(*Rom. d'Estrubert*, v. 1828.)

Un dextrier était un cheval de main qui ne servait qu'au combat. Une loi de l'empereur Frédéric Ier établit que celui qui attaquerait un chevalier monté sur son palefroy, serait puni comme violateur de la paix, tandis qu'on ne déclarerait pas tel celui qui avait attaqué un chevalier monté sur son dextrier.

« Par la foi que je doi tot franc home porter,
« Se je vos consui à main à la vesprer,
« Je vos ferai les membres et la teste coper.
« Or me laisiez la terre, et si vos an alez.
« A grant enor devrez vos garison trover. —
« Sire, » ce dit la dame, « vostre merciz de Deu,
« Quant vos à toz mes manbres me laisiez eschaper.
« Une chose vos di, sachiez de vérité.
« Je sui de vos ançainte, bien a vij mois passez.
« Quele part que ge aille que m'en remanra orez[34],
« De vos sera li anfés qui de moi sera nez.
« A dame Dex de gloire soit vos cors comandez.
« Icil fera de moi totes ses voluntez.
« Or sui si esgarée que n'osai onc aler :
« Car or sui-ge venue à moult grant poverté. » —
Au despartir qu'il firent, chaï li dus paumez.
Et li fex Berangers an fait i ban crier.
Que nus borjois meschine, sergant né bacheler,
S'il done à la ducheise .i. denier monéé,
Que li dus ne li face toz les manbres coper.

[34] *Quele part que ge aille, que m'en remanra orez*, vous aurez ce qui m'en restera, cet enfant sera de vous. Ce vers est très irrégulier ; il faudrait *qu'en remanra*.

Li pueples despériz la duchesse remest[35],
An ostel Clarembaut an voit an la cité.
Quant le vit Clarembauz, dit li a son panser :
— « Par les saint Deu, duchese, coment avez oré? —
—« Ho, Clarembaut mes sire[36], toz m'est mal encontré.
« Fait m'a li dus mes sire ma tere forjurer,
« Que jamais à ma vie n'i porraiériter.
« Or sui si esgarée que ne sai con aler.
« Bien sai que sui venue avuec grant poreté. »—
—« Dame, » dit Clarembauz, « ce ne vos effraez.
« Deu an prigne pidié par la soe bonté!
« Por amor de Guarner vostre pere le ber,

[35] *Li pueples despériz*, le peuple désespéré. Ce même peuple, qui avait poussé des cris de rage et de mort contre la duchesse, croit maintenant à son innocence; tandis que le duc, forcé de s'en tenir aux apparences, après avoir sévi contre deux traîtres et vu un troisième tomber mort à ses pieds, ne peut qu'abandonner sa femme, non justifiée par le jugement de Dieu, à son malheureux sort.

[36] *Ho Clarimbaut.* Le texte porte : *ho! Clarimbaut sire.* Le vers est incomplet; j'ai cru pouvoir y ajouter la syllabe *mes.*

« Qui moult saches onore[37], et me nori soef,
« Vos chargirai mes fiz les x les plus aignez[38]. » —
Ses xiiij fiz a devan lui apelez.
Novel chevalier furent et d'armes conréé.
E la en apellé les x les plus aiguiés.
— « Vos me plevirez sanpres, et si me jurerés,
« Que vos dusqu'à xv ans, madame garderez,
« Ne per tort ne per droit que vos no lui faudrez,
« Et s'élle a .i. anfant grand honor li portez :
« Car vos estes si ome, il est vostre avoez[39].
« Gerpissiez tot le regne, et si vos an alez.
« Dex vo lait an tel leu venir et trestorner,

[37] *Qui moult saches onore.* C'est peut-être, qui savait beaucoup en fait d'honneur.

[38] *Les dix les plus aignez*, les dix plus âgés. *Ains nez*, *nez* auparavant, de ses quatorze enfans.

[39] *Car vos estes si ome*, vous êtes ses hommes liges. On croit que le premier exemple d'hommage lige se trouve dans la charte d'investiture que Louis-le-Gros donna à Foulques, comte d'Anjou, en 1130. Le passage du roman de *Parise*, comme beaucoup d'autres de nos vieux romans, prouvera que cette espèce d'hommage était usitée auparavant. La plupart des usages féodaux remontent à une époque tellement reculée qu'on ne peut aisément la

« Que vos puissiez à joie vos garison trover. » —
Clarembauz n'estoit mie d'avoir trop agrevez.
Iij mulèz lor a fait d'or et d'argent troser.
Et ont fait la duchesce gentement conréer.
Sor .i. mulet anblant font la dame monter [40].
Moult fu grant la criée can vint au désevrer [41].
Dont se paine la dame qui les fiz ot portez.
Et li vièz Clarembauz an fu si adolez,
Que il ampuis ne lava aincz iiij mos passez.
Et après la vespré [42] issirent de l'ostel.
La dame vit la tor o norri ot esté.
Dist à ses compagnos : — « Un petit m'atendez,

fixer. Un vassal obligé envers son seigneur ne pouvait pas être une chose nouvelle au douzième siècle.

Il est vostre avoez, il est votre suzerain.

[40] *Sor .i. mulet anblant font la dame monter*. Un cheval ou un mulet qui marchait l'amble était toujours la monture des femmes.

[41] *Can vint au désevrer*, quand on vint à se séparer. Les mots *sevrer*, *sevrage*, se prennent encore au propre pour *séparer* un enfant du sein de sa nourrice, au figuré pour *priver* de quelque chose.

[42] *Et après la vespré*. Le mot est illisible; j'ai sup-

« Tant que mon seignor aie véu et esgardé. » —
— « Dame, » dient si home, « merci por amor Dé.
« Sé li dus le savoit, n'an porron eschaper;
« Maintenant nos fera toz les mambres coper. »
— « Ét » respondi la dame, « il ne puet estre el. » —
Elle se laise à terre de la mule coler.
Et trespassa la dame les chevalier membrez,
Qui gisent escouchés ou palais les alez.
Puis vint-elle ou palais où li dus Raimonz ert.
Tant a ploré li dus, toz an fu agrevez [43].
Par devant lui ardoient dui grant cirge alumé.
A tant é vos la dame au gent cors honoré.
Elle ne l'ose mie esveillier né boter.
An la face lo baise coiement et soé [44].

posé celui-ci, parce que le duc a signifié à la duchesse que s'il la trouvait là le soir il lui ferait trancher la tête.

Au reste le désespoir du duc, partagé entre son amour et ce qu'il croit être son devoir, n'est guère moins admirablement peint que la sublime résignation de sa femme.

[43] *Tant a ploré li dus, toz an fu agrevez*, accablé; d'*aggravatus*.

[44] *An la face le baisse coiement et soé*. Je n'ai pas

Puis prist andeus ses ganz qui sont à or paré.
Après leva sa main si l'a deden seigné :
— « Sire duc de Saint Gile, de Deu soiez savez !
« Or somes moi et toi à doleur désevré,
« Que jamais à ma vie des ieuz ne me verez ! » —
Devant l'uis de la chambre ne pot sor piez ester.
Li cuers li est paumez ; si s'en torne arier...
Quant elle se leva, n'osa mie crier[45].
La dame s'en torna à Deu l'a comandé.
Tot contreval avale les manberiz degrez.
Vint à ses compaignos. Il la firent monter
Il issent de la ville ainz que fust à jor né.
A petite compeigne issirent dou regné.

besoin de faire sentir comme cette démarche et ce discours de Parise sont attendrissans. Il n'y a rien de semblable dans la littérature ancienne, et l'on sait bien pourquoi.

[45] *Quant elle se leva n'osa mie crier.* J'ai rapproché ce vers du précédent qui en était séparé par le suivant dans le texte. Il m'a semblé que cette scène touchante y gagnerait quelque chose encore. On sait que les copistes n'y regardaient pas de si près.

Passent bruel et champigne [46], ni sont mie aresté.
Il trespassent Salins et Vermandois de lèz [47],
Vinent aval an Craes une bone cité [48] ;

[46] *Passent bruel et champigne. Bruel, breil, breuil* ou *breuille*, en italien *brolio* ou *broglio*, d'où le nom de famille des *Broglie,* est un grand bois taillis où la grosse bête peut se retirer ; *breuillet*, un petit bois ou buisson. *Voy.* du C. *Gloss. v° brolium.*

Champigne au lieu de *champaigne*, campagnes, champs ou plaines, par opposition à *bruel* qui veut dire pays couvert de bois.

[47] *Il trespassent Salins.* Cet itinéraire de la princesse est assez inexactement suivi jusqu'à Cologne ; là, les connaissances géographiques de l'auteur se trouvent être tout-à-fait en défaut. Il a également passé sous silence le nom des contrées du midi de la France qu'on a dû traverser jusqu'à Salins.

Salins. Salins est bien éloigné du Vermandois, et semble n'être pas sur la route de Provence en Flandre.

Vermandois. Les voyageurs laissent de côté le Vermandois sur la gauche.

[48] *An Craes une bone cité.* Peut-être, *Crécy* sur la Serre, lieu funeste à l'armée française, dans le quatorzième siècle.

Girent i une nuit : à matin sont levé.
Tres permi le Chainoi [49] ont lor erre torné.
Droitemant ai Namor sont lo soir ostelé.
Landemain au matin sont as Loges alé [50].
Des jornées qn'il firent ne sai dire verté.
Il viendrent à Coloigne, une bone cité.
Lor passèrent le Rin à barges et à nés [51].
Alamaigne trespassent et grand part do réné.
An la terre d'Ongrie sont ann'un bois entré.
viij lieues plénières avoit le bois de lé.
Iluecques prist la dame de son ventre si mel [52],
Qu'ele n'alast avant por .c. mars d'or pesez.
Illuec se lait chéoir soz ij arbres ramez [53].

[49] *Tres permi le Chainoi.* Le Quesnoy, sur la frontière actuelle de France et de Belgique.

[50] *As Loges.* C'est probablement Liége. L'auteur passe ensuite à Cologne et d'Allemagne en Hongrie fort rapidement, sans nommer aucune autre ville.

[51] *Lor passèrent le Rin à barges et à nés.* Les barges étaient de grands bateaux de transport.

[52] *De son ventre si mel. Mel* pour mal, comme *meté* pour *maté*, par métagramme. (*Voy.* p. 33.)

[53] *ij arbres ramez.* Nous allons voir que ces arbres

A Dex elle n'a fame à cui poche parler !
A dame Deu de gloirs se prist à comander :

VI.

Or fu la gentil dame de soz l'ombre d'un pin.
Dame Deu reclama qui de l'aigue fist vin,
Cant fu as noses de Saint Architeuclin [1] :
— « Glorios Sires Peres, par tes saintes mercis,
« Moult parfu grant la joie le jor que tu naquis.
« Judas si feuz traïtres, biauz Sire, vos vendi.
« xxx denier en n'ot, malvais loier en prit.
« A Dex, quant grant trésor an dona li chaitis !
« Marcus et Jonatas an la crois vos pendi [2],
« Et an piés et an paumes les clos, Sire, vos mist,
« Et Longins de la lance, biau sire, vos férit.

ramés sont des *pins* ou un *pin*, arbre qui a très-peu de branches et donne fort peu d'ombre. (*Voy*. p. 17.)

[1] *St-Architeuclin*. C'est un saint de la façon des poètes, qui avaient ainsi baptisé le maître d'hôtel des noces de Cana, *architriclinus*, dont ils faisaient le marié.

[2] *Marcus, Jonathas et Longin*, tous personnages de

« Aval parmi la lance li sang clers en salit.
« Il an tardi ses euz, alumer li féis[3].
« Ses péchiés pardonas qu'il te cria merci.
« Nichodèmes li bers jus de la crois vos mist[4].
« Josephe .i. chevalier jus de la crois vos mist.
« Par son commandement au tier jor surrexis[5].

la passion de N. S. que la tradition faisait figurer dans ses récits, et que l'art dramatique naissant fit monter sur les tréteaux des mystères.

Il en fut de même de *Nichodèmes li bers* et de *Josephe le chevalier*, dont les noms à la vérité se trouvent dans l'évangile.

[3] *Il an tardi ses euz, alumer li féis.* C'est-à-dire que le sang qui coula du côté du Sauveur lava les yeux de Longin, qui était aveugle, et les illumina, lui rendit la lumière. (*Voy.* le myst. de *la Résurrection du Sauveur*, fragment publié par notre confrère M. Jubinal, et qui rapporte cette tradition universelle du miracle de S. Longin.)

[4] *Jus de la crois vos mist*, vous mit au bas de la croix; vous y coucha, du verbe *gésir*.

[5] *Au tier jor surrexis.* C'est un de ces mots qui de temps en temps décèlent dans la rédaction du poème une haute antiquité. Le verbe *surrexis* est purement latin.

« Ansin com ce est voirs, et de Virge nasquis,
« Delivre me mon cors de mal et de péril! » —
L'ore soit benoïte, deslivre a s'est d'un fil.

VII.

Or fu la gentils dame desoz l'arbre ramé.
L'ore fust benoïte, d'un fil s'est deslivré.
Desor l'épaule destre ot une crois roiel [1].
La dame le conroie à un pan de cendex [2];
Puis a pris .i. blanc drap, si a ses flans bendez.
Dit à ses compaignos : « Seignor, avant venez.
—« Par la foi que vos doi .i. damoisieaux est nés. [3] »—

[1] *Ot une crois roiel*, une croix *roiale;* cette croix semblerait devoir être un signe distinctif pour reconnaître Hugon. Il n'en sera rien, quoiqu'il soit encore question de croix plus loin.

[2] *La dame le conroie à un pan de cendex*, sa mère l'accommode dans un morceau de cendal, étoffe de soie, sorte de taffetas, dont on a fait dériver le nom du latin, du grec et de l'arabe, sans plus de certitude pour l'un que pour l'autre. (*Voy.* cendax de Lucques, *Prov. et dict. popul.* édit. Crapelet.)

[3] *.i. damoisieaux est nés. Damoisel*, de *domicellus*

Quant cil ont antandu, si ont aval alé.
Qui adoncques lor véist cel anfant regarder,
De jentil damoisel li péust remembrer.
Anfés moult parest biaux, que Dex te doint santé!
Or puez-tu moult bien dire q'an povre leu fus nez!
Sé Dex te done vie, li rois de majesté,
Moult très bien ocirras Berangier et Hardré,
Sanson et Alori, et l'autre paranté.
Mort seront et honi, et tot desbaraté [4].

ou *domnicellus*, diminutif de *domnus*, était un titre que portaient même les fils des rois. Ex :

> Le damoisel Loys le Gro-.....
> Coroner firent le damoisel Pépin.
>
> (*Garin le Loh.*)

On ne donna ce titre plus tard qu'aux fils de barons. En Béarn la noblesse était partagée en trois classes, les barons, les chevaliers et les *donzels* ou *damoisels*, ou *demengers*, qui étaient les mêmes que les écuyers dans d'autres provinces. C'est dans ce sens que la plupart des auteurs de chansons de geste l'emploient. Par la suite, les fils des rois durent être appelés princes, et ceux des ducs comtes ou seigneurs.

[4] *Et tot desbaraté. Desbarater, débareter*, veut dire

Ce fu cil qui conquist les xiiij citez [5],
Et rois fu de Hongrie, sire Hugues clamez ;
Puis fist ardoir en feu Berangier et Hardré,
Sanson et Alori, et l'autre paranté,
Et toz ses enemis à chevauz traïner.
La dame fu ou gaut et li .x. chevalier.
Il ne puent la dame conduire né mener.
De la raime del bois se printrent à coper [6].
Une loge li firent et lit por reporser.
Lai coucherent la dame au jent cors anoré.

ici vaincu, mis hors de combat, hors d'état de nuire ; mais c'est une expression figurée. Au propre elle signifiait jeter hors des *barrières* ou *barres*, soit dans les combats judiciaires soit dans les tournois.

[5] *Ce fu cil qui conquist les xiiij cités.* Cette prédiction du poète me semble d'un mouvement lyrique parfait : il confirme les espérances des fidèles chevaliers qui entourent le nouveau-né, il complète leur pensée, en y ajoutant ce qu'ils n'ont pu prévoir.

Les quatorze cités ou *forteresses* font allusion à des exploits dont je ne trouve point de traces dans ce poème.

[6] *De la raime del bois.* Ils lui firent une cabane et un lit de branchages. *Raime* de *ramus* n'est resté que dans ses dérivés *ramée* et pigeon *ramier*.

Lez l'orle del ruisel li ont lo lit paré [7].
Illuec baigua son fil, n'ot autre baig chaufé.
Estes vos cors, a dame, à grant duel demeuré.
Iij larron de la terre ont par le bois erré,
Qui tôt ont leur covine véu et esgardé [8].
Lor pavois que il moinen et lor grant richeté,
S'il poent esplétier, tot lor sara amblé [9].
Tote jor furent coi deci à la nuitier.
Cil furent bon baron et chevalier menbré [10],

[7] *L'orle del ruisel*, le bord du ruisseau. *Orle*, terme de blazon ; *ourle* ne s'est conservé que dans son diminutif *ourlet*.

[8] *Covine* ou *couvine*, la manière d'agir de la dame et de ses compagnons, leur situation.

[9] *Espletier*, exploiter, mettre la main dessus.

[10] *Cil furent bon baron*. Ce passage me paraît assez obscur. Peut-être signifie-t-il que les braves chevaliers se sont égarés ; peut-être encore faut-il rétablir ce passage ainsi :

Cil furent bon baron et chevalier membré,
Né robes né chevauz qu'il aient amené,
Qui s'égairerent bien de l'or puet estre enblé.

Les voleurs étaient des hommes forts et membrés : quoiqu'ils n'eussent amené ni bagages ni chevaux, ils

Qui s'égairerent bien, de l'or puet estre enblé,
Né robes né chevauz qu'il aient amené.
Lèz lo lit la duchesse ont li larron pasé.
Si fu la nuit oscure, ni ot point de clarté.
Lai troverent l'anffant, trestot anmaloté.
Le mantel de son lit an cuiderent porter [11].
Ne le puet avoir, tant sont il plus iré.
Quant la dame s'esvielle, si a entor li tâté.
Dit à ses compaignos: — « Seignor avant venez.
« Par la foi que vos doi, mes fiz nos est amblez... »
Quant cil l'ont antandu, grant duel an n'ont mené.
Il aprenent toreches, s'ont le feu alumé [12];
Puis sercherent le bois et de lonc et de lé.
Quant ne truefvent l'anfant arrières se sont torné.
Qui véist as bārons lor grant duel demener,

pouvaient enlever de l'or. Mais je prie de ne regarder ceci que comme une simple conjecture.

[11] *Le mantel de son lit an cuiderent porter.* Ils croyaient emporter la couverture du lit de la duchesse, et ne trouvèrent que l'enfant emmailloté, ce dont ils furent très-fâchés.

Ici j'ai transposé un vers.

[12] *Ils aprenent toreches*, ils allument des torches.

Lor blanches meins détordre, et lor chevez tiré.
I aveust si grant joie, ne lesierent plorer,
Por amor dell'enfant qu'il ne poent trover.
— « Raimonz, » dit la duchesse, « or fumes dessevré.
« Jamais an vostre vie ce cuit ne me verrez.
« A dame Deu de gloire soit vos cors commandez,
« Et Dex fera de moi totes ses volentez :
« Car j'ai perdu .i. fil que Dex m'avoit doné.
« Ge ne quier hui mais lumère né clarté. » —

Et li larron s'entornent s'avont l'anfant porté.
Il vindrent de Ongrie à la maistre cité.
Le roi Hugon troverent an son palais listé.
Et quant li rois les voit, si les a apellé.
— « A la moie foi, sire, riens n'avons conquesté.
« Ainsa de vij semaines, nos n'avon rien amblé,
« Fors .i. petit anfant que vos ici véez.
« Et n'a que .i. seul jor, certes, que il fu nez.
« Quar lo faites, bian sire, laver et baptisier,
« Et nos le ferons, certes, et norir et garder.
« Et quant il sera grant, s'apanra à embler. » —
— « Je l'otroi, dit li rois, bien fait à créanter. [13] » —

[13] *Bien fait à créanter*, cela mérite mon agrément. Du breton *cret*, *plège*, on a fait *créancer*, *créanter*,

Li rois a fait l'anfant au grant mostier porter.
Se a fait les sainz fonz bénéir et sacrer.
Après a fait l'enfant tot an desveloper;
Et quant il l'a véu, si a Deu réclamé :
— « Anfès moult parest biauz ; et de moult grant aé [14].
« Dame Dex me confonde, sé ge te puis gardé,
« Que jà jor de ma vie n'apendras à ambler! »
L'anfant ont batisé, et li rois l'a levé [15].
Li rois li a mis son nom, Uges l'ont apellé.
Li rois le fist norir à moult grant richeté.
Il croit plus et esmande que un saurés asez,
Que dame Deu de gloire l'ot issi commandé.
Sa mere git ou gal delès le bois ramé [16];

garantir, permettre et promettre. Il semblerait que le métier de *voleur* était, en Hongrie, une profession comme une autre. Il y aurait eu dès-lors patente pour toutes sortes d'états, qui aujourd'hui mériteraient quelque peu ce titre.

[14] *De moult grant aé.* Cet enfant ne peut pas être d'un grand âge, puisqu'il n'a que deux jours. *Aé* ne veut-il pas dire ici *extraction*, *origine?*

[15] *Li rois l'a levé*, l'a tenu sur les fonds; expression pittoresque et usitée alors.

[16] *Ou gal*, au bois. Il vient du sax. *vald*, c'est le

Li chevalier la servent tot assa volanté.
A boivre et à mengier aportent à planté :
A .v. lieues petites avoit une cité.
Là prenent la vitaille dont la dame ot assez.
Ainz ne fu un souz jòrz acompliz et passez,
Qu'ele ne fu des foiz saulée de plorer [17].
Et quant ce vint au terme qu'el déust relever,
Dit à ses compeignos : — « Seignor, avant venez :
« Car garnissiez vostre erre [18], et soiez aprestez
« Tant ai géu à terre duellent m'an li costé ! » —

même mot que *gaud* ou *gaut*, employé plus haut et dans les chansons de *Garin*, de *Berte*, etc. ; mais *gal* a conservé une physionomie plus teutonique dans *Parise* ; ce qui me confirme dans l'idée que ce roman, s'il n'est pas du douzième siècle, est plus ancien du moins que les ouvrages d'Adenès.

[17] *Qu'ele ne fu des foiz saulée de plorer. Saulée*, saoulée, rassasiée.

[18] *Garnissiez vostre erre*, préparez votre départ, mettez-vous en course, en route :

> Pourveu s'il rencontre en son erre
> Ma damoiselle au nez cornu.
>
> (Villon, *Ballad.*)

Li baron s'aparoillent, s'ont lor hernois trosé [19];
Sor .i. mulet anblant ont la dame monté.
De la forest s'en issent, où tant orent esté;
Al premerein chastel que il orent trové,
Lai se fait la duchesse messe dire et chanter.
Illuec se fist la dame baigner et reposer.
iiij jorz séjornèrent, avant s'en sont alé.
Puis acoillent lor erre tot lor chemin ferré.
Des jornées qu'il firent ne vos sai deviser.
A Coloigne s'en vindrent où ill'orent esté.
Il passèrent le Rin, s'antrent en la cité.
Au grant mostier S. Pere [20] s'en sont tot droit alé.
Lai troverent le conte Tiéri de la cité,
Le sire de Coloigne et de tot lo regné.
La dame l'a véu, si l'a bien salué :
— « Dex vos saut, sire dus, ge ne vos sai nomer. »
— « Dex vos gart, belle dame, je ne sai d'où venez.

[19] *Lor hernois trosé*, ont troussé leur harnois; comme nous dirions *harnaché* leurs montures.

[20] *Au grant mostier S. Pere.* La cathédrale de Cologne est dédiée à saint Pierre. Elle n'a été fondée qu'en 1248, probablement en remplacement d'un temple plus ancien.

« Dites moi qui vos estes, gardez n'el me céliez.
« Estes vos pélerine qui à Sain Pere venez?
« Moult belle compaignie ansamble o vos menez. »
— « Sire, » dit la duchesse, « aparmain le saurez.
« Je suis une chaitive [11] qui vient d'autre regné.
« Si n'ot ocis mes peres, bien a vij mois passez;
« Et ge m'a suis foïe, n'i ai plus demoré.
« J'avoie .i. petit fils, l'autrer me fu amblez [12].
« Or vois quérant .i. home où je puisse ester,
« Que je puisse sa fille ou son fil bien garder [13].
« Norice serai bone, car je ai laitz assez. —
— « Dame, » ce dit li dus, « bien venue soiez.
« G'en ai .i. des anfanz que vos me garderez.
« Antoine le petit, issi est appellez;
« Et ge ferai vos homes richement conréer.

[11] *Je sui une chaitive*, je suis une malheureuse. Le comte doit bien voir à son train qu'elle n'est pas une femme du commun; néanmoins, par discrétion, il ne lui en demande pas davantage.

[12] *L'autrer*, l'autre hier, avant hier ou l'autre jour.

[13] *Garder*, c'est-à-dire, élever comme nourrice. La même acception se représentera plus d'une fois dans le cours de ce poème.

« S'il me volent servir, ge lor donrai assez. » —
— « Sire, ce dit la dame, « vostre merci de Deu [24]
« Il vos serviront bien, puisque vos le volez.
« Mais il sont tuit prodome, chevalier adobé. » —
Li Cuens les amena ou palais principer,
Chevauz et palefroiz lor a fait amener,
Et la fame Tierri, la comtesse à vis cler,
Parise la duchoise a grant onor porté.
L'enfant Tierri le comte li ont fait delivré.
La dame le nori, et tint à grant chierté.
Estes vos cors de dame à norice torné.
Or lairon de la dame qui est à sa nueté.
Et des .x. chevaliers qui sont au duc remés :
Se diron de son fil qui fu el bois anblex.
Li rois le fit norir, et grant henor porter.
Quant l'anfès ot xv anz et compliz et passez,
Premiers aprist à letres, tant qu'il en sot assez.
Puis aprist il as tables et à eschas joier [25].
Il n'a ome an cest monde qui l'en péust mater.
Bien sot .i. cheval poindre, et bien esperoner,

[24] *Vostre merci de Deu*, vous serez récompensé par Dieu.

[25] *Puis aprist-il as tables et à eschas joier*. Le jeu

Et d'escu et de lance sot moult bien béorder [26].
Et quant il ot xv anz et compliz et passez,
N'ot anfant en la terre de si aut parenté,
Qui tant fust an xv anz né créus, n'amendez [27].
Et li rois l'aime plus que nule rien fors Dé.

de *tables* était ce que nous appelons maintenant *tric-trac*, par une des rares onomatopées de notre langue, à cause du bruit que font les dez.

Le jeu d'échecs avait une bien grande vogue, pour qu'on en fît un des principaux objets de l'éducation d'un chevalier : mais c'est que ce jeu est une étude de stratégie des plus compliquées, et que d'ailleurs les symboles militaires qu'il présente plaisaient à des esprits occupés de guerres et de tournois.

[26] *Béorder, béhourder*, jouter, combattre par manière de jeu. Le *béhourt* était en effet une sorte de joute dans laquelle les jeunes gens s'exerçaient, en *trottant*, avec la lance et l'écu; à la différence des chevaliers, qui galopaient en lançant leurs chevaux à toute bride; aussi *béhourder, bohorder*, et par corruption *border*, étant alors ce que nous appelons *trotter*, les jeux où cette allure était permise en avaient pris leur nom particulier.

[27] *Né créus, n'amendez*, ni cru, ni formé autant que lui.

A la plus maître table sont asis ou diner.
Quant il orent mangié et béu à planté,
Les napes ont ostées serjant et bacheler [18].
Li rois les an apelle, si com oïr porrez,
Le mieuz de son barnaje et de son parentez.
—« Seignor, » fait li roi Hugues, « faites paix, si m'oez.

[18] *Serjant et bacheler.* D'abord, *serjant* ou *serjent* voulait dire uniquement serviteur, de *serviens;* on disait aussi *sergente* en ital., dans ce sens :

> Perche trovata havea la deshonesta
> Sua moglie in braccio d'un suo vil *serjente.*
>
> (Ariost., *cant.* 38, *st.* 42.)

Je crois que de plus il signifie un homme de la dernière classe des vassaux, non apte à sortir de sa caste; tandis que le *bachelier* était un gentilhomme qui n'avait pas assez d'âge ou de fortune pour pouvoir lever bannière, et qui faisait l'office d'écuyer.

On disait *bacheler* avant de dire *bachelier;* de même que du temps de Fauchet on appelait encore en Picardie les jeunes gens et les jeunes filles *bacheliers* et *bachelettes.* Les Anglais appellent encore un vieux garçon *batchelor.*

« Je sui vieuz et chanus, si ai .c. anz passez[29].
« Et de chivalierie me voil m'asreposer ;
« Et ge ai .i. fille qui moult fait à loer.
« Et si ai .i. filluel qui moult fait à prosier.
« Il est de haut parage, bien le cuit por verté.
« Sé vos tuit le volez outroier et gréer,
« Je li donrai ma fille, s'il la vent esposer,
« Et la riche corone li ferai-je porter.
« Rois sera après moi, quant je serai finez. » —

GONTAGLES de Losane[30] s'an est an piez levez
Dame Dex le confonde, qui an crois fu pénez !
Cosin fu Ganelon, Berengier e Hardré.
Por la mort Ganelon, est an Ongrie alez.

[29] *Si ai .c. ans passez.* Jamais les vieillards, dans les chansons de gestes, ne sont médiocrement vieux ; vivant comme autrefois les patriarches, il se trouvaient être contemporains de plusieurs générations ; seule manière d'expliquer les nombreuses aventures auxquelles tant de héros prennent part dans les romans de chevalerie.

[30] *Gontagles de Losane.* Gontaut de Lausanne, autre personnage de la famille Ganelon, et qui en conserve le caractère cauteleux, perfide et cruel.

Li rois l'ot retenu, que de plait sot asez [31].
—« Sire, » ce dit Gontagles, « .i. petit m'antandez.
« Vos dites grant mervoille et si aut reprenez...
« Donc n'a an vostre cort ducs et comtes assez,
« Qui sont fil de mollier [32] et de aut paranté,
« Ce vos poez vou fille à grant onor doner.
« Ne savez que il est, li pautroniers trovez,
« Né cunussiez celui de cui fu engendrez. »
— « Par mon chief, » dit le rois, « vos dites vérité ;
« Mais il est par tant biax, jantilz et ascemez [33],
« Hardis et corajeus, et d'armes conréez [34],
« Car je l'am certes plus que nul home charnel. » —
— « Sire, » ce dit Gontagles, « vers moi an antandez.
« Je le vos porrai bien, sé volez, esprover.

[31] *Que de plait sot asez.* Le roi l'a gardé auprès de lui parce qu'il savait beaucoup de jurisprudence, qu'il était expert en procédure.

[32] *Qui sont fil de mollier*, fils de femmes mariées, et non pas de ..... La pudeur de notre siècle ne me permet pas même un équivalent à cette expression, qui plus tard va blesser notre héros.

[33] *Jantiz et ascemez*, de nobles manières et si savant. *Ascemé*, *sciens*, *à scientia*.

[34] *D'armes conréez*, habile au métier des armes.

« Faites vos iij barons[35] devant vos amener.
« Si lor faites l'enfant ansamble euz osteler.
« Quant il ert à seri, et il ert à vespré,
« Ça dedanz l'enmanront por lo trésor ambler.
« Et se il est jentilz hom et de grant parenté,
« Il n'an prendra del vostre .i. denier monéé. »
— « Par mon chief, » dit li rois, « vos dites vérité.
« Mais por ce, est il tant joines et de petit aé.
« S'il voit le roge or et l'argent esmeré[36],
« Bien an porroit esprendre tost par joiveté[37].
« Mais por espoir n'aura jà plus grant vileté... »
— « Sire, » ce dit Gontaples, « or me laisiez parler. »
Tant li a li mauz gloz et proié et rové,

[35] *iij barons. Barone*, en italien, veut dire un coquin; mais je crois qu'il y a ici une faute, et qu'il faut lire *trois larrons.*

[36] *Le roge or et l'argent esmeré*, l'or qui a une teinte rouge, et l'argent épuré. La deuxième épithète est fréquente. Roquefort, à ce mot, donne émaillé, précieux; ce n'est pourtant que le participe du verbe *esmerer*, qu'il donne pour signifier affiner, épurer, purifier. C'est là le vrai sens; de même qu'au figuré, chevalier *esmeré*, éprouvé comme l'or.

[37] *Par joiveté*, joliveté, par amusement.

Que il a ses larrons de devant lui mandé,
Si l'on fait la parole et dire et devisier.
Cil s'an vont à l'enfant, si l'ont araisoné :
— « Hugues, vendras ou nos à nuit por osteler [38],
« Et si nos mostreras des eschaxs et des dez.
« Certes tu en sez plus que nus de nos assez. »
Tant cil l'ont losengié que il l'en ont mené.
Quant il orent mengié, li gan durent chanter [39];
Ils vindrent à l'enfant, si l'ont araisoné :
« Hugues vienz gaaignier qui vaut une cité. » —
— « Ouil, » ce dit li anfès, « voluntiers et de gré ;
« Mais je sui encor joines et de petit aé,
« Si ne porroie mie trop grant fais achargier. » —
Et dient li larron : — « Tot ço est vérité.
« Le trésor ton parain volons anuit ambler,
« Si lo despartiron, et seront iiij per,
« Jamais ne seron povre an trestot nostre aé. » —
Quant li anfès l'antant, si comence à suer [40]

[38] *Por osteler. Osteler* veut constamment dire, dans ce poème, loger, et *ostel*, logis.

[39] *Li gan durent chanter*, les gens qui avaient amené Hugon avec eux durent-ils chanter après avoir mangé ?

[40] *Suer de mautalant*, de mauvaise humeur, de colère.

De mautalant et dire : — « Par color à muer [41]
« Fil à putain, gloton, mar l'osastes panser.
« Certes mal le pensastes. Sé ge puis eschaper,
« Je vos ferai les greges à trestoz sorpeser [42] ! » —
Et dient li larron : — « I reconvient, faitc el,
« Ou sé ce non vos bien le puez comparer. »
Hugues a bien veu ne lor puet eschaper.
Poor ot des glotons n'el voillent estrangler.
Ou il volsist, o non, avoec eus l'ont mené.
Il sont venu au mur, si l'ont tot effondré.
I. grant pertuis i firent ; Hugues i ont boté :
— « Hugues, va au trésor tot droit là ou il siet,
« Et si tu n'en aportes, moult ti est mal encontré. »
Hugues vient au trésor, ne l'a pas mesuré.
Il a l'or et l'argent moult forment visité.
— « A voir moult parest biaux, » dit Hugues li membrez, »
« Dex garisse celui qui ci t'a assemblé.
« C'est li rois mes parains qui jentiez est é bers.

[41] *Par color à muer*. Quelques mots semblent manquer ici.

[42] *Je vos ferai les greges à trestoz sorpeser*. Je crois que cela veut dire disloquer les membres. *Grèges* ou *grèves*, jambes, membres ; *sorpeser*, surpeser, tirailler, donner l'estrapade.

« Cil Sire me confonde qui en crois fu pénez,
« Sé je j'apran çaianz .i. denier monéé. »
Garde sor .i. escrin [43], si a véu iij dez,
Qui sont de fin yvoire et fait et pointuré.
Mis les a an son sein, si est ariere tornez.
Venus est as larons s'es a araisonez.
— « Por amor Deu, Seignor, et car vos antornez.
« Ennit ai gaaiguié qui vaut iiij citez. » —
Quant il orent oï, grant joie an n'ont mené,
Qu'il ne li virent rien né tenir né porter :
« Hugues, car nos di ore, que tu as conquesté ? »
— « Voluntiers, » ce dit Hugues, « mas vos m'afierez [44]
« Que vos antre vos très [45] part n'i demanderez. »
Et dient li larron : « Voluntiers et de gré. »
Li larron li plévirent quant qu'il vout demander :
« Hugues, car nos di ore que tu as conquesté. » —
— « Par ma foi, » di li anfès, « je ai iij moult biaux dex,
« Véez-les ci an mon sain, se vos ne m'en créez. » —

[43] *Garde sor .i. escrin*, sur un coffre. *Scrinium*, ce mot est réservé maintenant pour une boîte à bijoux et son contenu.

[44] *Vos m'afieriez*, vous me garantirez.

[45] *Que vos antre vos très*, vous trois. Notre adverbe *très* n'est que cela : *très* grand, trois fois grand.

Quant li larron l'entendent si a l'uns l'autre boté ;
Et dit li uns à l'autre : — « Buer fumes unques né !
« Por cestui seron nos essaucié et levé.
« Benéoite soit l'ore que par nos fu amblés.
« Cil sera ancor rois dedanz .i. an passé. » —
Au plus tost que il porrent l'ont à l'ostel mené.
Il li ont fait .i. lit, s'el coschièrent soé.
Il ne demora gaires que il fu ajorné.
Et li larron s'antornent, si sont au roi alé.
Au roi Hugon ont dit quant qu'il orent trové,
Tot einsi com il orent esploirié et erré [46].
Quand l'antandi li rois, s'a .i. sopir geté.
Gontagle de Lausane a fait li rois mander :
« Oez de mon fillon comment il s'est provez. »
— « Sire, » ce dit Gontagles, « moult par a bien ovré ;
« Encor le porrai mieux, si vos plait, esprover.
« Or le faites demain au mostier amener.
« S'il est de aut parage et de grant paranté,
« Adonc sérai-ge bien de quel jent il est nez. »
— « Gontagles, » dit li rois « trop vos poez péner.

[46] *Esploirié*, exploré, parcouru ; peut-être faut-il lire *exploitié*.

« Certes se il a fraudé que il soit guerotiez [47],
« Vos an seroiz pandus et avant ancroez.
« Bien set l'an qui vos estes et de quel paranté.
« Vos estes del lignaige Bérangier et Herdré. »
— « Sire, traiez à euz que jà bien ne ferez. » —
Tant li a li mauz gloz et proié et rové,
A ses serjanz comande Hugues soit amenez.
Cil vinent à l'anfant si l'ont araisoné :
— « Hugues venez, biau sire, à vos parain parler.
« A la proesion devez son branc porter,
« Qu'au mostier vos véiant saura vos an bon gré. » —
Quant li anfès l'antant, vestus s'est es paréz.
Li iij baron l'avont droit au mostier mené.

47 *Certes se il a fraudé que il soit guerotiez*, qu'il soit garrotté, s'il a commis une fraude, un vol. Le texte porte *mandé*, ce que je crois une faute : c'est peut-être *manqué*.

VIII.

Au mostier l'ont mené tuit li iij li laron.
Quant li anfês i antre, si comence sa raison.
Il a levé sa main, si a seigné son front,
Et son front et sa face encor et au menton.
Maintenant est venus devant le roi Hugon.
Li anfês le salue, et li rois li respont.
Gontagles de Losane commança sa raison.
Dame Dex le confonde qui soffri passion !
— « Seignor, » ce dit Gontagles, « or oez que diron.
« Anuit est enfondrez li grant trésor Hugon.
« Plus i avons perdu certes que ne savon.
« D'unz dez somes dolant que nos perdu avon.
« Qui le voudra celier, si l'escomunion.
« Jà vait-il à la mort, point de confession.
« Sé nos avons le dez, par cestui le saron,
« Qui passé a le nuit, et qui sont li larron. » —
Quant Hugues l'antandi, si auça le menton.
Hautement ha parlé, si dit fire raison :
— « Seignor, je ai les dez, ne quérez si moi non.
« Iij larron m'i menèrent ou je volsise o non[1].

[1] *Ou je volsise o non*, que je voulusse ou non.

« Mais por de l'autre avoir an quier Deu à tesmoing,
« Certes que je n'en ai vaille tan c' .i. boton,
« Sé plus i ai forfait, jà n'ait m'arme[2] pardon ;
« Ainz me pande li rois à forches à bandon[3].
« Guaige que n'en m'escroie, fors que sol mon cors non[4].

[1] *M'arme*, mon âme, d'*alma*, par contraction d'*anima*.

[3] *A forches à bandon. A bandon*, tout-à-fait. On disait d'une chose qui avait été mise de côté, prescrite, cédée au premier occupant, qu'elle avait été *in bannum missa* ; de là on fit *in abandonum posita*, mise *à bandon*, et par suite *à l'abandon* :

> Prenez ma terre tot à votre *bandon*.
> (*Garin le Loh.*)

> Et Pietres vint à li à force et à *bandon*.
> (*Chron. de Duguesel.*)

Dans le premier exemple, *à bandon* signifie *à merci*, dans le second, il paraît synonyme de sa racine *ban*. Il est impossible du moins de l'expliquer par *habendum*, dans ces deux cas.

[4] *Guaige que n'en m'escroie, fors que sol mon cors non*, que l'on n'exige pas de moi un gage, si non ou autre que mon corps seulement. *Escroire* veut cependant dire emprunter.

IX.

SEIGNOR, ce dit Hugon, je a toz les iij dez.
« Vez-les ci an mon sein, sé vos ne m'en créez.
« Mais por de l'autre avoir, n'aurai déu fraudé [1],
« Certes que je n'en ai un denier monéé.
« Or face li rois Hugues de moi sa volanté :
« Car ne l'en puis plus dire, mençonge né verté. »—

BEAUX filleux, » dist li rois, » com vos estes senez [2] !
« Or androit vos ferai ma fille espouser,
« Riche corone d'or sor vostre chié poser.
« S'aurois tote ma terre après ma roiauté. » —
—« Sire, » ce dit Hugon, « Dex vos an sache gré ! »—
Puis dist antre ses denz : — « Don aie-je d'aé.
« Se j'ai jà vostre fille, je cuit à monéé,
« Si aurai veu mon pere, cel qui m'a anjandré.
« Ancor n'ai veu ma mere qu'en ses flans m'a porté.
« Certes moult ai grant duel qu'on m'apelle trové.

[1] *Mais por de l'autre avoir n'aurai déu fraudé*, mais pour toute autre chose, je n'ai rien pris.

[2] *Senez*, sensé, sage.

« Jà me claime-l'en ores, Hugon lo chaitivé.
« Hélas car je l'oi dire, bien devroie déver. » —
Li rois demande l'aive ou palais principer.
Quant il orent lavé [3], s'asistrent au disner.
A la plus maitre table sert Hugues de vin cler,
A l'énap qui fu d'or [4], c'onques ne fu blamez.
Il ot moult gent le cors, et le viaire [5] cler.

[3] *Quant il orent lavé.* La coutume de laver ses mains avant et après le repas s'est perdue à mesure que l'usage des instrumens de table s'est étendu. Comme encore dans l'Orient, l'Europe du moyen-âge ne connaissait guère l'usage des fourchettes. On assure qu'elles viennent d'être introduites dans le sérail de Constantinople.

[4] *A l'enap qui fu d'or.* Le mot *hanap* est devenu si populaire depuis que nous fabriquons des romans *moyen-âge*, qu'il paraît inutile de l'expliquer. Je crois devoir cependant remarquer que ce vase à boire était une véritable coupe, comme le sommet du crâne. Les coupes des guerriers d'Odin étaient les crânes de leurs ennemis. Un reste de cette coutume barbare est mentionné dans le roman de *Girbert*, que doit publier M. P. Paris. On appelait *hanepier* ou *hanapier* l'étui à mettre les *hanaps*, et, figurément, la calotte du crâne; et non pas, comme le suppose du Cange, la poitrine.

[5] *Viaire*, visage.

Gros fu per les espaules, graille par lo baudré [6].
Il ot blonde le poil, menu recercelé [7].
Plus avoit vairs les ieuz que nuz faucon muez [8].
Plus fu forz é membruz de braz et de costez.
N'oi plus bel chevalier en la crestienté.
Quant li rois ot mangié, les napes fist oster.
An une chambre à voûte s'an est li rois antrez.
Lai trova la reïne et sa fille au vis cler.
— « Belle, » ce dit li rois, « je vos vueil marier
« A Hugon mon filluel qui jentis est et ber. » —
— « Sire, » dit la pucele, « Dex vos en sache gré. » —
Et Hugues est toz seuz en la sale remés.
Ou chef d'une des tables s'est alez acoder.
Il regarde la croiz qui sor l'épaule siet :

[6] *Gros fu per les espaules, graille par lo baudré*, c'est à-dire par la ceinture, d'où *baudrier*. C'est un trait commun à toutes les descriptions ou portraits de jeunes héros, dans la plupart des chansons de geste.

[7] *Le poil menu recercelé*, les cheveux fins et frisés en anneaux ; *in circulum*.

[8] *Faucons muez*. Je trouve un faucon gentil, un faucon lanier, un faucon gruyer, pélerin, héronnier, un faucon gerfaut, etc., je ne sais ce que c'est qu'un faucon *muez*.

— « Elas, chaitis, dolanz, com sui mal eurez !
« Je por la croiz roial qui sor l'épaule siet ;
« Et je sui si chaitiz, d'autre terre aportez.
« Ici n'est une croiz, ainz est .i. vis maufé [9],
« Qui sor moi s'est asis por mon cors tormanter. » —
Del grant duel qu'il an a, comança à plorer.
Li anfant de la terre an pristrent à parler :
— « Li fil au vavassors [10] avotés et au perz,
« Moult par devons or estre corrocié et iré,
« Quant or iert nostre Sire cist pautroniers trové.
« Ne cunoissons lo père de cui fu engandrez ;
« Et si n'oïmes onques de sa mère parler.
« Et car lo demandon, ainz qu'il soit à vespré.
« Sé il estoit ocis, s'an seron délivré.
« Nos serons de la terre et del païs barné.
« Si an seron moult tost vers le roi acordé. » —
Et dit li fil Gontagle : — « Seignor, or m'antandez.
« Jà sui-je do lignage Bérangier et Hardré,

[9] *Ici n'est une croiz, ainz est .i. vis maufé*, ainsi ce n'est pas une croix, c'est un mauvais génie tout vivant, qui s'est assis sur moi pour me tourmenter.

[10] *Vavassors*, etc., les vassaux immédiats et avoués du roi, et ses pairs.

« Sanson et Ganelon et l'autre paranté.
« Qu'onques de traïson ne furent esgaré [11].
« Je sai bien ansui si me vient per aé [12].
« Or apellons Hugon aus eschas por joer.
« Laianz en cel celier parfond et ancharné [13].
« Si lo claimons bastart [14] et chaiti et trové.
« Tant es fiers et hardiz, voudra sor nous meter;
« Et chascuns de nos ait .i. cotel acéré.

[11] *Ne furent esgaré. Esgaré* pour *égalé*; toujours la métagramme de l'*r* pour *l*.

[12] *Si me vient per aé*, de naissance, par origine, et non point par *âge*; *aé* se prend dans ces deux sens, comme nous l'avons déjà vu (p. 82).

[13] *Laianz en cel celier. Celier* me paraît signifier non pas un endroit pour serrer du vin, mais une salle basse ou un cabinet écarté; de *celare*, cacher.

Ancharné, renfoncé.

[14] *Si lo claimons bastart.* Le mot *bastard*, que j'ai cru devoir ajouter pour la mesure et le sens, vient du cambrique, suivant Boxhorn. En France les *bâtards* s'appelaient *fils de bas*. (*Voy.* du C., v° *bastardus.*)

La scène des échecs prouve que la bâtardise n'était pas si peu déshonorante qu'on pût s'en glorifier, ou du moins n'en pas rougir, surtout quand le père n'était pas connu.

« Maintenant soit ocis, murtriz et estranglez ! » —
A iceste parolle ont l'enfant appelé :
— « Hugues, viendras ou nos aus eschas por joer.
« Si gaaigne .c. frans à l'eschaquier doré ;
« Et si nos mostreras des eschax et des dez :
« Certes tu an sèz plus que nus de nos assez. » —

IRE, » ce dit Hugon, « onques mais n'an parlez,
« Car je sui d'autre terre estraugés aportez,
« Si ne voudroie mie qu'il me fust remontré,
« Ni à celui de vos, s'il m'avoit ramponé [15],
« Que par icel apostre c'on quiert à Noiron pré,
« Sé il me disoit chose ne me venist à gré,
« Que je ne lo férise ij coz desmesurez. » —
Et dient li anfant : — « Jamar andoterez.
« Jà né vos diron chose, que vos doie peser.
« Nos né te devons mie laidangier [16] né blamer ;
« Ainz te devons sor toz servir et honorer.
« Tu seras nostre Sire, sé Dex l'a destiné.
« Li rois te vient sa fille véraiement doner. » —

[15] *Ramponé*, insulté ou reproché quelque chose. (*Voy.* p. 25, où se lit *jampoisé* ou *jempené*.)

[16] *Laidangier*, dire ou faire *laid*, injurier, honnir.

Tant l'ont cil losengié, ou celer l'ont mené.
A l'eschaquer s'asist que ne si sot garder.
Li fil as iiij contes qui là mont sont remez,
Sé dame Dex n'en panse qui an croiz fu pénez,
Or le covint morir, sé Dex n'en a pidé.
Au fil au duc Graner comença à juer;
Chascuns mist .c. frans de deniers monéez;
Mais il les a trestoz et vancus et matez,
Que il n'i ot .i. sol qui l'an poüst mater.
— « Seignor, » ce dit Hugon, « ver moi an antandez.
« Aprenez plus de jeu que ancor ne savez;
« Je vos an mostrerai volantiers et de gré.
« Ne ja del vostre quier .i. denier monéé. » —
Li anfès les regarde, s'es vit color muer,
E les coutiaux del mange [17] et traire et remuer.
— « Seignor, » ce dit Hugon, « qu'avez vos an pansé?
« Sé vos ai rien mesfait, prez sui de l'esmender. » —

Et dit li fiz Gontagle: « Fiz à putain trovez,
« Jà fustes vos del bois des larrons aportez.
« Tu ne connois ton père don tu fus angendrez,
« Né la mère ansimant que as ses flans t'a porté. » —
— « Par la foi que vos doi, vos dites vérité.

[17] *Mange*, la manche. Ce mot était masculin.

« Mais Dex, fil à putain, je crois vos comparez.
« Sé Dex plait et ses sainz, vos an repantirez .. » —
Il a aucé le poign qui fu gros et quarez,
Et fiert le fil Gontagle antre el front et le nez.
Les ieuz qu'il ot ou chief li fist andeus voler[18].
Li autre saillent sus, s'ont les coutiaux covrez.
Hugues tient l'eschaquer, si est vers auz allez.
Il li lancent auprez les cotiaux acérez.
Iiij plaies li firent ès flancs et ès côtez.
Mais Hugues les avant n'an lait nul eschaper.
Si en fiert .i. des iij, toz est escervelez[19].
Puis auça l'eschaquier, s'a .i. autre tué.
Li carz torne an fuïe, mais Hugues l'a asté[20].
De l'eschaquier qu'il moine li a tel cop doné,
Ammi leu del celer la mort l'a cravanté[21]:
— « Alez, fiz à putain, que mal fussiez vos nez! » —

[18] *Li fist andeus voler*, lui fit voler tous deux. Lat., *ambo*, ital., *amendui*.

[19] *Escervelez. Écervelé*, qui ne se prend pour nous qu'au figuré, veut dire ici proprement qui a la cervelle fendue.

[20] *Mais Hugues l'a asté*, l'a poursuivi en hâte.

[21] *La mort l'a cravanté*, qu'il lui a donné la mort. *Cravanter*, écraser.

De moult riche boidie[22] se prist à porpanser,
Qu'il n'est pas del païs né de la terre nez,
Tost le feroit li rois ocirre et afoller,
Por les fiz au barons que il avoit tuez.
Toz les degrez de maubre est au palais montez.
Que les huis del celer a après soi tirez.
Parmi une fenestre a gitée les clés.

Venus est à l'estable où chivaux ot assez.
Tot le meillor a pris que il i pot trover,
La selle li a mise et le peitral fermé.
Le frain li mist ou chié, si l'a estroit cenglé.
Il a ceinte l'espée, si est el cheval montez ;
Des esperons à or l'a maintenant hurté.
Pardevant un vergier s'an est Hugues tornés
Atant ès vos la belle o le viaire cler,

[22] *De moult riche boidie. Boisdie* ou *boidie* est synonyme de trahison. C'était une sorte de *félonie* que de dérober un cheval dans l'écurie de son parrain pour se sauver ; mais la nécessité excuse tout.....

J'ai essayé ici une transposition de vers : après le mot *porpanser*, viennent les trois qui commencent par *toz les degrez de maubre ;* il m'a semblé que c'était par erreur.

La fille au roi Hugon qu'il devoit esposer.
Elle a saisi Hugon par le chafrein doré.
Cortoisement lo sage, si l'a araisoné :
— « Dites-moi, beauz amis, o volez vos aler? » —
— « Dame, » ce dit Huguès, « jà orrez vérité.
« J'ai iiij murtriers an cel celer tuez.
« A lor cotiaux à pointes me volent afoller.
« Il sont tuit fil à conte et de aut parenté.
« Tost me feroit li rois occirre et desmembrer.
« Et je l'ai, dame Deu, et plévi et juré,
« Que jamais ne serai ij nuiz an .i. ostel,
« Dex tex mar [23] ne me prant que je ne puisse aler!
« S'aurai véu lo pere qui m'a anjandré,
« Et conoistrai le mere qu'en ses flans m'a porté,
« Dites moi mon parein que je me sui alez,
« Et de la moie part, moult bien le saluez.
« Dex vos mire [24] les biens que vos fait mi avez! » —
Quant la pucele l'ot, si comance à plorer.
Quant ele se redresce, s'an fu Hugues alez.

[23] *Dex tex mar*, etc., plaise à Dieu qu'il ne m'arrive pas le malheur de ne pouvoir aller.

[24] *Dex vos mire*, que Dieu vous accorde ou vous rende le bien que vous m'avez fait.

Elle plore et sospire, si a grant duel démené.
Quant li rois vit sa fille, prist l'en à apeller :
— « Dites-moi, belle fille, que avez que plorez ? »
— « Vostre filleuz s'an vet, Hugues li énorez.
« Li fiz as iiij contes a ocis et tués,
« Por ce qu'il le volient as contiaux afoler. » —
Et respondi li rois : — « Ne m'an chaut à non Dé,
« S'il en avoit quarante ocis et affollez !
« Plus me poise de lui, car il s'an est alez... » —
Il escrie à ses homes : — « Or tost et si montez.
« Or après mon filleul, et si lo m'amenez. » —
L. chivaller an sont après alé.
Hugues le vit venir, moult an fu esfraez.
Il broche le destrier des esperons dorez.
Venus est à une aigue, s'i est outre passez.
Quant il vint alarmé, arriers a regardé.
Li chevalier l'apellent, si l'ont araisoné.
— « Hugues, venez avant à vos parain parler.
« Il est vostre parains, poez vos i fier. » —

SEIGNOR, » ce dit Hugon, « n'i vuel mie or aler.
« Saluez-moi le roi et sa fille au vis cler;
« Dex li mire l'énor qu'il m'a tojorz porté. » —
Cil s'antornent arrières. Hugues s'an est alez.

Il sont venu au roi, dit li ont et conté :
—« Au non Deu, beauz doz sire, n'en poon ramener.
« Par nos vos a mandé salus et amitiez.
« Dex vos mire l'énor que vos fait li avez. » —
Li rois Hugues l'antant ; dolanz fu et irez.
Et Hugues point et broche le destrier séjorné.
Ill'antra an .i. bois vij lieues ot de lé.
Venus est à la place tot droit où il fu né,
Tot droit à icel leu s'est Hugues aresté.
Il li prist tel dolor qu'il comance à plorer.
— « Hé Dex, » ce dit Hugon, « biaux rois de majesté,
« Je n'antrai onques mais dedanz cest bois ramé,
« Et si ai tel dolor qu'il me covint plorer ! » —
Il descendi à pié, et si s'est reposez
Venus est au ruisel où premiers fu lavez.
Il a lavé ses mains et sa boche et son nez.
Tant iesta li anfès com il li vint à gré ;
Puis monta el cheval, si comance à errer.
Par defors le boschage a vi. chastel trové[25],

[25] *A .i. chastel trové.... chés le riche borjois*, etc. Ceci prouve qu'à l'époque où fut composé le poème, les bourgeois pouvaient avoir des châteaux. Les priviléges de la richesse sont beaucoup plus anciens qu'on ne croit ;

Lai au sa mère vint por la messe escoter,
Quant ele vint ou bois où ses fils fu amblez.

Enz en l'ostel méisme où sa mère ot esté,
Chez le riche borjois pris Hugues son ostel.
E li ostel li fu gentement conraez.
Fuerre et fain et avaine fit au cheval doner.
Li ostes li regarde les flans et les côtez.
Il a véu les flans trestoz ensanglentez.
— « Amis, » ce dit li ostes, « où futes vos navrez ? » —
Et respondi li anfès : — « Jà orrez vérité.
« Je ancontrai larrons dedanz cest bois ramé.
« Si me voudrent murtrir et tretot décoper.
« Les cotiaux me gitèrent, si m'ont issi navré.
« Tant me sui défanduz que je suis eschapez.
« La merci Deu de gloire or sui asséurez ! » —

Sire, » ce dit li ostes, « Dex an soit aorez ! » —
Ses plaies li banda bellement et soé.
Moult furent bien servi de vin et de cléré.
Et char et vanaison orent à grant planté.
Quant il orent mangié, les napes font oster,

il semble, à entendre certaines gens, qu'ils ne datent que d'hier.

Et li lit furent fait, et moult bien atorné.
Et Hugues se coucha qui se vout reposer.
Par matin et à l'aube s'es chauchiez et levez.
Il vint à son cheval, si l'a fait conraer.
Il a misse la selle, s'a lo peitral fermé.
Il avint à son hoste, si l'an a apellé :
— « Ostes, je n'ai avoir né denier monéé,
« Por le mangier, beaus sire, que vos m'avez doné,
Et por le bel semblant que vos m'avez motré.
« Vos donrai de mon dons .i. hermin agolé[56]. » —
— « Biax amis, » dit li ostes, « de folie parlez.
« Certes por iiij mois et complez et pasez,
« N'an panroie, del non Dé, .i. denier monéé.
« Ainz vos donrai .c. francs, sé prandre le volez,

[56] *.I. hermin agolé.* Suivant Roquefort, *engoulé* ou *engolé* (qui sont la même chose qu'*agolé*) sont des adjectifs signifiant orné d'une *goule* ou collet de couleur rouge; ainsi *hermin engolé* serait une fourrure teinte en rouge. Cette définition me semble mauvaise. L'*hermin engoulé* devait être une fourrure d'hermine appliquée à la *goule*, ainsi nommée, non de *gula*, couleur, mais de *gula*, gorge, et, par extension, col ou collet de la cape, plus souvent brun et noir que rouge.

« Por l'amor de la dame que vos mere samblez.
« Bien a passé xv anz çaainz fu ostelez,
« S'avoit ansamble o lui .x. chevalier membrez,
« Qui trestuit la servoient voluntiers et de gré.
« Mais ses vantres la prist dedanz cest bois ramé.
« Tant là coviant gésir qu'à messe dut aller [27].
« I. bel anfant i ot; mais il li fu amblez. » —
Quant Hugues l'entendi, si comance à plorer.
— « Or me dites, beauz sire, por sainte charité,
« Ou ala donc la dame dont j'ai oï parler ? » —
—« Je n'a sai, » dit li ostes, « foi que vos doi porter ! » —
Quant Hugues l'antandi, si prist à tressuer [28].
Il vint à son cheval, par l'estruer est montez.
A dame Deu de gloire se prist à comander.
Il broche le cheval des esperons dorés.
Il ist fors del chastel, le frain abandoné.
Jusque l'ore de terce [29] ne fina-il d'errer.

[27] *Tant là coviant gésir qu'à messe dut aller.* J'aimerais mieux lire : *Tant là convint gésir qu'à messe put aller*, elle dut rester couchée jusqu'à ce qu'elle pût aller faire ses relevailles.

[28] *Tressuer*, tressaillir.

[29] *Jusqu'à l'ore de terce*, jusqu'à six heures du matin.

Quatre chemins roiauz [30] a li anfas trové.
Au front de iiij voies est l'anfès arestez.
A donc ne sot li anfès quel part il dut aler.
Dame Deu réclama de sainte majesté :

GLORIOS sire père, qui an crois fu pénez,
« Les rois an Belléam [31] féites vos aler,
« Au jor que vos naquistes offerande porter;
« Gaspart et Baptisart [32] bien les savon nomer.
« Melchior fu li tierz, bien l'ai oï conter.
« Quaut tu les fis des mains Erode échaper.
« Car par autre chemin les an féis aler.
« Si voirement, beaux sire, com ce est vérité,

Cette manière de compter, empruntée aux offices de l'Église, existe encore en partie dans quelques provinces, où l'on dit *none* pour midi.

30 *Quatre chemins roiaux*, grands chemins; comme nous disons encore *routes royales*.

31 *Belléam*, Bethléem. A Londres, la maison des fous se nomme *Bedlam*.

32 *Melchior*, *Gaspard* et *Balthasar*, noms des trois mages, selon de pieuses traditions. Cette prière paraît ici d'autant plus à propos, qu'on venait de Hongrie en pèlerinage à Cologne, au tombeau des trois Rois.

« Lai-moi le chemin segre [33] aler et trestorner,
« Où je puisse mon père et ma mere trover,
« Que onques ne le sai que me puisse mambrer. » —

Sla à son cheval le frain abandoné.
Le chemin vers Coloigne s'an est Hugues tornez.
En iiij jorz horra de sa mère parler.
Il a tant par jornées esploité et horé [34],
Que il vint à Coloigne l'amirable cité.
Très parmi la porte est an la vile antrez.
Jusc'au maistre palais ne s'est mie aresté.
Trova Tiéri le conte desoz .i. pin ramé.
Li .x. fil Clarembaut le pritrent à visier,
Que la duchesse avoit de sa terre amené.
A tant è vos Hugon qui jentils est et ber.
Il descendi à terre del destrier séjorné.
Bien ressemble son père de la boche et del nez,
Et Parise sa mère de rire et de gaber.
Il salue le conte com jà oïr porrez :

[33] *Segre*, suivre.

[34] *Horé*. Je crois qu'il faut *erré*, couru.

Dex vos saut, sire cuens, je ne vos sai nomer. »
— « Dex vos gart, biax amis, de quel terre venez ? »
— « Sire, » ce dit Huguès, « ga orrez vérité :
« Je vien droit de Ongrie où jà lonc tamps isté.
« Or si m'an vois an France .i. mesage conter.
« Por amor Deu de gloire, prêtés-me huimès l'ostel.
Dit Tierris de Coloigne : — « Volantiers et de gré.
« Ainz n'écondi nul home [35] s'il le veust demander. » —
Son escuier comande son cheval osteler.
Blé et fuerre [36], et fain li donent à planté.
Li cuens monte an la sale, l'aive fait demander.
Avec li es Parise sa norice à vis cler.

[35] *Ainz n'écondi nul home*, je ne refusai ou je ne rebutai jamais personne. *Escondire* signifiait cependant aussi s'excuser, se purger d'une accusation ; mais maintenant *éconduire*, c'est repousser, renvoyer doucement quelqu'un.

[36] *Fuerre*, de la paille, encore en Normandie du feurre, n'a plus que ses dérivés, *fourrage* et *fourrager*, *fourrier* et *fourrière*. Aller en *fuerre* ou en *feurre*, c'était aller au fourrage. On prétend que *feurre* vient de l'allemand *futter*, qui signifie la nourriture des chevaux. *Fourrager*, c'est proprement abuser du droit d'aller au fourrage.

A la plus maistre table s'asistrent au dîner.
Et Hugues sert à table de vin et de claré [37],
Avec le seneschal, unques n'en fu blasmez

La mere la duchesse le prist à regarder.
Plus resamble son père que home qui soit nez,
Ele n'el conuit mie, né merveille n'en ert :
Ne l'avoit mais véu, bien a xv ans passez,
Cant il fu devant lui an la forest amblez.
Li .x. fil Clarembaut lo pridrent à viser.
Et dit li uns à l'autre : — « Véez ce bacheler,
« Mieux resamble Raimont notre droit avoé [38],
« Que nul home del mont de la bouche et del nés.

[37] *Et Hugues sert à table de vin et de claré,*
Avec le sénéchal...

Il est à remarquer que Hugues, simple écuyer, ne se met point à la table du prince, et qu'il aide le sénéchal à servir du vin et du *claret*. C'est ainsi que les Anglais appellent encore le vin de Bordeaux, parce qu'il est d'une couleur moins foncée que le Porto, le St-Georges, etc.

[38] *Notre droit avoé*, notre légitime seigneur.

« Mal me croira nul hom, n'est de son paranté [39]. » —
Quant li quens ot mengié, les napes fist oster,
A une chambre à voûte s'an vont li bachelier.
Avec eus ont Hugon, si l'ont bien énoré.
A mangier le servoient de moult grant volanté.
Quant il orent mangié el palais sont antré;
Ains une chaminée s'asistrent lez à lez.
Li chambarlencs [40] comence l'avoine à escrier :
— « Qui or vient de l'avoine sa mugtié demander! »
Hugues s'en est tantost toz premerains levez.
— « Biaux amis, » dist Tierris, « trestot coi vos tenez.
« Vostre chevauz ert bien serviz et enorez. » —
La duchesce sa mere n'i vout plus demorer.
Où qu'elle vit son fil, le prit l'en apeller :
— « Anfès, di-moi verté, par ta crestienté,
« Par la foi que tu dois tot franc home porter,
« Et que tu doiz au fonz où fus régénérez,

[39] *N'est de son paranté*, s'il n'est de sa parenté. *Parenté* était masculin dans les poètes des douzième et treizième siècles; il l'est encore au quatorzième, dans Christine de Pisan.

[40] *Li chambarlencs*. Il paraît que l'office de *chambellan* s'étendait depuis la chambre jusqu'à l'écurie.

« Quant li prestres te mist la crême sor le nez[41],
« Je te conjur soz t'arme que me di vérité,
« Né à tort né à droit que tu ne me fauser. » —
— « Dame, » ce dit li anfès, « moult m'avez conjuré,
« Certes mieus me lairoie toz les mambres coper,
« Que ne vos die voir de quant que demandez. » —
— « Par foi, » ce dit la dame, « por ce t'ai conjuré.
« Mieuz resanbles .i. home de la boche et del nez,
« Que nul home qui soit an la crestienté.
« Or si me di, por Deu, de quel terre es-tu nez,
« Et quel home est tes père, cil qui t'a anjandré ? » —
— « Dame, » ce dit li anfès, « dirai vos vérité.
« Onques ne vi lo pere qui moi a angendré,
« Ni la mere ansimant qu'an ses flans m'a porté;
« Né ne sai la novele de la vile où fui nez.
« Mais ice sai-ge bien que ou gal fui amblez.
« Iij larron m'i amblerent au Dex puit mal doner !
« Droitemant en Ongrie me firent aporter,
« Et fui à roi Hugon chargiez et presentez.
« Puis me fist mes parains laver et baptisier;
« Et chevaux et rocins et palefrois doner.
« Li rois a une fille qui moult fait à loer.

[41] *La crême*, le saint chrême.

« Il la me voloit faire prendre et esposer ;
« La moitié de sa terre me voloit-il doner,
« Et après son déceus [42] sa corone doner.
« Li anfant de la terre n'el porent andurer,
« Li fil as xij pers n'el porent andurer ;
« Ainz me volirent tuit murtrir et estrangler,
« I. jor m'orent enclos qu'il me vourent tuer.
« Et je en ocis iiij, si m'an sui eschapez.
« Or si m'an sui fuiz, n'i ai plus aresté ;
« Et voi quérant lo pere qui moi a angendré,
« Et ansemant la mare c'an ses flans m'a porté.
« Mais je ne vos sai dire quel part je doi aler.
« Dame Dex me conseut, por sainte charité. » —
Quant l'antant la duchese ne pot sor piés ester.
Iiij fois se pâma, ainz qu'el puit relever.
De la joie qu'ele an a si a .i. ris gitté :
— « Car me baisiez, bieauz fiz, por sainte charité.
« Jà estes vos mes fiz, si voir con Dex est nez ! » —
— « Dame, » ce dit Huguès, « de moi vos traés,
« Je vos deffent de Deu que vos ne me blamez.
« Vos dites vos fiuz sui et de vostre charnez ;
« Por coi naqui-je don dedanz ce gal ramé ?

[42] *Après son déceus*, son décès, *decessus*.

« Et li larron m'amblerent et ge an fui portez ? »
— « Biax fiz, » ce dit la mere, « jà orrez vérité.
« Je forjurai lo regne où li miens cors fu nez. »
— « Dame, » ce dit Hugon, « dites-moi vérité.
« Qui fu donques li pere qui moi a angendré ;
« Car sé je sui batarz, ne sui mie mauvés.
« Mieux vaut .i. bons batarz que mauvais déposé [44]. »
— « Biauz fiz, » ce dit la mere, « jà orrez vérité.
« Vostre pere me prist à moillier et à per [45].
« Il est duc de San Gile, s'est Raimonz apelez,
« Sire est de Vauvenice. Grant terre a à garder,
« Valence et Avignon et chastiax et citez. »

« DAME, » ce dit Huguez, « dites-moi vérité.
« Por quoi vos fist mes pères sa terre forjurer ;
« Avez li vos son père ne son frère tué ?
« Ou si l'avez del cors oni et vergondé ?

[44] *Mieux vaut .i bons batarz que mauvais déposé.* Que veut dire *déposé* par opposition à *bâtard ?*

[45] *A moillier et à per*, épouse, compagne. L'égalité entre les époux est due au christianisme, qui a émancipé la femme autant que son caractère et sa constitution physique pouvaient le permettre.

« Por ce fait l'on sa fame de sa terre geter... »
— « Biauz fiz, » ce dit la mère, « jà orrez vérité.
« Il i ot do linage Bérangier et Ardré,
« Sanson et Ganelon, et l'autre paranté.
« Cil murtrirent mon père dan Garnier l'alosé :
« Sire fut de Nantuel, si ert de grant loiauté.
« Et si sa fille Aïe " la belle ou le vis cler,
« La dame d'Avignon qui tant ot de bonté.
« Li traïtor me voudrent murtrir et estrangler.

46 *Et si sa fille Aïe.* Cette phrase semble dire que les Ganelons firent périr Garnier et sa fille Aïe ; cependant Aïe, suivant le roman de Huon de Villeneuve, était la femme et non la fille de Garnier. Après leur retour à Avignon, ils eurent un fils nommé Guy ou Guyot :

Diex lor donna .i. oir qui Guyot ot à non ;
Ce fut Guy le Sauvage qui guerre ot à Charlon

Ces contradictions achèvent de démontrer que Hüe ou Hugues de Villeneuve ne peut être l'auteur de *Parise la duchesse.* Aussi le président Fauchet, qui lui attribue cinq romans sur la famille de Nanteuil, ne parle pas de celui-ci. Je crois que ces cinq romans n'ont jamais existé, ou du moins qu'il faut les réduire à deux au plus. Voy. *Anc. Poèt. fr.*, art. XIV.

« La grant traison me firent à mon cors aporter.
« De pormant et de pome s'étant envenimé,
« J'en donai mon serorje Buévon .i. bacheler.
« Frere fu dan Raimont, novel fu adobez.
« Et li bers en manja que ne s'i sot garder.
« Mais il li fit les ieuz de la teste voler,
« Et lo cuer de son vantre aragier et crever.
« Et puis m'an apellèrent li gloton deffaé.
« Mes chanpions se fist recréanz de son gré ;
« Et li dux le pendi, de tant fist-il que biers [47].
« Portant si me fit-il ma terre forjurer,
« Que jamais an ma vie n'i porrai ériter.
« Je pris .x. chevaliers, ne me voudrent fauser.
« Grant enor m'ont porté, et mon cors bien gardé.
« Nos venimes là contre, jusqu'à ce gal ramé.
« Lai si me prist mes vantres, ne pos avant aler.
« De toi me deslivrai, lors si me fus amblez.
« Or soi ci arestée, xv ans ci ai esté. » —
Quant Hugues l'entendi, s'a de pitié ploré.
Adonc corrut sa mere baisier et acoller.

[47] *De tant fist-il que biers.* Espèce de gallicisme que je crois signifier : en tant fit-il que bien, en quoi il fit très-bien.

Li .x. fil Clarembaut ont grant joie mené,
Et baisent et acollent l'anfant por amisté.
Tierris et sa moillier lo baisent por cherté,
Atant ez vos Antoine qui monta les degrez,
Li fiz Tierri le conte li damoisiaux [48] manbrez.
Adonc li fu Huguez en la sale mostrez.
Ses peres li a dit maintenant et motré :
— « Cil est fiz ta norice qui tant t'aura amé ! » —
Celle part est venus, s'a Hugon apellé.
Il lo baise et acolle s'a grant joie mené.
—« Biauz frère, » dit Antoine, « bien soiez vos trovez.
« Ne vos emaïez mie, né ne vos effraés.
« Jamais n'aurai sor vos .i. denier monéé :
« Car vostre mère m'a moult chièrement gardé;
« Si m'a de vostre lait bien norri et soé.
« Et je vos partiroie totes mes éritez.
« Certes jà n'estrai riches por qu'aïez povreté. »
— « Sire, » ce dit Huguez, « Dex vos an sache gré.
« Ma mère vos a buer nori et alaité.
« Sé .i. autre aust nori, bien m'en déust priés [49].
« De ce soi moult dolanz quant norice a esté,

[48] *Damoisiaux. Voy.* p. 76.
[49] *Bien m'en déust priés*, on m'en devrait bien le prix.

« Et quant elle fu onques de si grant povreté ! » —
Lai où il voit le conte, si le vai apelé.
— « Sire, » ce dit Huguez, « vers moi an antandez.
« Or vos proige por Deu qui an croiz fu pénez,
« Le servise ma mere que m'esguiardonez [50]. » —
Dit Tierris de Coloigne : — « Volantiers et de gré.
« Je li donrai an fié ou chastel ou cité.
« Toi ferai chevalier de bone volanté,
« Et seneschauz seras de toute m'érité. »
— « Sire, » ce dit Hugon, « bien fait à mercier,
« Autre chose vosdroie, s'il vos venoit à gré :
« Chargiez-moi de vos home vj cens bien adobez,
« Quant que mestier lor ert jusqu'à .i. an passé.
« Antoine vostre fil vueil avec moi mener.
« Je veil mes enemis véoir et esgarder,
« Sanson et Alorin et l'autre parantés.
« Certes an mout mal an sont sé je puis entré,

[50] *Que m'esguiardonez*, que vous me récompensiez. *Esguiardoner*, de *guiardon*, plus tard *guerdon*, que les uns font dériver du grec Κερδος, d'autres de l'allemand *werdung* (estimation du prix), Caseneuve, enfin, de *guerre-don*, salaire des gens de guerre, ce qui ne paraît pas soutenable.

« Et si verrai mon pere cel qui m'a angendré.
« Certes sé puis mon regne et ma terre aquiter,
« A Antoine mon frere sera guiardoné.
« Jamais n'aurai sor lui .i. denier monéé. » —
Dit Tierris de Coloigne : — « Je l'otroi de bon gré. »
Il a fait de ses homes toz les meillors mander,
Hardis et corajos et d'armes conraez ;
Ils furent bien vj cens, can furent asanblé.
D'armes et de chevaz furent bien apresté.
Antoine a trestot fait suen ernois atorner.
Hugues vint à sa mare, prit l'an à apeller.
— « Or vos pri, belle mere, an anor vos gardez.
« Je vois quère mon pere qui moi a angendré.
« Si je puis j'el ferai aveuc vos acorder.
— « Biauz fiz, » ce dit la mere, « si soiez anorez,
« Comme la sainte croiz où Jhésu fu pénez !
« Biauz fiz, por Deu vos pri que vos ne m'obliez ! »
— « Dame, » ce dit Huguez, « jamais n'an parlerez. » —
Au partir de Coloigne, i ot lermes plorés.
Tierris les convoia et des autres assez.
Il a baisé son fil et Hugon lo mambré.

a chevauche Hugues bauz et joianz et liez[51].
Et Antoine son frere et tuit li chevalier.
Or antandez trestuit, seignor et bacheller,
Une chançon novelle qui mout fait à proisier.
Or lairon ci d'Uget et d'Antoine le fier :
Si diron de Raimont et del fel Béranger.
Tant ont li traitor oré et esploité,
Et avant et arriers ont parmis granz loiers,
Al duc font esposer la fille Béranger.
La tor de Vauvenice li ont doné à fié.
Et de tote la terre tot le meillor cartier.
S'en ont desséritée la cortoise moillier,
Qne li dus fist à tort de la terre chacier.
Au veillart Clarembaut se va .i. mès noncier.
Il fu toz reposez, bien péust chevauchier.
—« An non Deu, Clarembauz, mal somes anginné[52] :

[51] *Bauz et joiauz et liez.* Ces trois mots signifient à peu près la même chose : autant que nous pouvons en saisir la nnance, *bauz* est comme gai, et *liez*, *lætus*, est pour content, satisfait.

[52] *Mal somes anginné. Engeigner* ou *engigner*, par tout ailleurs *tromper*. On a remarqué que la syllabe nasale *en* était remplacée presque partout dans ce poème

« Hui espose li dus la fille Bérangier. » —
Quand Clarembauz l'entant, lo sanc cuide desver [53].
Il prit ses iiij filz et bien xx chevaliers :
De son lignage sont et de lui tenant fiez.
Ne fina li prodom jusqu'il vint au mostier.
Lai où il vit le duc prit l'an à apeller.
— « Sire, » dit Clarembauz, « tot faites apasier.
« Or vos voi esposer la fille Béranger.
« Je vos défant la terre [54], ne li en donez plain pié,
« Et l'onor et lo fié, et quant qu'il apartient :
« Car ele estoit Parise la cortoise moillier,
« Que féites à tort de la terre chacier.
« Elle estoit d'anfant grosse, près estoit d'acouchier.
« Certes elle a .i. fil qui mot fait à proisier.
« Ancor destruira-t-il Hardré et Béranger,
« Et trestöt lo lignage voudra à mal chacier.

par *an;* ceci est l'indice du dialecte champenois dans la rédaction dont nous nous servons.

[53] *Lo sanc cuide desver. Lo sanc*, pour *le sens*, et non pas *le sang*. *Voy.* la note précédente.

[54] *Je vos défant.* Ces paroles de Clarembaut semblent la formule d'une protestation de vassal contre l'abus que le seigneur fait de son pouvoir. *Deffens* est un terme du droit normand, synonyme d'interdit : *terre en deffens.*

« Et vos, sires esvesques, ainsi le deffengiez [55],
« Jà n'ancontrerai clerc [56] né prestre de mostier,
« Que ne vos face toz .i. et .i. escorcher ! » —
Quant l'antandent li clerc, moult an sont esmaié.
Et dit li uns à l'autre : — « Mal somes anginné.
« Sé cestui atandon, trestuit somes jugé [57]. » —

X.

« Sire, » dit Clarembauz, » antandés anvers moi,
« Vos prenez ceste dame à tort et à bofoi [1].
« Je la vos deffen bien, par la foi que vos doi,
« Que vos ne la prenés, por Deu for mon deffens [2].
« Et sé vos ne le faites, par la foi que vos doi,

[55] *Ainsi le deffengiez. Voy.* la note précédente.

[56] *Clerc*, ecclésiastique, et non pas même prêtre *ordonné*.

[57] *Jugé*, c'est-à-dire condamné à mourir.

[1] *A bofoi. Bofoi* ou *boffoi*, moquerie, *bofa*, raillé :

> Por vostre amor ai je guerpi ma loi
> Et croi en Dieu maugré tous nos amis,
> Et si faites de moi touz voz *bofois*.
>
> (*Dict. de Corneille.*)

Ste-Palaye croit que de ce mot est venu *baffouer*.

[2] *For mon deffens*, malgré mon interdit, ma défense. (*Voy.* p. 128.) Ce vers ne rime pas.

« Tu an perdra la teste, et maint autre avec toi,
« Bérangers et Erdrez que ci voi devan toi ! » —
Quant l'antant Bérangers s'an fu en grant effroi.
— « Sire, » fait-il au duc, « par la foi que vos doi,
« Cez viez est moult traîtres et moult de pute loi [3].
« Sé vostre plaisirs est et li vostre voloirs,
« Jà l'iroie ferré de moult branc viannois [4].
« Si aurons mais la pais que moult felon le voi. »
— « Seignor, » ce dit li dux, « laissiez vostre bofoi.

[3] *De pute loi*, de sale ou vilaine engeance. Gontaud rend les injures que sa race a reçues.

[4] *De moult branc viannois*, je l'aurais frappé à force coups d'épée viennoise. On trouve l'*espée poitevine*, le *branc poitevinal*, bien plus souvent ; mais il fallait qu'il y eût aussi dès-lors une fabrique d'armes célèbre à *Vienne* en Dauphiné ; car, comme notre absurde nomenclature départementale ne pouvait pas être devinée, on ne doit pas conclure de ce que la *Vienne* traverse le Poitou, que *Viennois* était l'équivalent de Poitevin. Aussi Rabelais fait il donner par Grand-Gousier à Toucquedillon, son prisonnier, « une belle *espée de Vienne*, « avec le fourreau d'or faict à belles vignettes d'orfebvre- « rie ; » ce qui prouve combien les manufactures de *Vienne* avaient conservé leur réputation.

« Clarembauz est prodom, et je cuit qu'il a droit.
« Vos an aurés ançois et honte et annoi [5]. » —
Quant l'antant Bérangers, cuidiez que ne l'an poit,
Et dit antre ses danz coiement an recoi :
— « Certes or voit-il bien que gaires ne l'amoi.
« Sé je puis eschaper, moult chier le conparroies »—

XI.

SIRE, « dit Clarembauz, « vers moi anatandez,
« Je vos voi or la fille Bérangier esposer.
« Je vos defent la terre que vos ne li donez,
« Et l'enor et la terre que vos ne li donez. »
— « Clarembauz, » dit li dus, « or me laissez ester.
« Por vos ne lairai mie ma feme d'esposer. »
— « Sire, » dit Clarembauz, « tant sui-je plus irés ! »—
Clarembauz s'an repaire, s'an va à son ostel,
Et ses xx chevaliers qu'il ot o lui mené.
Or oez del prodom comment il a oré.
Ill'a dedanz viij jorz tot son ere apresté,
Et a tot son avoir et chargié et trosé.
Il prent ses iiij fiz, s'a ses arnés mandez,
Il ist de Vauvenice, si s'est acheminé.

[5] *Annoi*, ennui, disgrâce.

A .i. sol placer [1] qui fu d'antiquité,
A fait .i. chastel faire autrefois i a esté.
Si fit faire le murs et baisier les fosez [2],
Et une tor moult haute por asaut andurer.
An la porte devant a fet .i. pont lever.
Et li placers fu granz anviron de toz lez.
Et l'aive refu granz environ de toz lez,
Que trestuit en sont plein icil pré vont fosé.
De bois et de riveire orent à grant planté.
Li chatiax fu si forz et de tel fermeté,
Qu'il ne dote nul home qui de mere soit né.
N'i ot que .i. antrée, bien la firent garder.
Quant li chastiau fu faiz et très bien manovrez,
Se li mistrent son non à la Nueve-Ferté.
Et li viez Clarembauz s'est moult bien porpansez.
Il a fait sa maini [3] en son chastel estrer,

[1] *I. sol placer*, un terrain plane ou applani. Généralement, néanmoins, on choisissait une hauteur plutôt qu'une plaine, pour y bâtir une forteresse. Ne serait-ce point pour *placeiz* ou *plessis*, *plessicium*, place enfermée, avec des arbres couchés ou abaissés de manière à former une clôture impénétrable.

[2] *Baisier*, baisser.

[3] *Il a fait sa maini. Sa maisnie*, sa maison, sa suite.

Puis a fait touz ses homes qui de lui sont chasé [4],
Mander qui à lui viennent qui or vent conquester.
Tant ausi Clarembauz venir et amasser.
Plus de vij cens n'i ot qui armes porrent porter.
Puis acoillit li duc [5] une guerre mortel,
Sanson et Allorri et l'autre paranté.
Ne li laisse à destruire né chastel né cité.
Il n'encontre nul home clerc né prestre ordené,
Ne li face les ieuz de la teste voler.
Por ce fait-il la terre essillier et gaster [6],
Que nus hom de la terre n'i ose demorer.

[4] *Touz ses homes qui de lui sont chasé*, qui sont ses vassaux, qui tiennent de lui *chasement*. C'était proprement un fief dépendant du manoir seigneurial. De là tant de noms de *chaze* ou *caze*, *chazier*, *chazot*, *chazelles*, etc.

[5] *Accoillit li duc*, il commença contre le duc, etc.

[6] *Essillier et gaster* signifie ravager et dévaster. En patois picard les dissipateurs s'appelaient énergiquement *essilleurs de biens* (Beaumanoir, ap. Cang., v° *exiliare*). Je crois que c'est par extension du mot *exilium*. On exilait ordinairement dans des lieux déserts ; un territoire ravagé devint une solitude.

Or vos diron d'Uguet qui est arriers remez,
Et d'Antoine son frere qui jentilz est et bers.
Partiz fu de Coloigne et ses riches barnez.
Très par mileu d'Ardaine [7] s'an est eschevroiez [8].
Il trapassent Chanpaigne et Bergoine autretel.
Autres qui fu Gascoine, ne s'i vont arester.
Les serjan rencontrerent qui s'an vont dou regné.
Hugues les araisone, si lor a demandé :
—« Seignor, qui estes vos, dites, por quoi fuiez? »—
Et qu'il li respondirent : — « Aparmain le saurez.
« Trestoz est cist païs essillez et gastez... »
—« Qui fait ce, » dit Huguez, « gardez n'el me celez! »
—« En non Deu, Clarembauz, uns veillarz rasotez [9].
« Maleoite soit l'anne que il onques fu nez!
« Il ne laisse le duc né chastel né cité,

7 *Par mileu d'Ardaine.* Hugues et Antoine arrivent dans les Ardennes, contrée si célèbre dans les chansons de geste et dans les romans qui en sont tirés.

8 *Eschevroiez.* Ne serait-ce pas qui galoppe en bondissant comme les chèvres?

9 *Uns veillarz rasotez*, un vieillard imbécile, retombé en enfance. On verra plus loin Clarembaut accepter en riant ce surnom, lorsqu'il refuse d'armer Hugon chevalier.

« Recet, donjon, né marche, né autre fermeté [10]. »
—« Et porquoi, » dit Huguez, « puet en nul droit monter, »
—« Oïl, par ma foi, sire, jà orrez vérité.
« Une dame avions, Parise o le vis cler.
« Fille fu dau Garnier de Nantuel la cité.
« An traïson l'ocistrent Bérangiers et Hardré,
« Et cil de Morillon [11] et l'autre paranté.
« Puis voudrent-il la dame murtrir et enherber.
« I. grant présent de pomes li firent aporter.
« Parmain et d'autre chose [12] furent anvenimé.
« S'an dona son serorje Buévon .i. bacheler;
« Et Bueves en manja qui ne s'an sot garder.

[10] *Recet, donjon, né marche, né autre fermeté.* *Recet*, retraite, retranchement, de *recessus*. *Donjon*, tour principale, ordinairement au centre de la forteresse, et sur une hauteur, *dunum*. *Marche*, toute espèce de poste fortifié sur la frontière. Enfin *fermeté*, d'où *ferté*, par syncope, place forte où l'on est *enfermé*.

[11] *Et cil de Morillon*, Montmorillon en Poitou. La famille Ganelon appartenait à l'ouest de la France; son auteur était Saintongeois.

[12] *Parmain* ou *pormain*. Ce mot, qui manque au glossaire de Roquefort, signifie un fruit, celui du palmier, suivant quelques-uns, et, suivant mon opinion, un abricot. (*Voy.* le roman de *la Rose*, dans l'énumération des fruits

« Portant li fit les ieuz de la teste voler,
« Et le cuer de son ventre araigier et crever.
« Et puis l'en appellerent li gloton deffaé.
« Ses campions se fist recréanz de son gré,
« Et li dus l'en pendi, de tant fit il que biers.
« Portant firent la dame de la terre geter,
« Que jamais an sa vie n'i porroit ériter,
« Né an borc né an vile, n'an chastel n'an cité.
« Tant ont li traïtor lo franc duc demené,
« La fille Bérangier li on fait espouser.
« Clarembauz le guerroie [13], .i. veillarz rasotez.
« Il a fait un chastel à la Nueve-Ferté.
« Si guerroie le duc, Berangier et Hardré.
« Li c. m. déable li ont recet doné.
« Nos n'i poon garir, nos n'i poons durer.
« Trastornez-vos de là, gardez ne lai alez,
« Sé li veillarz vos troeve, tuit estes desrobé. »

de nos climats, citée au gloss. de Roquefort, v° *jorroise.*) Je conclus de cette citation que *parmaing* peut être un abricot, attendu que celui-ci est le seul fruit qui n'y soit pas nommé, et qu'il devait être connu au douzième siècle sous un nom quelconque.

[13] *Clarembauz le guerroie. Guerroyer* était un verbe actif.

—« Et Dex, » ce dit Huguez, « où est celle fierté ? »
—« A la moie foi, sire, de celle part tornez.
« An mi bois et riveires a .i. chastel fermé.
« Il ne dote nul home qui de mere soit nez. » —
Les .x. filz Clarembaut a Hugues apellez :
— « Vos enn'irez poignant à la Nueve-Ferté.
« Si dirois Clarembaut, vos pere l'alosé,
« Sé il nos voloit tant et promettre et doner,
« Dont nos poïssons vivre et barnaje mener,
« Nos remandron o lui volantiers et de gré,
« Et si li aideron sa guerre à demener. » —
Et cil li respondirent : —« Volantiers et de gré. »
—« Seignor, » ce dit Huguez, « mais vos m'afierez,
« Que vos à vostre pere convence [14] ne direz,
« N'a home né a feme qui de mere soit nez,
« Jusque à icel ore que là nostre commandé... »—
Dit li ont et fiancé [15] et moult bien créanté.
A icelle parole s'en sont brochant torné ;

[14] *Convence* ou *couvence*, ce qui est convenu entre nous, *conventum ;* comme de *convent*, par euphonie, on a fait *couvent*.

[15] *Dit li ont et fiancé. Fiancer* était engager sa foi, tandis que mettre dans la *fiance* c'était engager son bien. Pour *fiancer* une fille, on disait la *fermer*.

Onques ne s'arestèrent dusque à la ferté.
Parmi la maître porte an sont brochant allé.
Il conurent le pere devant le pont levé.
Il fu chanuz et maigres [16], et vieuz et descharnez ;
O lui ses iiij fils qui gentil sont et ber.
Li autre vont par la vile au borz et as ciutez.
Il ne parolent mie de lor cors conraer,
Ainz avoient adès les bons hiaumes fermez,
Les escus et les lances, les chevauz aprestez.
Atant es lo mesages parmi le pont antrez.
Clarembaut vit venir ses fiz toz arotez.
Ne les avoit véuz ben a xv ans passez.
Il n'es reconnut mie, ce sachez de verté.
Tant tost com il les vit, si comance à plorer.
Qui qu'alle ne qui vigne ne le veist trestorner.

[16] *Il fu chanuz et maigres*, etc. Il y a lieu de s'étonner qu'un vieillard décrépit depuis plus de quinze ans, comme le représente l'auteur, soit en état de *guerroyer* ; c'est une invraisemblance à laquelle il n'a pas songé, par suite de l'habitude où l'on était de peindre les vieillards comme toujours parvenus à l'âge le plus avancé. Ainsi Homère fit-il de Nestor. Plus on étudiera nos poètes primitifs, et plus on trouvera de rapports entre eux et le bon Mélésigène.

A tant ez-vos le freres venir toz arotez.
Girarz le salua qui cstoit li aignez :
—« Dex vos saut, sire dus, je ne vos sai nomer. » —
Clarembauz lor a dit : — « Seignor, avant venez ;
« D'où estes, de quel terre, dites que vos quérez? »—
Et Giraz li respont : — « Gà orrez vérité.
« Nos somes de Coloigne la mirable cité,
« O nos ij damoisiauz qui moult sont alosé.
« S'avon de vostre guerre moult loign oï parler,
« Que vos faites au duc, com jentilz et que bers.
« Nos somes bien vij cens chevalier adobé.
« Se vos nos volez tant et promettre et doner.
« Dont nos poïssons vivre et barnage mener [17],
« Nos remandrons o vos volantiers et de gré. » —
Et respont Clarembauz : « — Jà n'ai-je que doner.
« Mais li dus me guerroie par la soe fierté,
« Ne me laisse à destruire né chastel né cité. »
—« Sire, » dit sa moillier [18], » onques mais n'oï cel,

[17] *Barnage mener. Barnage* semble signifier, par extension, train, suite, comme nous disons *mener grand train.*

[18] *Sire, dit sa moillier.* C'est la première et la seule fois qu'il soit fait mention de la femme de Clarembaut.

« Dont va li dux conquerre et chastiaux et citez.
« Et riche abaïes où an avoit assez,
« Riches donjons et marches et moult grant fermeté,
« Tant an prenent dou sien qu'ils n'aient à planté.
« S'an donez as barons tot à lor volanté. »
—« Dame, » dit Clarembauz, « dont seront-il remés? » —
A iceste parole issent de la cité.
Hugues les a véu, si lor a demandé :
— « Qu'avez à vostre père ne véu ne rové ? »
—« A la moie foi, sire, jà vos retient li bers.
« De l'avoir à Hardré, au duc et Bérenger,
« Sé le poez conquerre donra vos en assez. »
— « Hé Dex, » ce dit Huguez, « tu soiez aorez.
« Quant or suit à mon home à son dongier remez [19] ! »
Au plus court que il porte sont en la vile entré,
Tot contreval la vile por pandre lor ostel;
Avec Hugue et Antoine sont ou palais antré.
E li fil Clarembaut avec els lez à lez.
Moult resanble son pere de la boche et del nez,

[19] *A son dongier remez. Dongier*, par contraction, pour *domagier*, autrement *dangier, quasi damnum gerens*. Ainsi être sous le *dangier* de quelqu'un, en sa main-mise, c'était encourir la confiscation à son profit. Ici c'est être à la discrétion de son vassal.

E Parise sa mere de rire et de gaber.
Doucement les salue asi sont lez à lez.
Hugues les araisone, com jà oïr porrez :
—« Or me dites, beauz maistre, je ne vos sai nomer,
« De coi est vostre guerre que vers le duc menez ?
« Il est vostre droiz sire, bien l'ai oï conter.
« Certes sé c'est à droit, vos faites moult que biers,
« Et sé ce est à tort, vos faites à blasmer.
« Nus ne doit guerroier son seigneur droituré.
« Sé il ne set par droit bone raison mostrer. »
—« Sire, » dit Clarembauz, « jà orrez vérité.
« J'avoie une dame, Parise o le vis cler,
« Fame le duc Raimont, moult faisait à loer.
« Si murtrirent son pere Bérangers et Hardré,
« Et cil de Morillon et lor grant parenté.
« Puis voudrent il la dame murtrir et enherber.
« Et présant s'il li firent a son cors aporter.
« De pormain et de pomes furent anvenimé.
« Son serorge an dona Buévon .i. bacheler.
« Por tant li fit les euz de la teste voler,
« Et lo cuer de son vantre arager et crever.
« Et puis l'en appellerent le gloton deffaé.
« Ses champions se fit recréanz de son gré ;
« Et li dus l'en pendi, de tan fist-il que biers.

« Por ce fist-il la dame sa terre forjuré,
« Que jamais en sa vie n'i porroitériter.
« Je li charjai .x. filz chevaliers adobez.
« Certes je ne les vi, bien a xv ans passez.
« Or si ne sai à dire où le puisse trover.
« Grant mestier m'éussient à ma guerre finer.
« Dame dex me conseut, par la soe bonté ! » —
A tant esz le cenbel [20] à la Nueve-Ferté,
De vij cens chevaliers les verz hiaumes fermez.
Amenez les i a Béranger et Hardré,
Et cil de Morillon et lor grant paranté.
Et férirent as portes des espiés noellez.
Clarembaut escrièrent : — « Veillart avant venez
« Vos n'i gariroiz mie, jamar le cuiderez !... » —
Quant l'antant Clarembauz s'est vitement elmez ;
Hugues l'en apella con jà oïr porrés :
— « Dites-moi, beaux amis, par la vostre bonté,
« Qui sont cil chevalier que j'oi lai for crier ? »
—« Sire, c'est Bérangers et ses cosins Hardrez. » —

[20] *Le cenbel.* Voilà le *cenbel* de sept cents chevaliers. *Cembel* est pourtant synonyme de joute ; mais ici c'est une sorte de défi à la guerre, et non pas une simple passe-d'armes.

Quant l'autandi Huguez : — « Por Deu, quar m'adobez,
« Antre moi et mon frère Antoine l'alosé :
« Car nos ne fûmes honques chevalier adobé. »
— « Sire, » or dit Clarembauz, « volantiers et de gré.
« Mais je cuit la reproche vos seroit reprové,
« Que vos aïez pris armes d'un veillart rasoté. »
— « Sire, » ce dit Huguez, « ice laisiez ester.
« J'en ferai moult grant cons par la vostre amisté. »
Il déferment .i. coffre [21] que .i. muz [22] ot aporté.
S'an traient les auberz et les iaumes gemez. [23],
Et les espées riches don li pon sont dorez.
Li dui anfant vestirent les blans aubers safrez [24].
Et lacèrent el chief les vers hiaumes jemez.
Clarembauz lor a ceint les bons branz acérez.
Chascun done colée, de par seint Enoré.
— « Hé Dex, » ce dit Huguez, « par ta sainte bonté,

[21] *Il déferment .i. coffre. Deffermer*, ouvrir.

[22] *Un muz*, un mulet.

[23] *Iaumes gemez. Gemé*, orné de pierreries. *Voy.* p. 47.

[24] *Les blans aubers safrez.* Roquefort entend par *safre* ou *saffre*, un orfroi ou broderie d'or. Ceci paraît plus que douteux. Une personne pour l'opinion de laquelle j'ai beaucoup de déférence, l'a interprété par

« Ceste chevallerie ferai-je comparer,
« Sé dame Dex me sauve, Béranger et Herdré. » —
Il escrie à ses homes : — « Alez vos adober. » —
Et il si firent, buer maintenant sont armé;
Et pristrent les escuz, ès chevauz sont monté.
Les .x. fil Clarembaut a Huge apellé :
— « Je vos comant Antoine, que vos le me gardez,
« Mon frère de Coloigne ou le viare cler.
« Car à Tierri son père le m'estuet ramener [25].
« Certes, sé je le pert, pouf aurai conquesté. » —

poli, *luisant*. J'oserai cependant proposer une autre explication. Le *safre* me paraît être une coiffure militaire, un appendice du haubert; ainsi, toutes les fois qu'on voit employer ces mots *haubert safré*, on peut croire qu'il s'agit d'une espèce de cuirasse à coiffe ou capuchon, à *safre*, synonyme de capmail ou camail.

D'un mont fort cuir a son chief aflubé,
Et par desor d'un *saffre* enveloppé.
. . . . . .
Et il est mou com cuir de cerf ramé,
Desor le *safre* a un chapel fermé.
(*Rom. du Ren.*)

[25] *Le m'estuet ramener*, il faut que je le ramène à son père.

Et cil li respondirent : — « Volantiers et de gré.
« Nos lo garderons bien par la vostre amisté. »—

Clarembauz et si ome sont tuit apareillié.
Il issent de la vile, baut, joiant et lié.
Et par desus la vile sont issitz li archier.
As murs et as escrines [26] sont li arbelestier.
Devant la maître porte sont li borjois a pié,
Qui portent bones armes et visarmes d'acier [27],
Et grant targes raondes fandues de cartier [28].

[26] *As escrines*, aux créneaux. Le président Fauchet, dans son *Traité de la milice*, fait dériver créneau de *cran*, qu'il dit signifier *hoche*.

[27] *Visarmes d'acier. Visarme, juisarme* ou *guisarme*. On pense que c'était une hache à deux tranchans. Ne serait-ce point parce qu'on la maniait ainsi à sa *guise* ?

[28] *Et grant targes raondes fandues de cartier*. Bouclier d'infanterie ainsi nommé parce qu'il était en bois recouvert de cuir bouilli, la peau du dos d'un bœuf, *tergum*. Lorsque la *targe* était portée par un chevalier, le cuir en était verni, ou peint à fleurs, ou orné de

Il jurent dame Deu, le roi de majesté,
Sé li estor lor virent [29] de la jent Berangier,
Que jà .i. trestoz solz ne s'en ira arers.
Clarembauz et si hom sont serré et rangié,
Il sont venu as portes, trovent les verrolliez,
Et d'une part et d'autre sont il bien .x. millier.
Jà i aura bataille et estor comencié.

HUGUEZ an apella Clarembaut lo guerrier :
—« Maître, » ce dit Huguez, « mostrez moi Bérer
« Cel qui fist la duchesce de la terre chacier. »
— « Sire, » dit Clarembauz, « par mon chief, voluntiers
« Vez-le vos là as armes sor cel ferrant destrier,
« A celles bocles d'or, à cel hiaume d'or mer,
« A celle grosse lance, au confanon levé.
« Cil autres après lui, ceu est Hardrez ses niés,

pierres transparentes; mais ici les bourgeois à pied portent ces grands boucliers seulement échancrés par le haut, comme on peut le voir encore dans les miniatures de Froissart.

29 *Sé li estor lor virent*, etc., que puisque la gent Bérenger est cause de cette guerre, il n'en reviendra pas un seul en arrière, c'est-à-dire dans la ville.

« Sansez et Aloris, et li autre murtrier.
« Forcon de Murillon vez-le vos là derier ?
« Et cil firent madame de la terre chacier. »
— « A non Deu, » dist Huguez, « je les conois asez.
« J'an voudrai à férir si j'el puis aprocher.
« Antoine de Coloigne, » dit Hugues, « ça venez.
« Por noient m'apellèrent Hugon lo chaitivé.
« Or vos porroie-je bien les traïtors mostrer.
« Ceux qui firent madame de sa terre jeter.
« Auquel voudras-tu poindre et férir et joster ? »
— « Par ma foi, » dit Antoines, « je irai férir Ardré.
« Sé Deuz plait, et la croiz où Jhésu fu penéz.
« Mon espief li metrai par andeus les costés ;
« Et je le voudrai fors tresbuchier que boter. »
— « Je ferrai Bérenger, » — dit Hugues le senés.
Et li traïtor ont les enfans agardez.
— « Hardré, » dit Bérangiers, « vers moi an antandez.
« Clarembaut sont venu sozdoier adobé.
« Je ferrai cel premier sor cel escu bandé. » —
Antoine de Coloigne laist aler lo destrier,
Et va férir Ardré le nevon Béranger[30].

[30] Le texte porte *Antoine*, ce qui est une erreur évidente.

Desor la bocle à or [31] li a l'escu percié,
Le blanc auberc del dos desront et desmailé.
Tant com aste li dure [32], l'abati dou destrier.
Puis escrie : — « Coloigne, férez-i chevalier !
« Certes ni gariront li cuvert pautronier.
« Mar i firent sa dame de la terre chacier.

[31] *Desor la bocle à or.* La généalogie toute latine du mot *bouclier* est curieuse. D'abord *buccula*, diminutif de *bucca*, est employé dans Suétone et dans Apulée, pour petite bouche, baiser, lèvre ; dans le fait il veut dire le milieu du *bouclier ;* il est synonyme de *umbo*, et comme lui, dans Tite-Live, il se prend, par synecdoque, pour le *bouclier* même. Il se pourrait, comme le remarque du Cange, que le nom de *buccula* eût été donné au centre du *clypeus*, parce qu'il reproduisait souvent la face d'un homme ou d'un animal. Quoi qu'il en soit, chez les poëtes des douzième et treizième siècles, la *bocle* ou *boucle* est également au centre de l'écu ou blazon, c'est-à-dire de ce que nous appelons *bouclier ;* tandis que *boucle* est resté aux agrafes qui rattachaient aux bras cette arme défensive, et par suite à toute espèce d'attache en métal.

[32] *Tant com aste li dure*, tant qu'il peut fournir sa course, tant qu'il a d'élan. *Aste* ou *ahaste*, élan.

« Certes ele a .i. fil qui moult fait à proisier,
« N'est pas graindres de moi[33], si est bon chevalers » —

CHUGUEZ de Vavenice laist son cheval aler,
Va férir Bérangier sor son escu lité.
Desor la bocle d'or li a frait et cassé,
Le blanc hauberc del dos desront et desmaillé.
Très per mileu del cors si ha outre passé.
Tant com aste li dure l'a del cheval versé.
Il escrie : — « Coloigne, franc chevalier, férez.
« Certes n'i gariront li cuvert deffaé.
« Car il firent la dame de la terre chacier.
« Certes ill'a .i. fil qui moult fait à proisier,
« N'est pas graindres de moi, si est bon chevalier.
« Ancor destruira-il Béranger et Herdré,
« Et cel de Morillon et tot lor paranté ! » —
Là véissiez estor for et desmesuré.
Lai ot tant aste fraite[34] et tant escu troé,

[33] *N'est pas graindres de moi*, il n'est pas plus grand que moi, il est pourtant bon chevalier. Hugues et Antoine ne devaient pas en effet avoir acquis toute leur croissance, puisqu'ils n'avaient que dix-sept ans. (*Voy.* p. 166.)

[34] *Tant aste fraite*, tant de lances rompues. De *frangere*.

Et tant clavel ronpu, et tant aubers fausez [35].
Tant chevaliers jentils et ocirre et paumer,
Et ceux qui sont chéu les boeuz traïner,
Et foir par ces champs com destriés séjornez.
Dont li seignor ont fait laidement trestorner
A tant ez Clarembauz jentement conraé.
Et ses xiiij filz mult très bien adobez.
Il n'en set que les iiij, de tant est plus irez.
Hugues crie : — « Coloigne, franc chevalier, férez !
« Certes n'i gariront li cuvert deffaé. » —

XII.

MOULT fu forz la bataille et fiers li chapléiz [1] !
Bérengers l'encontra et Herdrez ses amis
Duremant sont navré, Dex lor doint encor pis !

[35] *Et tant aubers fausez*, tant de hauberts faussés. Il semble manquer un vers à la phrase suivante.

[1] *Li chapléiz*. Du latin *scalpere* on a fait *chapeler*, c'est-à-dire raser, couper, racler, comme quand on fait de la *chapelure* de pain, et, par extension, battre, tailler en pièces. De là *chaple*, *chaplement*, *chapléis*, pour

Il sont venus tot droit devant l'abateiz [2].
Li traïtor desrangent, sont anforcez li cris.
Clarembaut corrent sore et ses xiiij filz;
Par droite vive force ès portes les ont mis.
Antoine se trestorne, à escrier s'est pris :
— « Por Deu ne fuiez mie, franc chevalier de pris :
« Qui or vosdra fuir, de Deu soit-il maudiz ! » —

ELLE fière parole les a tot esbaudiz.
A cel poindre qu'ils firent an ont xl ocis;
Si en i ont bien xxx que retenus, que pris.
Là véissiez estor et forz abatéiz;
Ces hiaumes péçoïer et ses escus crusir [3],

l'action de se battre; mais dans *chapléis*, comme dans *féréis*, *cliquetéis*, etc., il y avait plus d'une onomatopée. Nous n'avons gardé que celle de *cliquetis*, pour rendre le choc des épées.

[2] *L'abatéiz*, abattis de bras et de jambes comme celui qu'on fait des arbres dans une forêt en coupe. (*Voy.* la note précédente.)

[3] *Ces hiaumes péçoïer et ses escus crusir. Peçoïer*, mettre en pièces. Quant aux *escus crusir*, ne serait-ce point l'action de *croiser* ou de faire des entailles croisées en tous sens à force de frapper sur les boucliers

Et ces oreilles fandre et ces bras despartir.
Devant la maître porte fu granz li féréiz [4].
Hugues crie : — « Coloigne, chevalier, ferez-i. » —
Antoine le trestorne com chevalier hardiz.
Par droite vive force ès plains chans les ont mis.

XIII.

MOLT fu forz la bataille et li estor plenier.
La jent Bérangier sont fort et felon et fier,
Dusqu'à la maistre porte les ont tornez ariers [5]
De la vile lor issent et serjant et archier.
Les borjois de la vile et li arbalester,
Des traïtor ont morz jusquà xx chevalier,
Et s'an moinent batant juqu'à xx prisoners.

de ses adversaires ? Je sais que Roquefort explique le mot *croissir* par *craquer*, etc. ; mais du moins, quand il s'agit de lances, y trouve-t-on l'idée des armes qui se choquent en se croisant.

[4] *Li féréiz*, l'action de frapper à coups redoublés. (Voy. *chapléiz*, p. 150.)

[5] *Ariers*. C'est un adjectif qui signifie *en arrière*, et qui suit la règle générale du singulier et du plurier.

Rogon i ont ocis, lo maître conseillier.
Cil estoit niés Hardré et cosin Béranger.
Et li autre s'en fuient, moult en sont esmaié;
Et Hugues les enchauce [2] et Antoines li fiers.
Deci à Vauvenice ne finent de chacier.
Il entrent an la vile, puis descendent à pié.
Il se sont désarmé, et si ont gaaignié
Blans aubers et vers hiaumes et bons couranz destriers;
Et si orent conquis .I. chevaliers.
An la chartre parfonde les ont fait trabucher.
Il demandèrent l'aive, s'asistrent au mengier
Li parages Hardré [3] n'i ont rien gaaigné:
A Vauvenice fuirent desconfit et chacié.
Là trovèrent le duc desor le pont où siet.
De lèz lui sist sa fame la fille Béranger.
A tant ez les traitors corrant toz eslaisiez.

[2] *Et Hugues les enchauce, ad calcem persequitur,* les ponrsuit pied à pied. Métaphore hardie autant qu'elle est regrettable.

[3] *Li parages Hardré,* les parens, la race d'Hardré. Le mot *parage* était encore connu dans le siècle dernier : on disait une dame de haut *parage*, de très-noble extraction.

Li dus voit lor escus toz troez et perciez.
Et lor aubert trestot ronpus et desmailliez.
Et si sont tuit sanglant lor auferant destrier.
Il lor a demandé : — « Dont venez aversier [4] ? »
— « Sire, des vis déable qui nos ont anchauciez.
« Alla Nuève-Ferté alames l'otrier [5].
« Clarembaut le veillart cuidames fors chacier.
« Mais il li sont venu serjant et escoier,
« Par le mien esciant jusques iiij millier.
« Si nos corrires sore, come vis aversier,
« Qu'ainsi nos descoperent, come foudre del ciel.
« Maudit soient li iiij qui venirent premier.
« Rogon nos ont ocis nostre droit consillier,
« Mon nevon le cortois qui faisoit à proisier,
« Et s'ann' on bien mené .l. chevalier.
« Certes sera grant honte sé n'el poons vengier. » —
Quant l'antandi li dux lo san cuide desver.
Il jure dame Deu le glorieus dou ciel,
Clarembauz an sera ainz que li solez liet [6],
Durement asallis et forment domagés.

[4] *Dont venez aversier?* d'où diable venez-vous? *Aversier, adversarius*, l'adversaire du genre humain.
[5] *L'otrier*, l'autre jour, pour *autrier*. (*Voy*. p. 85.)
[6] *Ainz que li solez liet*, avant que le soleil se lève.

Li dux a toz ces homes devant lui esgardez ;
Il i avoit des plusors et plaiez et navrez,
Et lor armes sanglantes des flans et des côtez.
Il jure dame Dé qui an croiz fu pénez,
Clarembaut asaudra an la Nuève-Ferté.
Il a mandé Richart le mieux de la cité [7].
Et il i est venus, san plus de deslaier.
— « Maires, » ce dit li dus, « anvers moi antandez.
« Clarembauz me guerroie, si con vos le savez.
« Ne me laisse à destruire né chastel né cité,
« Recet, donjon né marche, ne face cravanter.
« E cestui prant nul home qu'il ne soit desmembrez.
« Por ce fait il ma terre à ses homes gâter.
« Je irai le matin à la Nueve-Ferté.
« Les borjois de la vile trestot i amenez. » —
Et dit Richars li maires [8] : — « Naie si m'aïst Dex.

[7] *Le mieux de la cité. Le mieux* est la traduction fidèle du mot *aristos*, d'où *aristocratie*, en latin *optimates*, c'est-à-dire les plus riches ; car dans tous les temps la propriété a été la base de l'*aristocratie*. Dans l'Europe moderne, la propriété foncière avait consolidé la puissance de la noblesse ; la propriété mobilière, au douzième siècle, commençait à créer la bourgeoisie.

[8] *Richars li maires*. On va voir dans ce qui suit l'in-

« Par icel saint Apostre c'on quiert an Néron pré,
« Sé vos de Vauvenice lai-de-fors issiez,
« Jamais à vostre vie çaianz n'i antrerez.
« Ne somes pas vostre home jamar le cuiderez.
« Vos estes .i. Lombarz de Lombardie nez [9].
« Certes anvers madame vos estes perjurez.
« A grant tort l'an féistes de la terre giter.
« Vos an tenez la terre et tote l'érité. » —
Cant l'antandi li dus, lo sanc cuida desver :
—« Sire, » dist Berengers, « por Deu, car lo prenez,
« Cel fellon de borjois la tête li copez. »
—« Bérangers, » dit li dus, « car me laissiez ester.
« Li borjois ont bien droit, por sainte charité :
« Car je sui envers eux mentis et perjurez.

dépendance de la commune se manifester, et les bourgeois braver leur seigneur aussitôt qu'ils le peuvent sans danger. Le discours du maire est très-remarquable sous ce rapport.

[9] *Vos estes .i. Lombarz de Lombardie nez.* On voit aussi par ce passage que Raimond est un étranger qui devait tout à sa femme. Aussi ses vassaux révoltés lui reprochent son ingratitude en de tels termes qu'il ne trouve rien à leur répondre, puisqu'au contraire il avoue ses torts, et abandonne la ville.

« A grant tort fis la dame de la terre chacier ;
« Por ce est-il mervoille quant je ai tant duré. » —
Li dus fist faire letres et moult bien saeller ;
Si a fait toz ses homes de sa terre mander,
Dedanz les xv jorz en fist tant asembler,
Que septante mile homes i poïst-on nonbrer.
Il trossent les haucubes et pavillons et trez [10].
De Vavenice issirent bauz et joiauz et lez.
Le droit chemin acuellent à la Nuève-Ferté.
Or oez des borjois commant il ont ovré.
Il ont pris de la vile iiij xx bachelers.
De toz le plus vaillants et les plus alosez,
Tant orent bones armes et bons chevauz armez.
Clarambaut les anvoie à la Nuève-Ferté.
Il i furent ançois que li dus n'ert assez.

[10] *Il trossent les haucubes et pavillons et trez.* M. Paris (*not. sur Garin*) a parfaitement expliqué le mot *aucube* par *literies*, ailleurs celui de *tref* par *dais* ou *pentes* extérieures. Cependant, je crois que ces mots étaient, par extension réciproque, employés indifféremment, ainsi que celui de *pavillons*, diminutif de *pavois*. Au surplus, *aucubes* viendrait, suivant moi, plus directement d'*accubare* que de *ad-cubitum*.

Or oez del major commant s'est porpensez,
Par force et par engin sont an la tor antré.
O lui ii cents borjois de cui il est amés.
Toz les serjanz qu'il trove a mort et afolez.
La moiller le duc prenent qui ere nèce Hardré;
La fille Bérenger les cuvert deffaé.
Tot après la ceinture li ont les dras [11] copez.
Les tresces par desore li ont vilment ôté.
A iiij pautoniers ont la dame livré,
Puis l'ont fait de la vile vilainement giter.
Et lo maître serjant qui dou duc fu privez,
Se li ont le baulevre [12] et le nés raonié,
Devers la destre part li ont le poign osté.
Sor .i. roan ferrant [13] font le serjant monter,

[11] *Les dras*, les vêtemens, synecdoque alors usitée.

[12] *Baulevre*. Je croirais volontiers avec Ménage que c'est la lèvre inférieure; mais il paraît que c'était tout le tour de la bouche :

« Lors getta au géant ung entre deux, si amèrement « que il luy couppa le nez, et toute la *baulievre*, en « telle manière que les dens luy paroissoyent de tous « costez et dessus et dessoubz. »

(*Lanc. du Lac.*)

[13] *I. roan ferrant*. Ceci, comme pléonasme, vient

Se li ont fais sor sainz et plévir et jurer,
Qu'il ne finera mais, si ert au duc clamez.
  Li serjant s'antorna de la bone cité;
Il a tant le roan point et esperoné,
Qu'il a ataint le duc, à un tertre monter.
Quant l'a véu li dus ainsi mal atorné,
—« Et cammant, » li demande, « qui t'a si afolé? »
— « Sire, Richarz li maires, et cil de la cité
« Votre tor ont saisie, jamais n'i antrerez,
« S'ann'ont vostre moillier à grant onte geté.
« Perdu avez la tor, jamais n'i antrerez. » —
Quant l'antandi li dus, à pou n'est forsenez,
Met la main à l'espée dont li poins fu dorez,
Qu'il an veut Béranger parmi le chié doner.
—« Bérangier, » dist li dus, « moult m'avez mal mené.
« Par vos ai-je perdue ma tor et ma cité.
« Au jor que je vos crui, fu-ge moult que desvez.
« Or ne puis-je avant né arrières torner! »
— « Sire, » dit Bérengers, « vers moi an antandez;
« Plus avez de iij mile de chevaliers armez.
« Vos asaurez ancui à la Nove-Fierté. » —

confirmer l'opinion ailleurs énoncée que les chevaux *ferrans* étaient *roux* ou *rouans*.

Clarembauz li veillarz est dou mengier levez.
Au fenestres de maubre[14] s'est alez acoder,
Et Hugues de lèz lui et Antoines li bers,
Gardent vers Vauvenice cele bone cité.
Voient venir le duc et son riche barné.
Cant le voit Clarembauz s'a tandrement ploré.
Hugues dit Clarembaut :—« Cest duel laissiez ester.
— « Sire, » dit Clarembauz, « je n'el puis contrairer.
« Je voi venir le duc et son riche barné.
« Je cuit qu'il m'ocirra ainz lo juesdi passé.
« Sé par force me prent, le chief aurai copé. »
— « Sire, » ce dit Huguez, « n'en soiez effréez.
« Par la foi que je doi tot franc home porter,
« Ainçois que il i tande né paveillon né tré,
« J'aurai ge et Antoines, couz reçuz et donez ! »—
Antoines de Coloigne s'ala premiers armer,
Et Clarembauz li vieuz fait sa gent conréer.
Tuit rangié s'en isirent de la Nove-Fierté.

[14] *Maubre*, par euphonie, *marbre*. *Aubre*, pour *arbre*, *aubain*, *aubalestier*, *auberge*, *aubert*, etc., ont été adoucis par la même raison. Depuis on a voulu rendre plus de nerf à la langue, et l'on a recommencé à dire *arbre*, *marbre*, etc.

A tant é vos le duc galopant tot armé,
Et si home tendirent et pavillons et trez,
Et loges et aucubes tot contreval les prez.
Et Hugues de Coloigne les a araisonez :
— « Haï, Clarembauz sire, dites-moi vérité.
« Quex est li dus Ramont que vos tant redotez ? »
— « Sire, » dit Clarembauz, « bien le vos pui mostrer.
« Vez-le sor l'auferant, sor lo destrier armé,
« A cel escu à point et d'argent pointuré,
« A celle grosse lance au confenon [15] fermé.
« Si est cortois et frans, jamar lo mertrerez.
« Se porte bones armes quant on li doit baillier.
« Li fellon traitor l'ont del chastel amené ;

[15] *Confenon. Gonfanon fermé*, c'est-à-dire *attaché* à la lance. C'était en même temps un moyen de faire vibrer l'arme lorsqu'elle était abaissée, et une enseigne ou un guidon lorsqu'elle était relevée, comme le prouvent ces vers si connus :

N'i a riche home ne baron
Qui n'ait lès lui son gonfanon, etc.

(*Rom. de Rou.*)

Le gonfanon entrant dans une blessure la rendait plus dangereuse, comme on le verra plus loin (p. 164).

« Por ce, li covint faire tote lor volunté. »
— « Certes, » ce dit Huguez, « or l'ai bien avisé.
« Antoine de Coloigne, » dit Hugues, « ça venez.
« Or vos porroie-je bien mon pere ci mostrer.
« Je n'el vi onques mauz, dès l'ore que fui nez.
« Frère, poignez à lui, et si lo deffiez.
« Ne l'ociez vos mie : car bien vos i gardez ! » —
Et respondit Antoines : — « Naie si m'aïst Dex [16] !
« Se j'avoie vo pere ocis ou afollé,
« Jamais ne m'ameriés, bien le sai de verté.
« Ancor voudriez-vos l'afaire demander.
« Vos i poignrez à lui qui plus vos i fiez. »
— « Par mon chié, » dit Huguez, « vos dites vérité.
« Hor me défende Dex que n'el puisse afoler.
« Né il moi né ge lui : can je irai joster. » —
Hugues point le cheval par andeus les coutez,
Jusqu'à la bocle d'or l'a fait dedanz antrer.
Por ce l'a fait Huguez qu'il anforçast d'aler ;

[16] Ici, comme à la page 156, il y a *naie* pour *nenni si m'aïst Dex !* Si j'ai bon souvenir, *naie* pour *nenni* est une négation tout-à-fait septentrionale par rapport à Paris ; on ne s'en sert guère au-delà de la Seine. L'auteur du poème ne pouvait donc être que Picard ou Champenois.

Si a son escu à or devant son pis torné.
Quant Raimont l'a véu, si a haut apellé.
— « Sire, » dit Bérangers, « anvers moi antandez.
« Or vos porroi-je bien les ij vassaux motrer.
« L'autre jor nos navrèrent antre moi et Hardré.
« Cel premerain devant qui ci vient acémez,
« Me férit anz el cors d'un espié noellé,
« Et li autre a Ragon lo séneschal tué. »
—« Par mon chié, » dit li dus, « petiz est cel asez [17].
« Sé je lo puis ataindre, ne porraériter.
« Et si ert grant damage, moult est biauz bachelers.
« Dex ! con cort cil chevaz, les piez amoncelez [18],
« Et li escus li siet, com s'il estoit plantez !
« Je ne sai que or vaut, ne à que ce puet aler,
« Or androit l'am-je plus que nul home charnel. »
Il broche le cheval des esperons dorez ;
Et Hugues contre lui le frain abandoné,
Qnant aproche son père, s'a Jhesu reclamé :
—« Dame Dex, sire pere qui an croiz fu pénez,

[17] *Petiz est cel asez*, celui-ci est bien petit. *Assez*, dans le sens de l'ital. *assai*. Le texte porte *ses* pour *cel*.

[18] *Con cort cil chevaz, les piez amoncelez*. Cette image est fort juste : un cheval qui court au galop ramasse ses quatre pieds ensemble sous lui quand il s'élève.

« Et an la sainte Virge préis humelité,
« Tu me deffant, beauz sire, par ta sainte bonté,
« Que ne puisse mon pere occire ne afoler! » —
A tant é vos le duc poignant tot abrivé [19],
Et va férir Ugon sor son escu lité.
Et Hugues refiert lui .i. cop desmesuré.
Tote pleine sa lance l'a dou cheval versé.
Puis saisi le cheval par lou chanfrein doré.
Il escrie : — « Coloigne, franc chevalier, férez !
« Certes n'i gariront li traïtor prové.
« A tort firent la dame de la terre jeter.
« Certes ele a .i. fill qui gentilz est et bers,
« Ancor destruira-il Beranger et Herdré,
« Et ces de Morillon, et lor grant paranté. » —
Cant li dus a oï de sa feme parler,
A mervoille li vint quant il l'a escouté.
Et Antoines ses freres ne s'est mie effréez.
Sor son escu à or ala férir Herdré.
L'escu li a percé, l'auberc li a fausé.
Enz ou cors li bainna le confanon safré [20],

[19] *Tot abrivé*, rapide, d'*abbreviatus*.

[20] *Li bainna* (baigna) *le confanon safré*. Ici *safré* pourrait avoir sans inconvénient une acception tirée du

Tant com aste li dure l'abati anz el pié.
Puis escrie ses homes : — « Ferés-i, chevalier ! » —
A tant est Clarembauz et son riche barné,
Et ses xiiij filz chascun l'iaume fermé.
An l'estor se férirent les frains abandonez.
Lai avoit .i. estor et fort et aduré.
Onques de si felon [11] n'oi nus onques parler.
Comme li dus le voit, moult an fu effréez.
Adonc volsist el estre ariers en la cité.
Li vieuz Clarembauz est an l'estor retornez.
Et si fil tuit xiiij les verz hiaumes d'acier [12].

sens que Roquefort donne au mot *safre*, celui d'*orfroi*, frange, broderie d'or (*voy.* p. 143) ; mais, d'un autre côté, le *safre* étant une composition minérale dont les potiers enduisent leurs ouvrages pour les rendre bleus, et dont les verriers se servent pour colorer en bleu leur ouvrage, *safré* voudrait dire aussi bien bleu que frangé, dont je ne vois nulle apparence. Ce serait peut-être un dérivé de *saphir;* mais comment les *blans aubers* seraient-ils *safrés*, c'est-à-dire bleus et blancs à la fois ?

[11] *Onques de si felon.* Ce vers semble se rapporter à un personnage du côté des ennemis, et nommé dans quelque autre vers qui manque à notre texte.

[12] *Les verz hiaumes d'acier.* Le sens du mot *vert*

Lors refu li estors durement essauciez.
Li dus Raimonz estoit repairiez sor ses piez.
An aute vois se prist Hugon à araisner :
—« Vasauz, » ce dit li dus, « car menez mon destrier.
« Par la foi que tu dois au glorieus dou ciel,
« Où véis-tu la dame dont t'ai oi parler ? »
— « Traïtres, » dit Huguez, « je le conois asez.
« Certes el a .i. fil qui moult fait à prosier.
« Ancor n'a que ij anz que il fu chevaliers.
« Ancor destruira-il Hardré et Béranger,
« Et ceuz de Morillon cui Dex doint enconbrer[23] ! » —

ne peut plus être douteux, quoique feu Roquefort l'ait mal interprété (*vay. p.* 47). Au surplus, ce philologue a tant de droits à la reconnaissance de ceux qui s'occupent des mêmes études, qu'on peut lui passer bien des erreurs. Il n'appartiendra peut-être qu'à M. Raynouard, qui prépare un vaste glossaire de la langue romane, de redresser ces erreurs et les nôtres.

[23] *Cui Dex doint enconbrer,* à qui Dieu puisse susciter des embarras ! *Combres* et *encombres* signifiaient des amas de bois coupé pour embarrasser les chemins et les rendre impraticables aux ennemis. On a prétendu que *combre* venait de l'allemand *kommer* ou *komber,* embarras, peine, affliction. On pourrait le croire, parce que

Cant l'antandi li dux, si plora de pitié.
—« Sire, » ce dit Huguez, « rendrai vos cest destrier,
« Par itel covenant, sé j'ai de vos mestier,
« Que dedanz vostre cort me feroiz droit vigier [24],
« Et a droit me cuidrez com vostre chevalier. » —
—« Vasaux, » ce dit li dus, « bien fait à mercier. »—
Li dux est remontez. Hugues li tint l'estrier.
A tant ez Clarembauz et ses fiz toz rangiez,
Et toz ces de Coloigne les vers hiaumes laciez,
An l'estor se férirent de gré et volanter.
Adonc i ot tante lance et tant escu perciés,
Tant bons hauber safrez déroz et desmaillez,
Et tant bons chevalier à terre trébuchiés,
Lor boianz trainier à terre sor lor piez.
Moult parest grant la noise et li criz anforciez.

les termes de guerre dans notre vieille langue sont empruntés à la race teutonique. Mais on a pu dire aussi *combre* pour *comble*, de *cumulus*. Quoi qu'il en soit, les Italiens disent comme nous *ingombrare*, encombrer, et de plus *sgombrare*, *disgombrare*, débarrasser, ou, comme nous disions autrefois *descombrer*.

[24] *Droit vigier*. *Vigier*, *viguier*, vicaire ou lieutenant, de *vicarius*.

Li lignages Hardré i est fort enpirez.
A tant an i ont ocis et mort et despéciez.
Dou sang qui ist des cors est toz li chans molliez [25].
Quant li dus l'a véu, à po n'est forsenez.
Il a guenchi la regne, [26] au soir s'an est tornez.

XIV.

MOLT fu grié la bataille et li estor pesanz.
A tant es vos Antoines trestot premérement,
Et va férir Milon qui fu sire d'Aiglant [1],
Le cuer dedanz son ventre an deus métiez li fent.
Tant con aste li dure l'abati mort sanglant.

[25] *Dou sanc qui ist des cors est toz li chans molliez*, la plaine est mouillée, détrempée, par le sang qui sort des blessures, tant le carnage est affreux.

[26] *Il a guenchi la regne*, il a saisi les rênes de son cheval.

[1] *Et va férir Milon qui fu sire d'Aiglant.* Il n'est pas probable, malgré la ressemblance des noms, qu'il s'agisse ici du comte Milon d'Anglante, père du fameux Roland; ce n'est donc qu'un nouveau Milon de la race poitevine, chez laquelle ce nom paraît fort souvent.

Hugues et Clarembauz i fièrent durement.
Molt i ont gaaignié chivaz et garnemenz,
Et blans auber safrez, et bons hiaumes luisanz;
Et bien xxx prisons [2] anmenèrent batant,
El chastel s'an antrèrent trestuit comunamant.
Les portes ont fermées quant il furent dedanz.
Et li dus se loja soz .i. pin verdoiant [3];
Le chastel ont asis anviron de toz sanz.

XV.

Li dus asist la vile anviron de toz lez.
Il tandent les acubes et pavillons et trez.
Hugues vint au fenestres de fin mabre lité,
Clarembauz et li autri, et Antoines li bers.
—« Seignor, » dit Clarembauz, « vers moi anantendez.
« Cil dus nos a asis per moult grant cruialté,
« Et li mal traïtor Bérangiers et Hardrés,

[2] *Et bien xxx prisons*, trente prisonniers.

[3] *Soz .i. pin verdoyant.* Il n'y a rien de moins verdoyant qu'un *pin*, dont la tige élancée n'est garnie à son extrémité que de quelques maigres rameaux; *pin* est donc un mot générique pour *arbre*. (Voy. p. 17).

« Et cil de Morillon et lor grant parantez;
« N'an partiront jamais an trestot lor aez,
« Tant qu'il aient la vile trestote cravanté.
« Certes sé il nos prant à mort somes livré.
« Né je n'antant secors de tuit home charnel.
« Sé j'avoie .i. mésage bien cortois et senez,
« Qui m'an alast au duc mon mésage conter,
« Je querroïe la pais, s'il voloit acorder. »
—« Je irai, » dit Antoines, « sé vos le coumandez. »
—« Amis, » dit Clarembauz, « je l'otroie de bon gré. »
—« Alez-i, sire frère, » dit Hugues li senez,
« Et si vos gardez-bien de folement parler. » —
A iceste parole est au cheval montez.
Armez de totes harmes issit de la cité.
Deci au trez Raimont ne s'i est arestez.
Au mengier sist li dus, et ses riches barnez.
A tant ez vos Antoine qui bien l'a salué :
—« Cil dame Dex de gloirs qui maint anternité,
« Cil saut et gart lo duc, sé noiant ne vos et [1],
« Sé ne vos porte foi, Dex lo point cravanter. »—

[1] *Cil saut et gart lo duc, sé noiant ne vos et,* que Dieu sauve et garde le duc, si rien ne vous aide. Je ne suis pas bien sûr du sens que je propose.

Et li dus lo regarde par moult ruste fierté :
— « Amis, Dex te maudie qui maint anternité ! »
— « Mais coi, » ce dit Antoines, « conme fex perjurez !
« Sire dus de Saint Gile vers moi anantandez.
« Clarembauz li Veillarz vos a par moi mandé,
« Sé vos volez la pais qu'il la vent autretel,
« Ancor l'amerez plus que nul home charnel. » —
Antoines li a dit foi et humelité ;
Et li dus li respont félonie et fierté :
— « Daez ait Clarembauz [2], et quan qu'il a mandé ;
« Et tu à foi si aies, quant tu l'as aporté.

[2] *Daez ait Clarembauz*, que le diable soit de Clarembaut et de tout ce qu'il a mandé. *Daez* pour *dahez*, régime de *dahé*, mot qui manque à Roquefort, et qui pourtant est bien fréquent. C'est un terme de malédiction. M. Paris pense qu'on peut presque toujours l'interpréter par *mort;* mais dans ce vers de Girbert, par exemple :

Cent *dahez* ait qui vos amena ci,

ne semble-t-il pas que le roi souhaite à la reine d'être possédée par *cent diables ?* et, dans le vers de Parise, comment souhaiter la mort à tout ce que Clarembaut a mandé? Je croirais plutôt ce mot synonyme de *damnation* que de *mort*.

« Vas é di Clarembaut, si je puis eschaper,
« Que la arz est collie don sera ancroez [3] ! »

QUANT Antoine oï Clarembaut menacier,
Si laidement onir, et si mal vergondier [4] :
—« Sengnor, si faites troves [5] ne font mie à baill
A tant ez les serjanz qui portent lo mangier.
Li uns porte .i. paon [6] roti en un astier [7].
Il a dit à Antoine : — « Va avant, chevalier.

[3] *Que la arz est collie don sera ancroez*, que la hart, la corde est toute faite pour le pendre.

[4] *Vergondier*, injurier, de *verecundia*, vergogne, honte, déshonneur.

[5] *Si faites troves*, une trève semblable.

[6] *.I. paon. Pa-on*, de deux syllabes, comme autrefois *taon*, *Laon*.

[7] *Un astier*, une broche à rôtir. Ce vers, cité par du Cange, et deux passages de *Garin* qu'il cite également, prouvent qu'on servait les oiseaux rôtis de la plus grande taille, non pas sur le plat, comme nos brochettes de mauviettes, mais apportés comme en triomphe à la main des écuyers et sergens. Souvent la broche ou le *hastier*, instrument de cuisine, devenait une arme dangereuse.

« Certes nos n'avon cure de mauvais mésager. »
— « Ami, ço est coutume d'ome de ton mestier.
« Par ton seignor te fais et orgueillox et fier. » —
Li sénéchauz l'oï, moult an fu corrociés.
Il auça lo poig destre, parmi le chief l'an fiert ;
Tot li ansanglanta le blac auberc doblier.
Quant Antoine le voit, mouit an fu corrociez.
Il a traite l'espée, jà s'an vaudra vanger.
Va férir le gloton parmi la crois dou chief,
Que tote la cervelle li abat à ses piez ;
Puis broche le cheval des esperons d'ormer,
Devant le duc Raimont ossit iij chevaliers.
Li dus Raimonz escrie : — « Mar s'an ira antiers ! » —
Là véissiez jeter fromages et cartiers [8],
Et granz pièces de char, et granz cotiauz d'acier.
Dame Dex le garit que nus ne l'a toché !
I. graille font soner, tuit sont apareillié.
Fièrement l'anchaucierent, il s'antorna arrer ;
Antreci qu'à la porte ne se veut atargier.

[8] *Fromages et cartiers*, des quartiers de pain, des fromages et des morceaux de viande ! Ceux qui admirent le plus le combat soutenu par Persée chez son beau-père trouveront peut-être la situation d'Antoine aussi digne d'un héros.

Cil dedenz saillent fors come bon chevalier [9].
Antoine ont bien receus au fer de lor espié.
La mainie le duc n'i ont rien gaaignié ;
Au chatel amenerent xiiij prisoniers.
Anz el fonz de la chartre les ont fait trabucher.

XVI.

CLAREMBAUZ le veilleart à la teste mellée
Ou chastel s'an antra et sa jent araiée [1].
Hugues les apella à la chiere manbrée.
—« Seignor, » ce dit Huguez, « antandés ma pensée ;
« Gardez que vostre gent soit trestote araiée,
« Et s'ann' irons là fors sanz nulle demorée.
« Sé Dex plaît et la croiz où sa char fu pénée,
« Ancui ert de cest host grant partie sevrée.
« Si férez bien chacun de la lance et d'espée.
« S'es requéromes tuit à moult grant alénée. » —
Cil respondent ansanble : —« Certes, bien nos agrée. » —
Il issent de la vile tuit armé à loée.
Deci au tref Raimont n'i ont règne tirée.

[9] Les cinq derniers vers de ce couplet paraissent être plutôt le complément d'un autre.

[1] *Sa jent araiée*, tout équipée, toute prête au combat. (Voy. *arroi* ou *conroi*, p. 46.)

Tranchent ces paveillons et lor aucubes lées ;
Ainz que sachent an l'ost, né la jent soit armée,
An n'i ot il ocis plus de dis charretiées.
Là i ot tant aste fraite, tante targe troée,
D'où véissiez bataille de moult fiere malée,
Tant felon traïtor jésir gole bacée [2].
Dou déable d'anfer an ont l'arme portée !
Li dus s'antorne an fine, si a sa règne tierée,
Et Antoines l'an chauce parmi une valée.
Par de derrier li done mervillouse colée [3].
Jus le fait tresbucher an mileu de la prée;
Puis escrie : — « Coloigne, Dex aïe, sain Père ! » —
Don refu la bataille mervillouse levée.

[2] *Gole bacée*, la bouche en bas, *mordant la poussière*, comme on a dit depuis.

[3] *Mervillouse colée*. Le coup que porte le jeune Antoine au duc Raimont, par derrière, sans intention de le tuer, est précisément celui qu'on donnait au chevalier récipiendaire. Il se disait en bon français *colée*, et non pas *accolade*. (Voy. *alapa militaris*, ap. Cang.) Mais lorsqu'au dix-huitième siècle on a voulu ressusciter dans les romans l'ancienne chevalerie, on a trouvé plus aisé de se servir des termes espagnols et italiens que du langage des trouvères.

Et li dus resailli an la salle dorée;
Il s'antorne finant très parmi une prée
Herdrez et Bérangers et cil de la contrée,
Tant ont perdu de jent, ne sèvent la nobrée.
Deci à Vauvenice n'i ot règne tirée,
Et la jent Clarembauz n'i ont fait arestée.
Le grant avoir on pris tot contreval la prée,
Destriers et palefrois, maintes tarjes troées,
Les haubers et les iaumes maintes males forrées[4].
A la Nueve-Ferté ont fait la retornée.

XVII.

A Vauvenice revient tot droit li dus Raimonz,
Hardrés et Bérangers et li autre gloton.
Et la jent de la vile qui moult corrocié sont,
As lances et as espées moult bien se defendront.
Li dus Raimonz s'escrie : — « Conseilliez-moi, baron,
« Clarembauz li veillarz me met à destrucion.
« De ma jent m'a ocis tant que n'en sa le non.
« Ij bons vasaux i a, plus sont fier que lion.

[4] *Maintes males forrées*, maintes mailles des hauberts percées, rompues. On dit encore *forer* pour percer, dans les arts et métiers.

« Li uns me randi or mon destrier aragon [1],
« Quant il m'ot abatu de cheval ou sablon.
« Parti somes dou siege, cui que poit né cui non. » —
Et dient li borjois : — « Dame Deu an loon :
« Vos n'avez mie étré [2] certes comme prodom,
« Or vos gardexz de nos que tuit vos deffion. » —
Il lor gitèrent pierres et cariax à bandon [3],
Et li archier lor traient sajètes et botons.

[1] *Mon destrier aragon.* Les chevaux d'Aragon n'étaient pas moins prisés que les mulets de ce pays.

[2] *Vos n'avez mie étré. Estrer,* agir, se comporter, d'*être*, façon d'*être.*

[3] *Et carriax à bandon. A bandon* qui formait deux mots n'en composant plus qu'un seul, nous disons *à l'abandon*, ce qui me paraît assez incorrect. Je sais bien que M. P. (not. sur *Garin*) donne à ce mot l'étymologie de *habendum;* cependant ce mot a une physionomie très-variée : tantôt il signifie une chose qui est mise *de côté*, tantôt *à merci*, tantôt *à foison*, comme dans le vers de *Parise.* Mais toutes ces extensions de *bandon* n'empêcheraient pas que *bandum*, pour *bannum*, ne soit un dérivé de *ban*, et d'ailleurs il semble qu'*habendum* ne suffise pas à toutes les explications dont le mot français paraît susceptible.

Comme li dus le voit, s'an fu an grant friçon.
Il se retrait arrière, il et si compaignon.
Tot maintenant fit tandre son maître pavellon.
La cité ont saisie antor et anviron.

XVIII.

Or lairomes del duc, n'en iert huimais parlé.
Lor eschès anmenèrent [1] à la Nueve-Ferté.
Huguez vit Clarembaut, si l'en a apelé :
— « Prenéz tot cel avoir que vos ici véez.
« Si le départez tot as chevaliers armez,
« Et à toz les barons que vos ici véez.
« Jà chevaler que j'aïe de ma terre amenez,
« N'an aura, si Deu plaît, .i. denier monéé. » —
Quant l'antant Clarembauz, si a .i. sopir geté :
—« Hé Dex, » dit Clarembaut, « qui an croiz fus pénez,
« Dont puet estre cist anfès qui moine tel ferté? » —
Il comence ses fiz toz .x. à regarder ;
Bien reconnut Girat qui estoit li ainez.
— « Anfès, » dit Clarembauz, « anvers moi antandez.

[1] *Lor eschès anmenèrent,* Leurs eschets, ce qui leur était échu de butin.

« Vos m'avez ja servi iiij mois a pasez,
« Et si ne m'avez rien requis né demandé ;
« Et si ne sai anquor de quel terre estes nez. »
— « Sire, » ce dit Giraz, jà orez vérité.
« Nos somes de Coloigne la mirable cité. » —
Et respont Clarembauz : — « Par mon chief, vos mantez :
« Vos estes mi .x. fil, bien vos ai ravisé.
« Or à primes vos ai conéu, à non Deu.
« Je vos charjai madame la duchesce au vis cler ;
« Mais par le saint apostre c'om quiert an Noiron-Pré [2].
« Sé je de la duchesse ne sai la vérité,
« Je vos ferai ancui [3] tot les membres coper ! » —
Il escrie à ses omes : — « Or tost si lo prenez ! » —
Quant l'antandi Giraz s'a forment sospiré.
Lai où il voit Hugon, si l'an a apellé :
— « Sire, » ce dit Giraz, « merci, per amor Dé.
« A non Deu, damoisiaux ne puet estre celé. » —
Lai o voit Clarembaut, si li est an pié alé :
— « Certes vostre fil somes, ço est la vérité.
« Véez là cel damoisel de novel adobé ;

[2] *Le saint apostre c'om quiert an Noiron-Pré*, saint Pierre que l'on réclame à Rome.

[3] *Ancui. Enhui*, aujourd'hui.

« Madame le porta ou le visage cler. » —
Quant l'antant Clarembauz grant joie a déméné.
De la joie qu'il a s'est iiij foiz pasmez.
Quant il se redreça s'a Hugon apellé,
Puis li chaï as piés, merci li a crié :
—« Damoisiaux débonaire[4] hor fuissiez onques nez.
« Fai-moi pais a ton père, par sainte charité :
« Que à tort me gerroie, et gaste m'érité[5].
Certes grevé m'a moult, travaillé et péné. »
—« Hé Dex, » ce dit Huguez, « unques mais n'oïrez.
« De quoi ferai-ge droit à nul home charnel,

[4] *Damoisiaux de bon aire* ou *débonaire*, de bonne famille, opposé à *pute aire*. *Aire*, synonyme de nid, et réservé maintenant pour le nid de l'aigle, est un mot bien noble s'il a été pris originairement au figuré dans ce sens, puisque c'était comparer le berceau des familles chevaleresques au réceptacle des petits du roi des oiseaux. Mais, pris en bonne ou en mauvaise part, suivant l'adjectif dont il était précédé, il est resté long-temps comme l'équivalent de *famille*, par extension du sens de *domicile*, *demeure*.

[5] *Et gaste m'érité*, ravage mon héritage. *Gaster*, de *vastare*, en wallon *waster*, rendre vide, vaste comme un désert en y détruisant tout. (Voy. *essillier*, p. 133.)

« Can je n'ai en ma terre .i. denier monéé. »
— « Qui est cist damoisiauz qui vos a reclamé ?
« Moult parest de ses armes ardiz et alosez.
« Et si est en bataille hardis come çanglers [6] ;
« Et moult est de paroles et cortois et senez. »
— « E sire, » dit Huguez, « jà orrez vérité.
« Hugues li a conté, de tot n'en a fausé,
« Come sa mère l'ot et nori et lavé,
« Et com il fu sa mere an la forest anblez,
« Et fu au roi Hugon an Ongrie aportez,
« Et comant vint arières quant on lo vuet tuer,
« Et comant fu sa mere norice an povreté. »
— « Hé Dex, » dit Clarembauz, « com devroie desver.
« Quant oi ci de madame de norice parler. » —

SEIGNOR, » ce dit Huguez, « faites pais, si m'oez :
« Car prenomes conseil loial et droiturer,
« Comant porron destruire Hardré et Béranger »
Et respond Clarembauz : — « Dex vos en puet aidier. » —
Ez vos de Vauvenice poignant .i. chevalier,
Que danz Richiers li maires i ot fait anvoier,

[6] *Hardiz come çanglers*, comme un sanglier. Les comparaisons sont courtes dans ces vieux poèmes, mais on en trouve dans le langage le plus simple.

Et dit à Clarembaut : — « Nobile chevalier,
« Jà vos mande par moi li bons maire Richiers,
« Que vos le socorrez, qui an a grant mestier :
« Car li dus l'a asis a des mil chevaliers.
« Se vos n'el secorrez, si aurez reprovier. » —
Clarembauz vit Hugon, s'el prist à areinier :
— « Damoisieax, que feron par la vertu dou ciel ?
« Jà vos mande li maires que d'aïde a mestier. » —
Et respondi Huguez : — « Harmez vos chevaliers. » —
Et il si firent tuit que rien n'ont atargié.
De la vile s'an issent tuit serré et rangié.
Tot droit à Vauvenice pristrent à chivaucher.
Or les conduie Dex qui tot a à baillier.
Li dus Raimonz se lève par soz l'aube esclairié.
Il apelle les primes [7] Hardré et Bérangier :
— « Seignor, adobez-vos, nobile chevalier.
« La terre Clarembaut voeil aler essilier.
« Et chaitis et chaitives amenerez liez,
« Et dames et pucelles por lor cors verginer [8].

[7] *Il apelle les primes*, les premiers.

[8] *Por lor cors verginer*. Je crois qu'il faut lire *vergonier*, déshonorer ; à moins que *verginer* ne soit pour *dévirginer* ; ce qui n'est pas autrement probable, puisque le mot manque du privatif.

« Clarembaut ferai pendre et tot vi escorchier,
« Et Antoine le prou, et tonz ses chevaliers. » —

ANTOINES a véu par devant le forrier [9],
Qu'il amoine [10] vitaille et d'avoir sont chargié,
Et ma nent avec eus mainz vaillanz chevaliers.
Il sont tuit de vitaille et chargié et trosé.
Et respondi Hugon : — « Frère, car i poignez ! » —
Antoine s'antorna à tot .c. chevaliers.
Lai véisset estor fièrement comencier.
Et tante riche selle de bons chevanz voider.
Et tant vaillanz barons occirre et détrancher.
Ne porrent pas l'étor soffrir ne endurer.
An fuie tornent tuit parmi .i. val pleinier,
Antoine les enchauce, il ne les vent laisier.

[9] *Le forrier*, les fourriers, ceux qui étaient chargés de l'approvisionnement de l'armée assiégeante.

[10] *Amoine*. Il faudrait *amoinent*. Il y a tant d'autres fautes dans cette copie, que je ne pourrais les signaler toutes sans risquer de déplaire à ceux qui ne les remarqueraient pas sans cela.

Ke s'an vont li forier, n'i ont plus demoré.
Antoines les enchauce, le frain abandoné.
Il escrie : — « Coloigne, franc chevalier, férez. » —
Là véissiez estor et fort et aduré [11].
La ot tant aste fraite, et tant escu troé.
Tant clavain desrompu [12], et tant hiaume fausé.
Li forrier ne se poent né tenir né causer.
Il guerpissent la proie, an fuie sont torné.
Antoines an retint xl prisoniers.

[11] *Là véissiez estor et fort et aduré. Estor, estormir, estour, estourmie, estourmir,* sont des mots de race teutonique. *Storm*, en anglais et en allemand, signifie la tempête. Shakspeare en fait le synonyme de *tumulte, sédition, clameur.* C'est aussi le *choc* de deux armées qui se combattent, le bruit terrible qui en résulte, etc. : *grande estourmie de gens*, dit la *Chronique de Flandre.* Tout cela vient du vieux saxon *storm,* comme la plupart des termes de guerre importés dans les Gaules par la conquête.

[12] *Tant clavain desrompu.* Le *clavain* me paraît être un vêtement de guerre rembourré comme le gambison ; témoin ces vers du roman du *Renard :*

Un cuir boli a en son dos gité,
Par desore ot un *clavain* afautré,
Sor le *clavain* un banbert endos-é.

Deci à Vauvenice sont li fuiant alé.
Il trovèrent lo duc, véant tot lo barné.
Li dus lor demanda coment il ont ovré.
Et cil li respondirent véant tot lo barné :
— « Nos venimes de proie et chargié et trosé.
« Ne sai quel vi déable furent deci torné.
« Clarembaut le veillart on a dit et conté.
« Il nos corrurent sore, si nos ont desrobé,
« Et tollue la proie, et tot desbaraté,
« Et si n'ont de vos homes bien xl mené.
« Por amor Dé de gloire, et quar vos an alez.
« Morz estes et onis se plus ci demorez. » —

Quant l'antandi li dus, le sanc cuida desver,
Et Antoines s'antorne, se va le char mené.
Huguez et Clarembauz s'el l'an ont apellé.
— « Por amor Dé, Antoine, coumant avez ovré ? »
— « Par foi, j'ai les forriers le duc desbareté,
« Chevauz et palefrois avons à grant planté.
« XL prisoniers que vos veoir poez.
« Or coromes au duc as loges et as trez.
« Si parton de la vile, n'i soit plus aresté.
« S'il ert partiz dou siège, il ert moult esgaré. » —
Et respont Clarembauz : — « Par mon chief, ne ferez.
« Li dus est père Hugon, que de voir le savez ;

« Et sé il se voloit anvers vos acorder,
« Nos le devrions bien servir et anorer. » —
Tant lor dit Clarembauz qu'il s'an sont retorné,
Et si sont repairé à la Nueve-Ferté.
Cette nuit reposerent de ci à la jor né,
Et li dus de Sain Gile s'est par matin levez.
I. chival li manèrent, et il i est montez.
S'est venus à la porte de la bone cité.
Dan Richier le major a li dus apellé,
Et des meillors borjois i avoit asanblé.
Delez lui sist sa feme qui ère niece Hardré,
La fille Bérangier le cuvert deffaé.
Antant ez vos Antoine et Girat le prové.
Antoines le salue, com jà oïr porrez :
— « Cil dame Dex de gloire qui maint anternité,
« Cil saut et gart le duc tot à sa volanté.
« S'il ne vos porte foi, donc ait-il mal dée [13] ! »
— « Mais tu, » ce dit li dux, « come biaux bachellers ? »
— « Sire duc de Sain Gile, vers moi anantandez.
« Est-ce donc vostre fame qui est as vos côtés ? »
— « Oï, » ce dit li dus, « je le cuit de verté. »
— « Hé Dex, » ce dit Antoines, « qui an croiz fu pénez,

[13] *Donc ait-il mal dée. Dée* (Voy. *dahé*, p. 171), et, plus bas, *mal daaz ait li dux !*

« Puet nus hom de cest siègle ij fames esposer,
« Portant qu'elle soit vive et qu'elle puet aler?
« Je oï à Coloigne d'une dame parler,
« En la clame Parise, si a le visage cler.
« Certes ell' a .i. fil qui moult fait à doter.
« N'est pas graindre de moi, et si n'est mie ainiez.
« Et si fu chevaliers n'a pas .i. an passé.
« Il menace forment Bérangier et Hardré.
« Toz lor voudra destruire et lor grant paranté. » —
Quant li dus l'antandi tot a le sanc mué.
Lai où il voit Antoine, si l'en a apellé.
— « Amis, » ce dit li dus, « dis-moi tu vérité? »
— « Oï, par mon chié, sire, ne vos ai pas fausé. » —
Bérengers le regarde, et ses cosins Herdrez :
— « Frans dus, » dit Bérengers, « dit-il vos vérité?
« Vos faites grant folie, sé cel ribaut créez.
« Je oï l'autrer dire .i. mien fieu prové,
« Qui n'en osast mentir, par les membres coper,
« Qu'il trova vostre fame à Paris la cité,
« Qu'elle ne se garde mie d'ome de mère né [14].
« Car ele est bordeilleire el bois et el fosé.
« Ij frères ne refuse .i. denier monéé. » —
Quant l'antendi Antoines près va le sanc desvé.

[14] *Ome de mère né.* Cette locution est équivalente à

Il geta la main destre à ses grenons mellés;
Iij poilz an araga voiant tot le barné,
Puis li a dit Antoines : — « Traïtres, vos mantez,
« Mal daaz ait li dux, et il et sa fiertez.
« Quar il ne devroit mie soffrir né andurer,
« Que il oïst sa feme laidanger [15] né blâmer,
« Don n'a-il or sa terre et sen or à garder :
« Car del suen n'en a-il .i. denier monéé.
« La jant de cest païs sont par lui parjuré. » —
A iceste parole ez vos venir Herdré.
An sa main .i. baston qui gros fu et carez.

celle qu'on trouve dans Rabelais, ainsi que dans La Fontaine, qui l'avait tant lu :

Il n'était fils de bonne mère.

[15] *Laidanger*, injurier, de *lait* ou *laid*, honte ; mais avant d'avoir cette signification, le mot *laid* avait bien changé d'acception : d'abord *lada*, en anglo-saxon, était la purgation légale d'un crime ; en français, *laider*, c'était s'excuser, puis *dire laid* ou *faire laid* à quelqu'un, c'était l'injurier ; enfin *laidir* était la même chose que maudire. Il n'est resté de tout cela que *laid*, adjectif, *laideur*, subst., et *enlaidir*, verbe, qui sont précisément l'opposé de *beau*, *beauté* et *embellir*, au moral comme au physique. (Voy. p. 104.)

Si an ausa Antoine parmi le chié doner.
Mais Girars passe avant des mains li a osté.
Al peliçon hermin a Antoine covré [16],
Que trestot lo porfent jusqu'au leu dou baudrer.
Quant Antoines le voit, tot a le sanc desvé.
Il li cort as chevenz, à terre l'a jeté.
Et Bérangers saut sus, quant voit férir Herdré.
Celle part est venus qu'il le cuida covrer.
Mais Girars le féri de son baton carré.
As piez le duc Raimont l'abati soviné [17].
Lai véissiez estor mervillos et mortel;
Quant li dus s'écria, par moult ruste fierté:
—« Per saint Denis de France, né par saint Enoré [18],

[16] *Al peliçon hermin a Antoine covré*, il a atteint Antoine à sa pelisse herminée. Je crois que c'est aussi le vrai sens de *coubrer*. (Voy. p. 62.)

[17] *L'abati soviné. Supinus*, c'est-à-dire à la renverse. Nous faisons cette note, ainsi que bien d'autres, pour les personnes qui ne savent pas le latin, et le nombre en est plus grand qu'on ne pense. Nous ne leur demandons qu'une chose, c'est d'avoir bien voulu étudier quelque peu la *Grammaire romane*, depuis que *Berthe* a paru.

[18] *Par saint Denis de France, né par saint Enoré.* L'invocation de ces saints de la France proprement dite,

« Maris i aura hui-mais né féru né boté ! » —
A iceste parole est Antoines levez :
— « Sire, » ce dit Antoines, « anvers moi antandez.
« Clarembauz si vos mande li chanus, li barbez,
« Que tant li donez trèves que à vos viègne parler,
« S'il se puet anvers vos à nul fuer acorder [19],
« Il s'i acordera de gré et volantier. » —
Et respondi li dux : — « Je l'otroi de bon gré. »
— « Voire, » ce dit Girars, « donques quar l'afiez.

et non de l'Aquitaine ou de la Provence, suffirait pour écarter tout soupçon d'une imitation de poèmes méridionaux. Il en est de même de la résidence du roi de France : quand il serait vrai que toutes les traditions carlovingiennes auraient été altérées au dixième siècle, en ce sens qu'elles auraient toujours montré Paris et ses environs comme le siége principal du pouvoir, par qui cette altération aurait-elle été commise ? Par les trouvères au profit de leur contrée ; par ceux qui, appartenant, de près ou de loin, à la région parisienne, l'ont célébrée dans leurs chants. Les troubadours n'y pouvaient rien changer ; et les Italiens, comme eux, ont concentré sur cette région tout l'intérêt de leurs compositions chevaleresques.

[19] *A nul fuer acorder*, se mettre d'accord sur quelque point de droit ou de fait ; *forum*.

« Ancor serois par lui créus et redotez.
« Ains Dex ne fist ij homes qui sont de mère nez,
« Ne facent à partir et por mal créanter. » —
Li dux lor a plévi[20] tretot et créanté,
Que il n'i aura garde ne al venir ne al aler.
Antoines et Girars se sont ancheminé.
Unques ne refinèrent deci qu'à la Ferté.
Quant Hugues voit Antoïne, si li a demandé :
— « Frère, qui vos a si vos bliaut désirré[21] ? »
— « Par ma foi, Bérengers et ses cosins Herdré. »
— « Hé Dex, » ce dit Huguez, « com pui le sanc desver,
« Quant je de danz ma terre ne puis home chauser. »
— « Sire, » ce dit Antoines, « vers moi an antandez.
« Vostre pere vos mande que lui alez parler.

[20] *Li dux lor a plévi*, le duc leur donna une sauvegarde ou sauf-conduit pour aller et revenir, comme intermédiaires de la paix proposée. *Plévi*, participe de *pléger*, garantir.

[21] *Qui vos a si vos bliaut désirré. Dessirer* est venu, suivant Ménage, de *dicerare*, par syncope de *dilacerare*, et, suivant la prononciation picarde, qui a prévalu au seizième siècle, on en a fait *déchirer*. Rabelais, qui se piquait de vieux langage, écrit encore *dessiré*, pour gueux, misérable.

« Et o vos Clarembauz qui est proz et senés.
« Il nos jura conduit [22] et bone sauveté.
« Car il nos a plévi et très bien afié,
« Que nos n'i auron mal n'el venir ne à l'aler. »
— « Seignor, » dit Clarembauz, « or tost de l'adober. » —
Et il si firent tuit; maintenant sont armé.
De la vile s'an issent, quant il furent monté.
Et Clarembauz les guie [23] qui le poil ot mellé.
Deci à Vauvenice ne se sont aresté.
An .i. bruil [24] lèz la vile fist les jenz arester.

« Seignor, » dit Clarembauz, « anvers moi antandez,
« Je m'an irai laianz en la bone cité.
« Hugues vindra o moi, et Antoines li bers,

[22] *Il nos jura conduit. Conduire* se disait, jusqu'au temps de Froissart, pour garantir sain et sauf, et *conduit* ou *conduite* pour sauvegarde; de là *sauf-conduit.* On disait aussi *sauf-alant*, attendu que *conduire* se disait *guier* (v. h. v. infrà).

[23] *Et Clarembauz les guie. Guier*, conduire :

Piniax les *guie* à une verte enseigne.
(*Rom. de Rou.*)

[24] *An .i. bruil*, dans une bruyère ou un taillis. (Voy. p. 72.)

« Et mi fil tuit xiiij qui sont prez et sené.
« Vos estes tuit prodome vos qui ci remanez;
« Et je vos pri, por Deu qui maint anternité,
« Sé vos oiez le graille [25] an cel palais soner,
« Adonc sachez de voir je me serai meslez [26]. »
Et cil li respondirent : —« Mar vos esmaierez. »—

Or s'an va Clarembauz li vieuz chanus barbez,
Et Hugues et Antoines qui sont bon chevalier,
Et li xiiij fil Clarembaut lo sené.
An Vauvenice vienent, ou palais sont monté.
Lai trovèrent lo duc an sa chanbre doré,
Et sa jentil moillier qui siet à son costé.

[25] *Sé vos oiez le graille.* Le *graille*, *greille*, *gresle*, et quelquefois *grille*, était une espèce de cornet qui avait un son *grêle*, mais peut-être moins aigre que le *menuel*. Des auteurs ont eu la plaisante idée qu'on avait dû dire d'abord *grille*, parce que cet instrument imitait la voix du grillon. Il est certain, d'après le grand nombre de fois qu'il est cité, qu'il servait aux plus éclatantes fanfares, et l'avertissement donné par Clarembaut prouve qu'il s'entendait d'assez loin.

[26] *Je me serai meslez*, je serai embarrassé dans la mêlée.

Béranger et Hervieu, et Sanse et Herdré.
— « Cil dame Dex de gloire qui an croiz fus pénez,
« Cil saut le duc Raimont tot à sa volanté,
« Et son riche barnaje et tot son paranté ! » —
Et li dux respondi qui mont an fu iriez :
— « Gardez que nul hontage çaianz ne me quérez.
« Par la foi que je doi tot franc home porter,
« Sé vos me dites chose qui ne me vigne à gré,
« Or androit vos ferai toz les menbres coper ! »
— « Sire, » ce dit Huguez, « un petit m'antandez.
« Li queuz est Bérengiers, ne li quez est Herdrés ? »
— « Biaux amis, » dist li dux, « vez les là lez alez. »
— « Sire, » ce dit Huguez, « or les connois assez.
« Or vos pui-ge, biauz sire, lo guiardon me randez [27],
« Quant vos me proïates del destrier séjorné,
« Que je le vos rendi par le chafrein doré,
« En covenant m'éutes que mon droit m'antandrez. »

[27] *Lo guiardon me randez.* Lorsque Caseneuve faisait dériver *guerdon* de *guerre-don*, récompense des gens de guerre, il ne songeait pas à la forme primitive, *guiardon*, que d'autres étymologistes font venir, avec plus de bonheur, de l'allemand *werdung*, estimation, prix. (*Voy.* p. 125.)

—« Par foi, » ce dit li dux, « c'est fine véritez. »
—« Sire, » ce dit Huguez, « sé vos plait antandez.
« Vers le duc Béranger soi-ge prez de mostrer,
« Que il a anvers vos come traistres estez ;
« A tort a vostre fame de la terre geté.
« Sé il s'an vent deffendre, je sui prez de mostrer,
« Je li firai jéir, véiant tot lo barné. » —
Quant l'antandi li dux, si a lo chié crolé [18] :
—« Bérangers, » dist li dux, « or poez escouter,
« Cil anfès vos apelle de traïson mortel.
« Alez prendre vos armes, et si vos adobez. »
—« Sire, » dit Bérengiers, « anvers moi antandez.
« Jà an cort de prodome ne sera esguardé,
« Que je anvers cetui an doie harmes porter.
« Parise vostre fame fist la desloianté.
« Elle mertri Buévon ton frere l'aduré.
« I. chevalier an ot por li gage doné.
« Je le fis recréant, voiant tot le barné.
« Sire, vos le pendites, tant sui-je plus irez.
« Il ere mes cosins, et de mon paranté.
« Par le onte de moi, le viel-je rechater. »
— « Certes, » ce dit Huguez, « traïtres, vos mantez.

[18] *Si a lo chié crolé*, il a branlé la tête. (*Voy.* p. 26.)

« Vos et il envoutastes [29] com traîtres provez. »
— « Certes, » dit Bérangers, « dan glos vos mantez,
« Vos le comparois chier, jà n'en ert trestorné.
« Jà Clarembauz li vienz o les grenons mellés [30],
« Ne vos menera mais à la Nueve-Ferté. » —
Il est passez avant qu'il le cuida cobrer.
Hugues clot le poig destre, après si l'a levé.
Merveilloz cop li done del poign qu'il ot quarré.

[29] *Vos et il envoutastes. Envouter,* ensorceler en faisant un masque de cire semblable à la personne dont on voulait se défaire, et en le piquant à l'endroit correspondant. Cette superstition durait encore au seizième siècle. Henri III fut *envouté.*

[30] *O les grenons mellés.* La barbe des joues s'appelait en bas latin *gernobada*, et *Richard-aux-Guernons* est surnommé *gernobadatus* dans les chroniques (*voy.* du C., v° *grani*) ; c'est ce qui me fait croire que *grenon* ou *guernon* signifie également des moustaches et ce que nous appelons des *favoris.* Ce mot venait de *granus*, qui désignait des cheveux frisés, puis des moustaches, qu'il était interdit aux ecclésiastiques de porter, attendu que, généralement, ils ne devaient conserver ni barbe ni chevelure.

An la boche li brise ij danz maïsellers[31],
La levre li fendi et confroissa le nés,
Par les tremples le prist, à terre l'a gitté.
Antoines de Coloigne reva férir Herdré.
Si qu'il lia le vis tretot ensanglanté.
As piés le duc l'abat, tel cop li a doné,
Le nés et le visage li a desfiguré.
Sor lor piez sont sailli Berengers et Herdrés.
Et Sanses li traïtres et Roarz et Gondrez,
Hervieuz et Aloriz et li autres parantez :
Et Clarembauz li vieuz a le graille soné.
Par tel air le sone, que cil ont esconté
Qui estoient remès de defors la cité.
Il corrurent as armes, ès chevauz sont monté.
An la cité s'an vinent de bataille apresté.
Jà i aura estor mervilleux et mortel.
Hugues se deffant bien et Antoines li bers,
Clarembauz et si fil qui sont bon chevalier.

[31] *ij danz maïsellers. Machelier*, de *maiselle* ou *maixelle*, en latin *maxilla*. On regrette encore une fois de voir nos héros se battre à coups de poing ; mais les héros d'Homère et ceux des chansons de geste ne sont pas des *chevaliers* comme ceux de nos romans modernes.

Li traïtor les ont durement apressé.
Jà i fussent tuit mort, ocis ou afollé.
Quant li dux Raimonz crie à ses homes : — « Férez,
« Mar vos eschaperont Bérangers ne Herdrez! » —
La véissiez borjois trestoz an piez levez,
Espées et maçues [32] dedanz lor mains porter.
Il ont as traïtors i. grant asaut livré.
Il sont passé avant qu'il se cuident cobrer.
Lai véissiex mantiax et chapes [33] désirrer,
Et barbes et grenos et cez chevez tirer.
Hugues fu ou palais et Antoines li berz.
Li traïtor les ont durement effraez.

[32] *Espées et maçues.* La *masse* ou *massue* était une arme garnie ordinairement de plomb, mais différente de la *plombée* :

> Ma grand *machue* et ma plomée
> Est la *vengeance Diu* nommée.
> (*Guigneville.*)

[33] *Mantiax et chapes.* La *chape* ou *cape* était une sorte de vêtement de dessus, commune à toutes les conditions, pour se défendre des injures du temps. Ce mot vient de *caput*, parce que, destiné principalement à couvrir la tête, la partie principale avait fourni le nom du tout.

Il les éussent jà ou morz ou afollez,
Quant Clarembauz li vieuz commança à crier :
— « Que fais-tu, dus Raimonz, as-tu le sanc desvé ?
« Certes vois-là ton fils, cel joine bacheler.
« Ta feme le porta, et tu l'as angandré.
« Laisseras-tu le donc devant tes ieuz tuer ? » —

Quant li dus Raimonz l'ot, tot a le sanc mué.
L'estor fit remanoir et laissier le chapler.
Il vint devant son fil, marci li a crié :
— « Beauz fiz, por Deu merci, lai-moi à toi parler,
« Qui vos a de la guerre si aidé à censer ?
« Biaus fiz, qui est cil anfès que vos sire clamez ? »
— « Sire, » a dit Huguez, « jà orrez vérité. » —
De sa mere li conte conmant ele a ovré,
Et issi com il fu an la forest amblez.
Et com li rois le fit bauptisier et laver,
Et com li vout sa fille et son regne doner.
Li anfant de la terre le voudrent afoler ;
Et isi com sa mere à Coloigne remest,
Qu'elle devint norisce par moult grant povreté,
Et li fil Clarembaut li ont son cors gardé.
— « Sire Dex, » dit li dux, « com deroie desver,
« Quant j'ai ci de ma fame si laidement parlé ! » —
Et la jent Clarembaut sont el palais monté.

Jà i éust estor et fort et aduré,
Quant Clarembaut lor dit : — « Seignor, car vos soffrez,
« Sé Dex plait, hui cest jor seromes acordé. »
Il escria : — « Seignor, cest traïtors prenez ! » —
Qui véist Béranger et prendre et déboter,
Et sachier et férir, et laidement mener.
Autresi déboterent et Sanson et Herdré,
Roart et Alori, et Rogier et Gondré,
Et Herviex et Hoton, et l'autre paranté.
— « Seignor, » a dit Huguez, « faites les destraner [34].
« Non ferois, » dist après, « por Deu, ne vos astez :
« Ainz les vèra ma mère à grant honte livrer. » —
Au veillart Clarembaut les a l'en comandé.
Il jure dame Deu que n'en istron jamais.
Qui lor véist borjois venir et assembler,
Et harjent et hor pur ont Hugon presenté.
Et bons pailes d'estames [35] et destriers séjorné.

[34] *Faites les destraner*, tirer par morceaux, déchirer.

[35] *Et bons pailes d'estames*. L'*estame* était une étoffe tricotée à la main avant que le métier du *bas-d'estamier* fût inventé. Ceci rappelle involontairement la chanson du *grand duc de Guise*, dont les gentilshommes portent de beaux bas d'*estames* et des souliers cirés. On sait que cette chanson a servi de modèle à celle de *Marlborough*.

—« Seignor, » ce dit Huguez, « or me laisiez ester.
« Jusque j'aie à mon pere et ma mere acordé. »—
Et cil li respondirent : — « Moult avez bien parlé. »
—« Beauz fiz, » ce dit li dus, « vers moi anantendez.
« Alez vers vostre mere, n'i soit plus aresté.
« Clarembauz, » dist li dus, « biauz amis, ça venez.
« Ge vos comant ma terre et m'enor à garder.
« Garder li traïtor ne soient eschapé. »
— « Sire, » dit Clarembauz, « volantiers et de gré
« Je garderai mout bien la terre à sauveté. » —
Li dux a fait son host [36] et sa jent aprester.
L'endemain mut li dus, cant il fu ajorné.
Et ses fiz avec lui, et Antoines li bers,
Et tint si compaignon que il ot amené.
Li dis fil Clarembanz les ont moult bien guiez [37].
Il trépassent la terre et les amples régnez.
Ne sai do lor jornées né dire né conter.
Antreci qu'à Coloigne ne se sont aresté.

[36] *Son host. Host* ou *ost*, armée, camp, expédition militaire, suite. De là *ostoier*, pour faire la guerre. On appelait aussi *ost* le service militaire.

[37] *Moult bien guiez. Gui, guion*, guide, conducteur; *guidage, guionage*, conduite; *guier*, conduire. (*Voy.* p. 192.)

Hugues dit à son pere : — « Biauz sire, atandez
« Or venez bellament vos et vostre barnez [38]
« Je m'en n'irai devant à ma mere parler.
« Je croi que volantiers vos voudra acoler. »
—« Biauz fiz, » ce dit li pères, « par Deu, or an pansez. » —
Hugues a pris Antoine, auec lui l'a mené.
Il vindrent à Coloigne, ou palais sont monté.
La dame vit Antoine, adonc ot joie assez.
Premiers baisa son fil qu'en ses flancs ot porté.
Et après baisa l'autre que ot nori soé.
—« Dame, » ce dit Huguez, « un petit m'entendez.
« Ci vient li dus mes peres, o son riche barné.
« Or vos pri-je por Deu, bel semblant li motrez.
« Car je ai vostre cors anvers lui acordé.
« Li traïtor sont pris et bien anprisoné.
« Si les a Clarembauz en la chartre geté.
« Il n'an istront jamais tant que vos le vèrez. »
—« Biauz fiz, » ce dit la mere, « buer fusiez onques nez ! »
La duchesce s'an va jantement couraer.
Antoines li vaillanz qui tant ot de bonté
Par la main l'amena jusc'au pilon degré.

[38] *Vos et vostre barnez. Barnez*, comme *barnage*, est un mot collectif qui signifie baronage, cour, suite.

Il n'ot plus belle dame an la crestienté.
Li dus Raimonz desçant dou destrier séjorné.
Lai ou il voit sa feme, celle part est allez.
Ainz éust bien uns hom demie leue alé [39],
Que li uns ne li autre péust .i. moz soner.
— « Dame, » ce dit li dus, « comant vos demanez [40]?
« Certes j'ai anvers vos mauveisement erré.
« Par toz les sains dou mont que le me pardonez. »
— « Sire, » ce dit la dame, « volantiers et de grez. » —
A iceste parole sont ou palais monté.
Tierris ala ancontre li Cuens de la cité.
Lai où il voit le duc, si l'a bien salué.
— « Sire, » ce dit Raimonz, « jà n'orrez vérité.
« Je suis Dux de Provance [41], si ai grant richeté.

[39] *Ainz éust bien uns hom demie leue alé*, on aurait bien marché pendant une demi-lieue sans que personne, etc.

[40] *Comant vos demanez?* Il y a une certaine naïveté dans cette question : le duc n'a point vu sa femme depuis seize ans qu'il l'a bannie, et il lui demande comment elle se porte. Ceci marque son embarras pour entamer la conversation ; mais bientôt son repentir prend le dessus, et le bon duc s'humilie tout-à-fait.

[41] *Je suis Dux de Provance.* Les titres de duc de

« Ceste dame est ma feme que vos ici véez.
« Antoines vostre fil an nori a esté. »
« Et cant elle fit onques de si grant povreté,
—« Dame, » ce dit li Cuens, moult m'avez mal mené.
« Certes sé j'eusse sçu la fine vérité,

Provence, de comte de Toulouse, de duc de Saint-Gilles furent portés par différens princes du nom de Raymond. Cependant Raymond Ier, qui fut établi comte et marquis de Toulouse, en 855, n'était pas *Lombard*. (*V*. p. 156.)

Raymond II, qui régnait en 907, est le seul dont la femme soit inconnue, mais il n'était pas comte de Venaissin. Ce comté fut apporté dans la maison de Toulouse par Emma, femme de Guillaume III, qui en devint l'héritière par le décès de Rothold, sans postérité masculine.

Enfin Raymond V fut le premier de cette famille qui eut le surnom de *Saint-Gilles*, peut-être à cause de la dévotion qu'il avait à ce saint, la ville de Saint-Gilles n'étant pas alors un fief de qualité. Il fut également le premier marquis de Provence, à cause des grands fiefs qu'il possédait, par succession de son aïeule la comtesse Emma.

Il est naturel de penser que les romanciers ont commis un anachronisme en attribuant à la fois à Raymond II les titres de Raymond V et de ses successeurs, et en mettant

« Que fusez fame au duc, ne de son paranté,
« Je no soffrise mie par l'or d'une cité. »
— « Sire, » ce dit Raimonz, « Dex an soit aorez,
« Quant elle auec vos fil onc tamplus demoré! » —
Adonc fait l'arcevesque de Coloigne mander.
A grant bénéison les ont fait asanbler.
Moult demainont grant joie al palais principer.
I. mangier moult très riche fist Tierris conréer.
Il demandèrent l'aive s'asistrent au soper.
La nuit jurent ansanble deci que l'anjorner [47].
Quant li dus fu levez, s'asistrent au diner,
Puis est venus au conte, por congié demander :
— « Sire, je veil ma fame, sé vos plait, amener,
« Et mon fil et le voutre, s'il ne vos doit peser.
« Car tant s'aiment andui, ne puent désévrer.
« J'an donrai vostre fil grant part de mon règné. »

sous son nom et sous celui de sa femme, que l'histoire officielle ne désigne pas, des aventures contemporaines de la dynastie carlovingienne.

Resterait l'origine lombarde ou italienne de ce prince, qui ne me paraît applicable à aucun des Raymond.

[47] *Deci que l'anjorner. L'anjorner*, la journée du lendemain.

— « Sire, » ce dit Tierris, « bien fait à gréanter.
« A Deu commant mon fil dès que o vos vet aler. »
—«Sire,» ce dit Antoines, « ne m'en puis consirer [43].
« Madame m'a nori doucement et soé. » —

Li dus a fait sa fame sus .i. cheval monter.
Li borjois de la vile, pucelles et bacheler [44],
Por amor de la dame comencent à plorer.
Il issent de la vile sans plus de demorer.
Tierris li pere Antoine les convoia assez.

[43] *Ne m'en puis consirer. Consirer,* ou *consirier,* semble avoir le sens de *penser, rêver, soucier,* de *considerare;* mais ici il signifie *séparer.* Il est naturel que le jeune Antoine ne veuille pas quitter son frère de lait. *Consirer* a pourtant la forme contraire de *dessirer.*

[44] *Pucelles et bacheler.* Du temps de Fauchet, on appelait encore en Picardie les jeunes gens et les jeunes filles *bacheliers* et *bachelettes. Bachelier* n'était donc pas toujours un titre, c'était un mot générique pour jeune homme. Quoique latinisé par les théologiens sous la forme de *baccalaureus,* qu'on a prétendu faussement venir de *bacca lauri,* ce mot n'avait rien de relatif aux lauréats d'université, souteneurs de thèses. (*Voy.* p. 88.)

Quant vint au despartir, por son fil s'est pâmez.
A Coloigne s'an vint ; li dus s'en est alez.
Si anmoine sa feme qui tant a désirré [45].
E Dex icil Antoine fu de si grant bonté,
Et plains de cortoisie, et si amesuré :
Car dou Saint Espérit l'a Jhésu espiré [46].
Par lui fait Dex miracles ; Dex li a bien mostré.

Li dus Raimonz chivauche et ses riche barnez,
Deci an Vauvenice ne s'est mie arestez.
A tant vint Clarembaut .i. mésage conter :
— « Sire, jà vient vos dame que vos tant désirez. »
Cant l'antant Clarembauz maintenant est montez.
Les clercs et les prévoires [47] a fez trestoz mander.

[45] *Qui tant a désirré.* Ici c'est *désirer* que le copiste confond avec *déchirer.*

[46] *L'a Jhésu espiré*, Jésus l'a inspiré.

[47] *Les prévoires*, les prêtres. On a dit depuis *prouvaires.* Ce nom est resté à une rue de Paris, qui, probablement, était habitée en partie par les prêtres de Saint-Eustache. Il semble que cette expression, venant suivant quelques-uns de *providere*, ait dû désigner les ministres de la Providence divine ; cependant ce mot a

A grant procession sont audevant alé,
Et ont fait toz les sainz de la ville soner [48].
Clarembauz vait devan, li chanus, li barbez.
Quant il vit la duchesce, de joie s'est paumez.
Il li baisa les mains, par moult grant amisté.
—« Clarembauz, » dit la dame, « prodome t'ai trové.
« Vos i aurez grant prou, si je vi por aé. » —
Ou palais descendirent ou plus maistre degré.
Moult demainent grant joie contreval la cité.
Ou palais s'an montèrent li chevalier mambré.
Li dus et Clarembauz et Antoines li fiers,

une origine bien moins relevée; il vient tout bonnement de *præbendarius*, prêtre qui avait une prébende. Le mot *prébendier* avait alors une autre signification; c'était la mesure de la *prébende* en nature : un *prébendier* de froment, etc.

[48] *Et ont fait toz les sainz de la ville soner.* Il est bien démontré que *sainz*, pour *cloche*, vient de *signum*. La vie de saint Rembert, archevêque de Brême, citée par du Cange, v° *clocca*, a dû lever tout doute à cet égard :

« *Signumque ecclesiæ unum, quod nos cloccam* « *vocamus.* »

Et Hugues et li autre i moinent gran tenpier [49].
— « Clarembauz, » dit la dame, « vit ancor Bérangiers? » —
— « Oï, par ma foi, dame, et Herdrez ses niez. »
— « Et car le me mostrez, nobile chevalier. »
— « Dame, » dit Clarembauz, « par mon chief, volantiers. »
Les traïtors amoine orz de la chartre à pié
Il furent teint et paile malement justisé [50]
Quant les voit la duchesce, si les a arainiés :
— « Malement me batites, par ma foi, Bérangier.
« A grant tort me féites de la terre chacier.
« S'or ne dites verté, par les ieuz de mon chief,
« Hui cest jor vos ferai ardoir ou escorcher. »
— « Dame, » dit Bérangiers, « ça murtri-je Garnier.
« Il estoit vostre pere, moult fis que renoiez.
« Lo fruit vos anvoiai que je fis antoucher [51].
« Et Bueves an manja, don mal fu enginiez.
« Car maintenant lor furent li oil dou chié sachié.

[49] *I moinent gran tenpier. Tenpier*, tempête, vacarme. La joie des jeunes gens est bruyante quelquefois comme le tonnerre.

[50] *Il furent teint et paile*, etc., leur figure et leurs vêtemens étaient en désordre.

[51] *Antoucher*, empoisonner ; d'*intoxicare*, b. lat. ; *toxicator*, empoisonneur.

« Anarber vos audai et vos cors vergoinier.
« Mongré fusiez alée, [52] mal me suis porchacié.
« Le conte de Tolose [53] et lo conte Gautier,
« Certes je l'anherbai, je ne lo puis noier.
« J'ai mort plus de c. homes à tort et à péchié. »
—« Par foi, » ce dit la dame, « s'an auras ton loïer. »
—« Dame, » ce dit Antoines, « ardez cest pautroniers. »
—« Voire, » ce dit Huguez, « ne soit plus atargié [54]. »
—« Seignor, » ce dit la dame, « j'en aurez le loïer.
« Seignor, » ce dit la dame, « ançois seront jugié. » —

QUANT Bérangers ot dite tote sa volanté,
Et il ot à la dame son afaire conté,
« Clarembauz, » dit la dame, « cest gloton me p
« An la chartre parfonde soient tantost jeté. »
—« Dame, » dit Clarembauz, « volantiers et de gré.
« Mais il le sachent bien, de fine vérité,
« Que jamais n'an istront an trestot lor aé. » —

[52] *Mongré fusiez alée. Mongré*, malgré, quoique vous fussiez partie, j'ai mal réussi.

[53] *Le conte de Tolose.* (Voy. p. 203.) *Gautier* pour *Garnier*.

[54] *Ne soit plus atargié. Targer*, pour *tarder*, se dit encore en Normandie. La métagramme de *d* en *g* se faisait ici par euphonie.

Les traïtors a-l'en en la chartre geté.
Li clerc et li prévoire, évesque et abé,
Ont le duel à la dame en joie retorné.
Moult fu grant li mangiers, quant il fu apresté.
Antre Uget et Antoine servirent au diner,
Ançois que il lor aient lo premier mès doné.
Atant ez ij mésaches [55] ou palais sont monté.
Il furent povrement vestu et conréé.
Lor drap furent déroit, lor cheval déferré.
Il saluent le duc à l'ordoine sené :
—« Cil dame dex de gloire, qui an croiz fu pénez,
« Cil vos saut, jentis hon, et tot voutre barné.
« Et dame Dex saut vos, li rois de majesté ! »
—« Seignor, dont estes vos, dites que vos quérez? » —
Et cil li respondirent : — « Biau sire, jà l'orrez.
« Nos avon moult cerchié et chatiax et citez.
« Mais nos ne trovons mie, dont nos somes iré [56]. » —

[55] *Atant ez ij mésaches*, voici deux messagers, porteurs de messages, comme on dit un *tambour* et un *trompette*, pour ceux qui jouent de ces instrumens.

[56] *Don nos somes iré. Iré*, fâché, mécontent, et non pas en colère, quoique d'*iratus*. Je crois qu'il y a cette différence entre *irié* et *iré*; d'où il résulte qu'ici on devrait lire *irié* plutôt qu'*iré*, dans le sens de *chagrin*.

Et dit li dus Raimonz : — « Dites que vos quérez ? »
— « Par ma foi .i. anfant, mar fust-il onques nez,
« Que tant nos aura-il travaillié et péné !
« Filleus est le roi Hugue qui tant a de bonté.
« Il est rois de Hongrie, moult a de richeté.
« L'anfant qu'il a nosmés bien a ij anz pasés,
« Li rois li veut sa fille véraiement doner.
« La moitié de sa terre li veut quite clamer.
« Dou roi s'est despartiz qu'il n'i veut plus ester.
« Mais or l'avons tant quis ne le poons trover.
« Ne nos ne trovon home qui an sache verté.
« Por amor Deu de gloire, donés-nos à dîner. » —
Et dit li dus Raimonz : « — Volantiers et de gré. » —
Quant l'antandi Huguez, s'a Antoine apellé.
A conseil l'en apelle : — « Biau frère, ça venez.
« Vèz-vos ces mésagers qui ici ont parlé.
« Il son au roi Hugon, mon parain l'alosé.
« Certes il me fait querre, bien le sai de verté. » —
Hugues prend les mésages, si les a amenez.
An une chambre à voute les a bien ostelez.
S'es a de bones robes vestuz et conréez,
Il a fait les chevauz tot de novel ferrer,
De coi il porront bien an lor pais aler.
L'andemain par matin ont congié demandé.

Au matin par soz l'aube s'an vont li messager ;
Li mésage s'antornent, n'i ont plus demoré.
Autreci qu'à lor terre ne finent d'esploitier.
Le roi Hugon trovèrent à son demoine fié[57] :
— « Seignor, bien vos vignez, dites-moi vérité,
« Jà ne vos vi-ge mais, bien a ij anz passez.
« En non Deu, biau doz sire, nos avon moult alé ;
« Cerchiez avon les terres et de lonc et de lé.
« Ainz de voutre fillueu n'oïmes nos parler.
« An Vauvenice fumes une bone cité.
« Lai estoit uns frans hom à sa fame acordé.
« .I. aufant i trovames cortois et alosé.
« Quant nos orent oï nos mésages conter,
« Bien herbergier[58] nos firent et moult bien ostaler.

[57] *A son demoine fié.* On disait alors *demaine* ou *demeine* pour *domaine ;* ainsi, *demoine fié,* c'est le fief domanial, le *domaine* propre du prince. La langue anglaise a conservé *demaine*, dans ce sens.

[58] *Herbergier,* dont nous avons fait, par euphonie, *heberger,* venait de *heribergum,* mot d'origine teutonique, et signifiait donner l'hospitalité ou la recevoir, demeurer dans un lieu, comme nous disons *loger,* activement et passivement. Un *herbergage* était la même chose qu'un *manoir,* et non pas une *auberge.*

« Il firent nos chevax toz de novel ferrer,
« Et à chascun de nos iiij livres doner. » —
Quant l'antandi li rois si prist à sospirer :
— « C'est Hugues mes filleux don ge vos oi parler.
« Par la foi que je doi à tot home porter.
« Ge li donrai ma terre et tote m'érité.
« Et après mon décet ait trestot lo regné.
« Il n'en i a nul home qui de mère soit ncz,
« S'il le me deffendoit, n'el féisse affoler. » —
Gontagle de Losane s'an est an piez levez,
Ou que il voit roi Hugon, si l'an a apellé :
— « En non Deu, » dit li traistres, « un petit m'antandez,
« Tel chose volez querre que jà ne troverez.
« Il a an cest pays iiij anfanz afolez.
« Li miens i fu ocis, si que bien le savez. »
— « Daez ait cui an chaut ! » dit Hugues li senez,
« Il lo voudrent murtrir, c'est fine vérité;
« Par saint Denis de France, et par saint Hénorez,
« Vos an perdrez la teste, se vos plus an parlez ! »
— « Sire, » ce dit li traistres, « je laiserai ester. » —

Li rois Hugues a fait toz ces barons mander.
Plus furent de vij. xx, cant furent assanblé.
Tot droit à Vauvenice s'an veut li rois aler.
Li mésager s'antornent qui lai orent esté.

Tant ont par lor jornées et venu et alé,
A Vauvenice furent, une bone cité.
Et li rois a fait tandre et paveillons et trez.
Et quant li dux le voit, moult an fu effraez.
Hugues reconnut bien et paveillons et trez [59].
S'an appella le duc, dit li a et conté :
— « Sire, c'es mes parains rois Hugues l'alosez.
« Certes il me vint querre, je le sai de verté.
« Or vos pris-je por Deu, sor .i. destrier montez.
« De ci à mon parain roi Hugon an alez ;
« Et saluez li roi, voutre ostel li offrez,
« Et lo pain et lo vin, et lo blé autretel.
« Il vos demandera, sé vos nul fil avez ;
« Et vos dirois oïl ; jamar an dotarez.
« Si li motrez Antoine mon frere l'alosé.
« Il n'el conoistra mie, c'est fine véritez.
« Il s'en n'ira arrières ainz demain la vespré. » —
A iceste parole est ou cheval montez.
La duchesce et Antoines et des autres assez,

[59] *Hugues reconnut bien et paveillons et trez.* Ceci montre que les tentes étaient pavoisées de couleurs assez apparentes pour que de loin on pût distinguer à quelle nation elles appartenaient.

Et li vieux Clarembauz et li autres barnez,
Onques ne treffinèrent, tant qu'il vindrent as trez.
Troverent le roi Hugue qui se fu désarmez.
Atant ez vos venir le duc tot abrivé :
— « Dex saut le roi Hugon et tot son paranté ! » —
Et respondi li rois : « — Dex vos croise bonté [60] !
« Est donc cist païs vostre et tote l'érité? »
— « Oï, par mon chief, Sire, nus ni puet rien clamer.
« Voutre ost erbergerai, sé vos le commandez,
« Et lo pain et lo vin, et lo fain et lo blé. »
— « Vostre merci, biau sire, » dit Hugues li manbré;
« Mais dites-moi, biauz sire, si vos nul fil avez.
— « Oï, par mon chié, Sire, .i. moult bel bacheler. » —
Et respondi li rois : — « Faites lo me motrer. »
— « Volantiers, beauz doz Sire, puisque vos le volez » —
Et Antoines i vint poignant toz abrivez.
Li rois Hugues le voit, si l'a bien esgardé.
Ben set s'il n'estoit mie, s'en est moult aïrez.
Li dus a pris congié, arriers s'an est tornez.
Li rois Hugues remest, la nuit s'est reposez.
Il a fait son hernois et chargier et troser.

[60] *Dex vos croise bonté!* que Dieu accroisse ses bontés pour vous, ou vous fasse *croître* en bonheur !

Hugues de Vauvenice est ou chival montez.
Et li dus et Antoines issent de la cité.
Clarambauz et si fil sont retorné arier.
Virent le roi Hugon qu'encor n'ère montez.
Hugues desçant à pié dou destrier sejorné.
Lai où voit son parain an pié li est alez :
— « Par foi, Sire parain, bien voi que vos m'amez.
« Or sai-ge bien par voir que point ne me aez. » —
Quant il se redréça, si l'a moult accollé.
Plus de .c. foiz li baise et la boche et lo nés.
— « Filleus, coumant vos est, gardez non me celez.
— « Bien la voutre merci, quant vos an demandez.
« Icist dux est mes pères que vos ici véez. »
— « A dex, » ce dit rois Hugues, tu soies aorez,
« Quant j'ai trové celui que j'ai tant demandé ! » —
Li dus Raimons li conte tote la vérité,
Por quoi il fist sa feme de la terre jeter.
Et la dame li conte come Hugues fu nez,
Comant li fu d'avant an la forest anblé.
Quant l'antandi li rois, si a un sopir jeté :
— « Dame, qui vos fi ci, gardez n'el me celez ! »
— « A la moie foi, Sire, Bérengers et Hardrez. » —
Li rois Hugues les voit, si les a apellez.
— « Bérengers, » dist li rois, « mout avez mal ovré.

« De voutre traïson ai moult oï parler.
« Mainz homes avez morz, oniz et vergondez.
« J'en ai un dans ma terre de vostre paranté,
« Gontacle de Losane, .i. traïtor prové,
« Ainz bien ne fera mais, s'à mal puet aséner [61],
« A jugemant la dame que vos ici véez.
« Or androit vos ferai hardoir ou embraser. » —
Quant l'antandi Gontagles, moult en fu effraez,
Et dit au roi Hugon : — « Merci, por amor Dé.
« Je ne le consentrois por les manbres coper.
« Devant moi fust mes niés mertriz et afolez. »
— « Gontagle, » dit li rois, « dit en avez asez.
« Par vos ne remanra qu'il ne soit afolez.
« Ansin lo estes vos Hugon auler ambler [62],
« De trestot mon avoir non out il que iij dez,
« Jamais ne mangerai tant come vis serez ! » —
Il escrie à ses homes : — « Or tôt si lo prenez. » —
Et il si firent tuit quant il ot comandé.

[61] *S'à mal puet aséner*, d'*assignare*, il ne fera jamais de bien s'il peut réussir au mal, témoin la dame que vous voyez ici.

[62] *Ansin lo estes vos Hugon auler ambler*, de même que vous fîtes aller Hugon pour voler.

Bérangier et Gontagle, et lo félon Hardré,
Les mains derer lo dos lor fait estroit noer.
Il a fait .i. grant feu d'espines alumer.
Li traïtor i furent maintenant traïné.
Toz iij au feu les ont et flatiz et getez [63].
Li feus fu granz et chauz, tantost fu ambrasé.
Les harmes d'euz s'an vont an anfer osteler [64].
L'andemain par matin, quant solauz fu levez,
Se leva li rois Hugues quant solauz fu levez.
Son filluel apella, et si l'a fait mander.
Il lo baise et acole, quant moult lo puet amer.
— « Filleuz, » dist li rois Hugues, faites moi escoter.
« Je vos norri petit, si vos fis alever.
« Moult avez gentil mère, bien lo puis afaïer [65].
« Si est Raimonz proudom et moult fait à loer;
« Mès hon ne se puet mie de trahison garder.

[63] *Et flatiz et getez. Flatir*, du b. lat. *flectere*, lancer, plonger.

[64] *Les harmes d'euz s'an vont an anfer osteler;*

Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers,

dit un grand poète moderne qui croyait n'imiter que Virgile.

[65] *Bien lo puis afaïer*, je puis en donner ma foi, le certifier.

« Je met jus ma quorone [66], si la vos vueil doner ;
« Et si prenez ma fille à moillier et à per. » —

Filleuz, » ce dit li rois, » ma fille recevez :
« Je vos doign la quorone don serez quoronez. »
—« Sire, » ce dit Huguez, vos cé merciz et grez. » —
Dont amoine sor Plante [67], qui tant ot de biauté.
Moult fu granz li barnajes, c'est fine véritez.
Assez i ot évesques, chanoines et abez,
Et arcevesques vindrent, c'est fine véritez.

[66] *Je met jus ma quorone*, je mets *bas*, je dépose ma couronne.

[67] *Dont amoine sor Plante*. Il paraît bien que quelques vers manquent à ce passage, qui est fort court et fait désirer d'autres développemens. *Plante* me paraît être le nom de la fille du roi Hugon. Il y a deux autres femmes qui ne sont pas nommées dans le roman, celle de Clarembault et la fille de Bérenger.

XIX.

MOLT par ot dedanz Hais [1] lo jor grant asamblée,
De clers, de chivaliers et de gent henorée;
Et la fille au roi Hugue fu illuec amenée,
De moult riche bliaut [2] fu la dame parée.
I cercle ot an son chié d'une ovre trégitée [3],
Et fu de riches pierres tot amy l'or orlée,
Et desor fu la tresce qui sembloit sor orée.

[1] *Dedanz Hais*, la ville d'Aix. C'est la première fois qu'il est parlé dans ce poème de la capitale de la Provence.

[2] *De moult riche bliaut.* Le *bliaut* était une sorte de robe commune aux deux sexes. Ce vêtement de dessus avait la forme des blouses que nous voyons aux gens de la campagne; il était brodé comme celles-ci au col et aux poignets. Les hommes le portaient par-dessus l'armure, ou par-dessus le pourpoint lorsqu'ils étaient désarmés. Aux femmes il laissait voir le bas des jupes.

[3] I. cercle ot an son chié d'une ovre *trégitée*,
Et fu de riches pierres tot amy l'or orlée.

Trégitée, *tresgetée*, ciselée, ou plutôt percée à jour; de *transjicere* ou *transjactare*, passer au travers,

Si ot plus blanc le front que n'est nois sor jalée [4];
Et la color ot fresche et moult bien colorée [5].
A moult très grant merveille fu la dame esgardée.
Et li rois l'a saisi, son filluel l'a donée.
Et Huguez la reçut qui moult l'a désirée.

XX.

HUGUES prist la pucèle qui tant ot de biauté.
De la corone d'or fu moult bien coronez,
Et fu en la chapelle de aut home portez.
Cel jor i fu Huguet et ofertz et donez
Destriers et palefroiz, or et argent assez,

découper. Dans Gautier de Coinsy et dans la Bible Guiot, *tresgiter* et *tresgetter* se prennent pour exercer la magie. Ce ne peut être ici le vrai sens.

Ce cercle d'or des barons, base des couronnes modernes, était porté par les dames. On l'ornait de pierres précieuses de diverses couleurs. On peut en voir la forme sur les miniatures du treizième siècle.

[4] *Plus blanc que n'est nois sor jalée*, que la neige qui tombe sur la terre gelée, parce qu'elle ne fond pas. *Nois, nix, jalée, glacies.*

[5] *La color bien colorée.* Le *teint* bien coloré renferme un pléonasme moins frappant mais aussi réel.

Et maint autre richesce que je ne sai nomer.
Hugues fu icel jor richement conréez,
Et sor Plante ot quorone de fin or émeré.
Li mengiers fu moult granz, jà plus grant ne vérez.
Les noces furent faites à joie et à santé.
Antoines de Coloigne a congié demandé.
Mais Hugues li cortois ne li a pas doné.
Ançois a avec lui iiij jorz séjorné.
Al quinte s'en ala, n'i a plus demoré.
Destriers et palefroiz et autre richeté,
An a porté Antoines, tot à sa volunté.
Huguez et li rois Hugues sont an Ongrie alé.
Hugues fu rois d'Ongrie et toz sire clamez.
Et s'ot à son demaine puis xiiij citez [1],

[1] *Et s'ot à son demaine puis xiiij citez,*
Et fit xiiij rois, etc.

Je dois rectifier ici, pendant qu'il en est temps encore, ce que j'ai dit (page 78), au mot *cité*, pris à tort dans le sens restreint de *citadelle :* une *cité* était une ville murée qui n'avait pas encore conquis le droit de *commune*, et non pas, comme je l'ai entendu d'abord, une simple forteresse.

Ces quatorze cités et ces quatorze rois devaient être autant de fiefs et autant de barons, vassaux du puissant

Et fit xiiij rois an sa cort asambler,
Et tint puis Vauvenice et tote l'érité.

comte de Toulouse, marquis ou duc de Provence, etc. Il possédait en effet les comtés particuliers de Narbonne, Béziers, Agde, Nîmes, Uzès, Viviers, Venasque, etc., au nombre de quatorze; mais toutes ces possessions n'appartinrent, par le laps de temps, qu'aux princes qui régnaient sur le midi de la France, au treizième siècle, et qui en furent alors dépouillés. Rien n'explique pourquoi l'auteur donne aux quatorze vassaux le titre de rois, qui, au moyen âge, excepté dans la péninsule ibérique, était aussi rare que de nos jours.

CI FAULT LI ROMANZ DE PARISE LA DUCHECZ[1].

[1] Un lecteur du quinzième siècle a ajouté cette rime:
Où il eut si grant gentilhesce.

ERRATA ET ADDENDA.

Page 4, vers 3, et page 6, vers 2. *Felon*, lisez *félon*.

Page 6, vers 3, et page 7, vers 1. *Berengiers*, lisez *Bérengiers*.

Page 8, vers 3, page 41, vers 9, et page 66, vers 17. *Berangers*, lisez *Bérangers*.

Page 9. *Ecriemé*, lisez *écriemé*. Voy. ci-après *encrimé*, *écriemé* ou *encrimé*, qui ne craint rien; de *cremer*, craindre. Peut-être ce verbe venait-il de *tremere*.

Page 9, vers 7. *Berangiers*, lisez *Bérangiers*.

Page 9. *Chauces de palie* (note), lisez *paile*.

Page 14. *Se je ai corpes*, lisez *sé je ai*. J'ai cru devoir accentuer ainsi pour distinguer la conjonction *sé*, au lieu de *si*, du pronom *se*.

Page 15 (note). *Estortre* ou *estordre*. Je crois plutôt que c'est un dérivé d'*extollere*, et non d'*extraoriri*.

Page 16. *Pecheor*, lisez *péchéor*.

Page 18. *Quant il se redreça*, lisez *redréça*.

Page 50, vers 4. *La dame li bailla la jame et lo soler*. J'avais d'abord lu *li baissa*, lui baisa, et j'expliquais

ceci par une espèce de protestation de *Parise*, qui semblait s'abandonner à la générosité de son défenseur. Il me semblait que c'était une manière assez vraisemblable d'expliquer ce vers.

On pourra opposer à ma correction qu'il y a en effet deux *ss* dans le texte manuscrit, et que j'aurais dû les respecter.

Page 62, vers 12.

An sa pure chemise est à suens cors remès.

Je crois qu'on pourrait lire : *ses cors as vens remest*, ce qui signifierait que son corps est resté exposé au vent.

Page 65, vers 4. *Li cuvèz.*

Cuvèz, pour *cuverz* ou *cuvers*. Ce mot, qui se trouvait plus fréquemment sous la forme de *cuivert* ou *culvert*, puis *colbert*, est le même que celui de *couard*, angl., *coward*, ital., *codardo*, qui en sont dérivés. Il signifiait primitivement *affranchi*, *collibertus*, basse lat., *culverta*, d'où *culvertagium*, etc. Il devint de plus en plus un terme de mépris, comme *vilain*, qui signifiait *cultivateur*, *villanus*, est devenu adjectivement synonyme de *laid*, etc. Il n'appartint qu'à un grand homme de relever le nom de Colbert.

Page 67, vers premier. *Li pueples despériz*, etc., lisez :

Li pueples d'espéris la duchesse remest;

et à la note 35, au lieu de *le peuple désespéré*, il faut

entendre : *le peuple ranime la duchesse, remet ses esprits;* c'est du moins le sens auquel je me suis arrêté.

Page 75. *Il an tardi ses euz.* Il faut lire, je crois : *il an tandi*, il tendit, il leva les yeux; autrement cela n'est pas compréhensible.

Page 78 (note 5).

On trouvera dans le dernier couplet l'explication de ces quatorze cités, que j'avais cru être des forteresses conquises par Hugon. Il s'agit tout bonnement de sa succession aux domaines de la maison de Toulouse, tels qu'ils étaient au douzième siècle, époque de la rédaction de notre poème.

Page 93, vers 4. *Greges*, lisez *grèges*.

Page 94, vers 5. *Ariere*, lisez *arière*.

Page 96, vers 10. *Proesion*, lisez *proèsion*, *procession*.

Page 158, vers 14. *Sor un roan ferrant*, lisez *Sor un roncin*, etc. A la note lisez ce qui suit :

Un *destrier ferrant* était un cheval d'une certaine couleur, peut-être de rouille ou *fer* rouillé. La chronique d'*Albéric* dit qu'il arriva, comme par miracle, que les chevaux qui traînaient Fernand de Flandre à la tour du Louvre étaient de couleur *ferrandine*. Guill. Guiart dit la même chose :

Ferrant portent dui *auferrant*
Qui tous deux sont de poil *ferrant*.

Il y avait aussi des *roncins ferrans*. Aussi j'ai mal lu *roan* au lieu de *rocin ferrant*. Enfin un homme pouvait avoir les cheveux *ferrans*, c'est-à-dire roux :

Et cuens Guibers, qui le poil a *ferrant*.
(*Rom. d'Aubery.*)

Du C. pense que cette couleur pouvait être le pommelé. Mais voit-on, sauf le respect dû à sa mémoire, un homme avoir la chevelure pommelée ?

Quand ce mot est employé substantivement, je pense qu'il est synonyme d'*auferrant*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MOTS EXPLIQUÉS DANS LES NOTES.

(Le chiffre romain indique le couplet, les suivans la note et la page.)

A

A bandon, XVII, 3, 177.
Abatéis, XII, 2, 151.
A bofoi, X, 1, 129.
A boneure, I, 27, 13.
Abrivé, XIII, 19, 164.
A clerçon, I, 14, 8.
Accoillir, XI, 5, 133.
Afaïer, XVIII, 64, 219.
Acoler, V, 10, 52.
Adésé, V, 17, 58.
A Deu maliéçon, I, 12, 7.
Aé, VII, 14, 82; IX, 12, 103.
Afier, III, 34, 35; VIII, 44, 94.
Agrevez, V, 43, 70.
Aignez, V, 39, 68.
Aire, XVIII, 4, 180.
Alez, III, 22, 30.
Au apeller, III, 41, 37.
Ancharné, IX, 13, 103.
Anerver, III, 13, 25.
Ancui, XVIII, 3, 179.
Andeus, IX, 18, 106.
Anginné, IX, 52, 127.
Anjorner, XVIII, 42, 205.
Annoi, X, 5, 131.
Antoucher, XVIII, 51, 209.
Araié, XVI, 1, 174.
Ariers, XIII, 1, 152.
Arme, IV, 2, 44; VIII, 2, 98.
Arz, XV, 3, 172.
Ascemez, VII, 33, 90.
Aséner, XVIII, 61, 218.
S'asévrer, II, 2, 15.
Aste, V, 16, 56; XI, 32, 148.
Asté, IX, 20, 160.
Astier, XV, 7, 172.
Atargier, XVIII, 54, 210.
Aucube, XIII, 10, 157.

L'autrer, VII, 22, 85.
Avanie, II, 3, 15.
Aversier, XIII, 4, 154.
Avoez, Avoé, V, 40, 69; IX, 38, 117.
Avotez, IX, 10, 102.

B

Bacheler, VII, 28, 88; XVIII, 44, 206.
Baisier, XI, 2, 132.
Bandon, VIII, 3, 98.
Barge, V, 51, 73.
Barnage, XI, 17, 139; XVIII, 37, 202.
Barnez, XVIII, 37, 202.
Bastart, IX, 14, 103.
Bauçain, Baucent, V, 5, 49.
Baudré, IX, 6, 101.
Baulèvre, XIII, 12, 158.
Bauz, IX, 51, 127.
Behourder, béorder, VII, 26, 87.
Biers, IX, 47, 123.
Bliaut, XIX, 2, 221.
Bocle, boucle, XI, 31, 148.
Boidie ou boisdie, IX, 22, 107.
Boter, III, 12, 25.
Branc viannois, X, 4, 130.
Bruel, bruil, V, 46, 72; XVIII, 24, 192.
Buer, I, 22, 10.

C

Çanglers, XVIII, 6, 181.
Celier, IX, 13, 103.
Cenbel, XI, 20, 142.
Cengle, V, 19, 58.
Cendex, VII, 76.
Chaannon, I, 24, 11.
Chambarlens, III, 23, 31; IX, 40, 118.
Chamberiere, I, 25, 11.
Champigne, V, 46, 72.
Chape, XVIII, 33, 198.
Chapléis, XII, 1, 150.
Chasé, XI, 4, 133.
Chauce de paile, I, 18, 9.
Chauce de fer, V, 2, 46.
Cité, V, 8, 51; VII, 5, 78; XX, 5, 223 et 226.
Claré, IX, 37, 117.
Clavaïn, XVIII, 12, 184.
Clerc, IX, 56, 129.
Cobrer, V, 28, 62.
Colée, XVI, 3, 175.
Combre, XIII, 23, 166.
Conduit, XVIII, 22, 192.

Confanon, Confenon, XIII, 15, 161, 20, 164.
Conréer, Conréir, V, 1, 46.
Conréez, VII, 34, 90.
Consirer, XVIII, 43, 206.
Cor Deu mal dont, I, 10, 6.
Corpe, I, 32, 14.
Cosins, V, 30, 63.
Convence, XI, 14, 137.
Covine, VII, 8, 79.
Covrer, XVII, 16, 189.
Cravanter, IX, 21, 106.
Créanter, VII, 13, 81.
Crême, IX, 41, 119.
Croler, III, 14, 26; XVIII, 28, 195.
Croiser, XVIII, 60, 216.
Crusir, XII, 3, 151.
Cuivert, Cuvez. *Voy.* 32, 65 et 226.

D

Daaz, daez, dahé, déé, XV, 2, 171; XVIII, 13, 186.
Damoiselle, I, 25, 11.
Damoisieaux, VII, 3, 76.
Débonaire, XVIII, 4, 180.
Déceus, IX, 41, 120.
Défant, deffens, IX, 54, 128; X, 2, 129.
Défermer, XI, 21, 143.
Démoine fié, XVIII, 57, 211.
Députaire, III, 25, 32
Dérager, I, 30, 13.
Desbarater, VII, 4, 77.
Déservrer, V, 41, 69.
Desmesu, III, 43, 38.
Desparler, III, 15, 27.
Desrompre, I, 30, 13.
Dessirrer, XVIII, 21, 191.
Destraner, XVIII, 35, 200.
Destrier, V, 33, 65.
Destrier aragon, XVII, 1, 177.
Dongier, XI, 19, 140.
Donjion, XI, 10, 135.
Dras, XIII, 11, 158.

E

Echerre, III, 18, 29.
Econdire, IX, 35, 116.
Ecriemé, I, 17, 9.
Enap, IX, 4, 100.
Enchancer, XIII, 2, 153.
Encombrer, *Voy.* Combre, XIII, 23, 166.
Enfès, I, 28, 13.

En mi pois, I, 23, 11.
Envouter, XVIII, 29, 169.
Erre, VII, 18, 83.
Erré, III, 36, 37.
Escervelez, IX, 19, 106.
Eschès, XVIII, 1, 178.
Eschevroiez, XI, 8, 134.
Escrime, XI, 26, 145.
Escrin, VII, 43, 94.
Escroire, VIII, 4, 98.
Esgaré, IX, 11, 103.
Esguiardoner, IX, 50, 125. *Voy.* Guiardon.
Esmeré, VII, 36, 91.
Espiré, XVIII, 46, 207.
Espletrier, esploitié, VII, 9, 79; VII, 46, 95.
Essillier, XI, 6, 133.
Estame, XVIII, 35, 200.
Estor, estormir, XVIII, 11, 184.
Estordre, II, 1, 15, et 225.
Estré, étré, XVII, 2, 177.

F

Féréis, XII, 4, 152.
Fermeté, ferté, XI, 10, 135.
Ferrant, XIII, 13, 158 et 227.
Fiancer, XI, 15, 137.
Flatir, XVIII, 63, 219.
(De) follie parlez, III, 11, 25.
(La) force paist lo pré, III, 21, 30.
Frait, XI, 34, 149.
Forrier, XVIII, 9, 183.
Fuer, XVIII, 19, 190.
Fuerre, IX, 36, 116.

G

Gal, VII, 16, 82.
Garçon, III, 16, 27.
Garder, VII, 23, 85.
Gaster, XVIII, 5, 180.
Gemé, XI, 23, 143.
Golebacée, XVI, 2, 175.
Graindre, XI, 33, 149.
Grèges, VII, 42, 93.
Grenon, XVIII, 30, 196.
Guenchi, XIII, 26, 168.
Guerotiez, VII, 47, 96.
Guiardon, IX, 50, 125; XVIII, 27, 194.
Guier, XVIII, 23, 192, — 37, 201.

H

Haucube, *Voy.* Aucube.
Herberger, XVIII, 58, 211.
Hermin agolé, ou engoulé, IX, 26, 112.
Hernois trosé, VII, 19, 84.
Host ou Ost, XVIII, 36, 201.

I

Iré, irié, XVIII, 56, 211.

J

Jacerant, jazerant, V, 3, 46.
Joiauz, IX, 51, 127.
Jugé, IX, 57, 129.
Jui, juis, juise, IV, 3, 44.
Jus, VI, 4, 75; XVIII, 66, 220.
Justisé, XVIII, 50, 209.

L

Laidanger et Laidangier, IX, 16, 104; XVIII, 15, 188.
Lever, VII, 15, 82.
Liez, IX, 51, 127.
Listé ou lité, III, 1, 19; V, 6, 50.

M

Maçue, XVIII, 32, 198.
Maînie, XI, 3, 132.
Maiseller, XVIII, 31, 197.
Maistre palais, III, 9, 24.
Males forrées, XVI, 4, 176.
Mange, IX, 17, 105.

Marche, XI, 10, 135.
Mauberin, III, 8, 24.
Maubre, XIII, 14, 160.
Mautalant, VII, 40, 92.
Mésache ou mésage, XVIII, 55, 211.
Moillier, IX, 45, 121.
Mongré, XVIII, 52, 210.
Mourir, III, 3, 20.
Muz, XI, 22, 143.

N

Noellé, V, 16, 56.
Nois sor jalée, XIX, 4, 222.

O

Olive, II, 5, 16.
Si ome, V, 39, 68.
Ome de mère né, XVIII, 14, 187.
Or de Montpellier, V, 12, 53.
Ore de terce, IX, 29, 113.
Orle, VII, 7, 79.
Ostel, osteler, VII, 38, 92.

P

Paile, III, 48, 40.
Se Dame Dex n'an panse I, 16, 8.
Parage, XIII, 3, 153.
Parlement, III, 45, 38.
Parmain ou pormain, XI, 12, 135.
Pautronier, III, 16, 27.
Péçoier, XII, 3, 151.
Per, IX, 10, 102, 45, 121.
Petitez, I, 14, 8.
Pidé, V, 27, 62.
Pin, II, 5, 16; XIV, 3, 169.
Placer, XI, 1, 132.
Plaît, III, 33, 34.
Plévi, XVIII, 20, 191.

Poison, I, 21, 10.
Preu, prou, I, 13, 7.
Prévoire, XVIII, 47, 207.
Priés, IX, 49, 124.
Primes, XVIII, 7, 182.
Prisons, XIV, 2, 169.
Pute loi, X, 3, 130.

Q

Qui adonc veist, V, 31, 64.
Qui quant poist, V, 15, 55.

R

Raime, VII, 6, 78.
Ramponé, IX, 15, 104.
Rasotez, XI, 9, 134.
Recercelé, IX, 7, 101.
Recet, XI, 10, 135.
Réer ou reter, III, 50, 42.
Règne, XIII, 26, 168.

S

Sacher, V, 21, 59.
Safre ou saffre, safré, XI, 24, 143; XIII, 20, 164.
Saïeler, III, 46, 39.
Sainz, IV, 1, 44; XVIII, 48, 208.
Sanc, IX, 53, 128.
Saulée. VII, 17, 83.
Senez, IX, 1, 99.
Sègre, IX, 33, 115.
Séjorné, V, 33, 65.
Serjant, VII, 28, 88.
Sérorje, I, 31, 14.
Soliers poinz à Lion, I, 19, 9.
Sorpeser, VII, 42, 93.
Soviné, XVIII, 17, 189.

T

Targe, XI, 28, 145.
Tenpier, XVIII, 49, 209.
Toaille, I, 26, 12.
Trascouer, III, 46, 39.

Trégité, tresgeté, XIX, 2, 221.
Très, VII, 45, 94.
Tressuer, IX, 28, 113.
Troves, XV, 5, 172.

V

Vait, III, 19, 29.
Valet ou Varlet, III, 17, 28.
Vavassors, IX, 10, 102.
Verginer, XVIII, 8, 182.
Vergondier, XV, 4, 172.
Vert hiaume, V, 4, 47.
Viaire, IX, 5, 100.
Vigier, XIII, 24, 166.
Visarme, XI, 27, 145.
Vis maufé, IX, 9, 102.

FIN DE LA TABLE.

PQ 1501 P2M37

Parise la duchesse
Li romans de Parise la duchesse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY